RAPPORT

SUR LES

MISSIONS

DU

DIOCESE DE QUEBEC

ET AUTRES MISSIONS QUI EN ONT CI-DEVANT FAIT PARTIE

AVRIL 1866

No. 17

AVEC APPROBATION DES SUPERIEURS



QUÉBEC

DES ATELIERS DE LEGER BROUSSEAU

IMPRIMEUR DE L'ARCHEVÊCHÉ

1866


Graff

RAPPORT

SUR LES

MISSIONS

DU

DIOCESE DE QUEBEC

ET AUTRES MISSIONS QUI EN ONT CI-DEVANT FAIT PARTIE

AVRIL 1866

No. 17

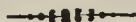
AVEC APPROBATION DES SUPERIEURS

QUÉBEC
DES ATELIERS DE LEGER BROUSSEAU
IMPRIMEUR DE L'ARCHEVÊCHÉ

1866


THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

AVANT-PROPOS



L'Œuvre de la Propagation de la Foi continue son action providentielle dans le monde. Elle soutient et affermit la foi dans les missions qu'elle a déjà établies, et elle la fait pénétrer partout où l'on ne met pas d'obstacles invincibles aux travaux de ses missionnaires. Tous les ans, une troupe de jeunes prêtres qu'anime le zèle du salut des âmes, quittent l'Europe, pour aller se dévouer dans les autres parties du monde à la régénération de tant de peuples, qui sont encore plongés dans les ombres de la mort. Ils n'ont en perspective que des privations, des souffrances, des persécutions et souvent même le martyre ; mais rien ne les arrête ; semblables aux premiers apôtres de l'Evangile, ils partent, le cœur rempli de joie, bénissant Dieu de les avoir jugé dignes de souffrir pour l'honneur de son nom.

D'un autre côté, le zèle des catholiques du monde entier pour l'œuvre des missions ne se ralentit point ; il prend au contraire de plus

grandes proportions, et il semble être stimulé par les efforts inouïs que fait partout l'esprit du mal, surtout dans la vieille Europe, pour briser les liens qui attachent les peuples à la religion. Leurs aumônes, pour 1864, d'après le compte-rendu, publié au mois de Mai dernier, se sont élevées à plus d'un million de piastres, et dépassent de $60,000 celles de l'année précédente. Tout fait espérer que ces aumônes augmenteront d'année en année, et faciliteront de plus en plus l'extension du royaume de Dieu dans toutes les parties de l'univers.

Quant au diocèse de Québec en particulier, l'œuvre continue d'y faire sentir sa bienfaisante influence. De nouvelles missions s'y établissent, et contribuent à favoriser la colonisation des terres incultes, en mettant à la portée des défricheurs les secours de la religion, si propres à fortifier leur courage, au milieu de leurs pénibles labeurs.

Une nouvelle mission doit être établie, cette année, chez les sauvages, sous les auspices des RR. Pères Oblats. Deux fois déjà, l'un deux, le R. P. Arnaud, avait essayé de se rendre chez les Naskapis, nation infidèle qui habite le territoire situé au nord de la côte de Labrador, entre la hauteur des terres et la Baie d'Hudson ; mais, chaque fois, il avait été obligé de rebrousser chemin, par les difficultés qu'il avait rencontrées sur la route. Une fois, il avait été à la veille de périr

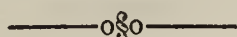
de faim, avec les sauvages qui l'accompagnaient, parce que les provisions lui avaient manqué dans le voyage. Tout est préparé pour reprendre, l'été prochain, le projet abandonné, et il y a lieu de croire que rien ne mettra obstacle à son exécution. L'honorable compagnie de la Baie d'Hudson doit favoriser l'entreprise de tout son pouvoir. Les dignes missionnaires qui en sont chargés, vont jeter la semence de l'évangile dans une terre bien préparée, car les bons Naskapis, dont quelques uns viennent tous les étés faire la traite à Betsiamis, soupirent après le moment où ils recevront la visite des représentants du Grand Esprit.

Depuis la publication du dernier rapport, il y a deux ans, le conseil particulier de Québec a perdu deux de ses membres éminents, M. l'Abbé Ferland, trésorier de l'Œuvre pour le diocèse, mort le 11 Janvier 1865, et l'Honorable A. N. Morin, mort le 27 Juillet suivant. Pendant les quatorze années que M. Ferland a passées à l'Archevêché, il prenait un intérêt particulier au succès de l'Œuvre de la Propagation de la Foi; c'est lui qui préparait et faisait imprimer les rapports sur nos missions, et, depuis la mort du regretté M. A. A. Parent, il s'était chargé de le remplacer comme trésorier de l'Œuvre. On peut dire qu'il est un des hommes qui ont rendu le plus de services à l'Association dans le diocèse. Quant à M. le Juge Morin, il n'était pas moins

zélé que M. Ferland à favoriser la bonne œuvre; quoique malade, il assistait régulièrement aux assemblées du Conseil; il aimait à se tenir au courant du bien opéré dans chaque mission secourue par elle, et il était heureux de pouvoir y contribuer. L'association, comme tout le Canada, regrette vivement la perte de ces deux hommes, aussi distingués par leur modestie que par leur savoir, qui, dans des carrières diverses, ont également bien mérité de la religion et de leur pays. Ils ne seront sans doute pas oubliés dans les prières des associés.

Le Conseil central de Paris a aussi fait une perte bien douloureuse, dans la personne de M. Bérard des Glajeux, son vénéré président, qui, depuis bien des années, dirigeait ses travaux. Dans la lettre où le Conseil annonce à Mgr. l'Administrateur la mort de son digne chef, il est dit: " Permettez-nous de recommander instamment à vos prières cette âme toute dévouée au bien pendant son passage ici bas, et de solliciter le secours de ces mêmes prières pour le choix important que cette perte immense va nous obliger à faire."

Conseil de l'Association de la Propagation de la Foi, pour le Diocese de Quebec.



L'Honorable JUGE CARON, Président.
L'Honorable L. MASSUE, Vice-Président.
L'Abbé H. LECOURS, Trésorier.
JACQUES CRÉMAZIE, Ecuyer, Secrétaire.
M. C. F. CAZEAU, Vicaire Général.
E. B. LINDSAY, Ecuyer.
CHS. LANGEVIN, Ecuyer.
J. P. O'MEARA, Ecuyer.
A. B. SIROIS, Ecuyer.
GEO. MANLY MUIR, Ecuyer.



[illegible]

[illegible]

[illegible]

Comptes de la Société de la Propagation de la Foi pour l'année commençant le 1*er Décembre* 1863 *et finissant le* 1*er Décembre* 1864.

28ème ANNÉE.

Dépenses.

	£	s.	d.
Annales de Lyon	245	2	0
Lac Abbitibi et Chantiers	150	0	0
Mission du St. Maurice	150	0	0
Diocèse de St. Boniface	120	0	0
Hôpital de la Marine	10	0	0
Mission de Valcartier	20	0	0
" Laval et Lac Beauport	35	0	0
" Rivière aux Canards	7	10	0
" L'Anse St. Jean (Saguenay)	35	0	0
" Roberval (Lac St. Jean)	40	0	0
" Ste. Anne du Saguenay	10	0	0
" Tadoussac	37	10	0
" Escoumins	37	10	0
" Labrador	80	0	0
" Wolfestown	25	0	0
" Forsyth	10	0	0
" Leeds	12	10	0
" { Broughton	15	0	0
{ Supplément pour 1862–63	5	0	0
" Cranbourne	10	0	0
" Ste. Malachie et Standon	30	0	0
" { Buckland	25	0	0
{ Supplément pour 1862–63	12	10	0
	£1122	12	0

	£	s.	d.
Montant de l'autre part......	1122	12	0
Mission d'Armagh (St. Cajétan)........	15	0	0
" Chemin Elgin...............	12	10	0
" Lac Témiscouata.............	25	0	0
" de Ste. Anne des Monts........	25	0	0
" de la Rivière aux Renards.....	25	0	0
Chapelle de Roquemont..............	15	0	0
" Rivière aux Sables (Saguenay).	8	0	0
" des Bergeronnes.............	25	0	0
" de Portneuf (en bas)..........	7	10	0
" de Kikaska (Labrador).......	15	0	0
" de St. Pierre Baptiste (Halifax)	5	0	0
" du Chemin Elgin..............	10	0	0
" de la Grand'Grave (Gaspé)....	10	0	0
Presbytère de Betsiamitz............	50	0	0
" de Nataskouan...............	6	0	0
" de Témiscouata..............	10	0	0
Ornements et vases sacrés............	156	18	9
Impression des Rapports de Missions....	41	4	2
Transports d'annales, etc.............	26	5	7½
Frais de Poste......................	0	3	9
Total	£1611	4	3½

RECETTES *pour la même année.*

	£	s.	d.
Notre-Dame de Québec..............	72	14	7½
Dames Ursulines..................	7	10	0
Hôtel-Dieu........................	6	0	0
Grand Séminaire de Québec..........	4	3	3
Petit Séminaire de Québec...........			
	£ 90	7	10½

	£	s.	d.
Montant de l'autre part......	90	7	10½
St. Patrice de Québec..............	31	19	0
Faubourg St. Jean.................	55	10	9
St. Roch de Québec................	100	0	0
Saint-Sauveur......................	41	5	0
Hôpital-Général	8	6	3
St. Pierre (Ile d'Orléans)............	37	2	7½
St. Laurent "	33	10	0
St. Jean "	39	0	9
St. François "	6	16	9
Ste. Famille "	19	2	0
Les Grondines........................			
S. Casimir...........................	7	1	6
Deschambault......................	24	18	7
St. Alban...........................	8	7	10
Cap Santé..........................	7	10	0
Portneuf............................	2	15	0
S. Basile..............................			
Les Ecureuils.......................	7	15	0
Pointe-aux-Trembles................	16	14	3
St. Augustin.........................	39	5	6
St. Raymond (2 ans)................	16	16	3
Ste. Catherine de Fossambault........	6	1	6
St. Félix du Cap Rouge...............	5	0	0
Ste. Foye (pour 1863)................	13	14	6½
St. Colomb de Sillery..................	14	15	0
Ancienne Lorette....................	22	17	0
St. Ambroise........................	40	0	0
Valcartier...........................	1	10	10
Charlesbourg	15	10	0
Laval..................................			
Beauport (pour 1863).................	25	13	6
Ange Gardien........................	15	0	8
Chateau Richer.......................	14	5	0
	£ 768	12	11½

	£	s.	d.
Montant de l'autre part......	768	12	11½
Ste. Anne de Beaupré................	14	3	7
St. Ferréol..........................	2	19	2
St. Joachim..........................	9	7	4
Petite Rivière (2 ans)................	1	17	6
Baie St. Paul........................			
St. Urbain............................	4	8	10
Eboulements..........................			
Ile aux Coudres......................	13	5	0
St. Irénée............................	2	5	0
Malbaie	11	10	6
Ste. Agnès....	5	0	0
St. Fidèle........................ ...	0	10	0
Anse St. Jean........................			
St. Alexis...........................			
St. Alphonse.........................			
Notre-Dame du Grand Brûlé..........	1	0	0
Notre-Dame d'Hébertville............	1	5	0
Roberval.............................			
Chicoutimi...........................			
Ste. Anne du Saguenay...............			
Tadoussac............................			
Escoumins	6	16	0
Pointe aux Esquimaux................	4	10	3
St. Calixte de Somerset.............	20	0	0
Ste. Julie de Somerset..............	6	12	6
Ste. Sophie d'Halifax...............			
St. Ferdinand d'Halifax..............	2	0	0
St. Jean Deschaillons................	10	10	0
Ste. Emmélie.........................	4	15	0
Lotbinière	15	11	0
Par testament d'une personne de Lotbinière..........................	25	0	0
St. Edouard de Lotbinière...........	2	2	6
	£ 933	2	1½

	£	S.	D.
Montant de l'autre part......	933	2	1½
Ste. Croix..........................	15	10	0
St. Flavien........................	7	10	0
St. Antoine de Tilly.................	17	16	5½
St. Apollinaire......................	1	10	9½
St. Nicolas..........................			
St. Etienne de Lauzon................			
St. Romuald..........................	10	0	0
St. Jean Chrysostôme (3 ans).........	11	15	8½
St. Lambert..........................	6	1	0
St. Isidore (2 ans)..................	18	3	0
St. Bernard..........................	11	6	7
St. Gilles...........................	1	8	6
Broughton............................	6	10	0
Leeds................................			
St. Sylvestre........................	3	17	3
St. Elzéar (Beauce)..................	12	0	0
St. Frédéric "	2	13	0½
St. François "			
St. George "			
St. Victor de Tring..................	1	5	0
St. Evariste de Forsyth..............			
Lambton..............................	4	5	0
St. Joseph (Beauce)..................	9	0	0
Ste. Marie "			
Ste. Marguerite......................	2	11	6
Ste. Hénédine........................	3	0	0
St. Edouard de Frampton..............	1	9	4
Ste. Malachie "			
Ste. Claire..........................	6	4	3
St. Anselme..........................	18	6	2
St. Henri............................	23	10	0
Notre-Dame de Lévis..................	84	7	5
St. Joseph de Lévis..................	40	0	0
	£1253	3	1½

	£	S.	D.
Montant de l'autre part........	1253	3	1½
Beaumont...........................	10	18	3
St. Charles..........................	29	5	0
St. Gervais..........................	12	10	0
St. Lazare...........................	2	7	6
Notre-Dame de Buckland............			
Armagh (St. Cajétan)................			
St. Raphaël..........................	4	5	9
St. Michel...........................	27	18	3
St. Valier	18	0	0
Berthier.............................	5	5	3
St. François Rivière du Sud...........	8	6	3
St. Pierre "			
St. Thomas..........................	24	10	0
Ile aux Grues........................	24	15	0
Cap St. Ignace.......................	34	10	3
Islet................................	43	3	9
St. Jean Port Joly...................	15	0	0
St. Aubert...........................			
Ste. Louise..........................			
St. Roch des Aulnets.................	25	0	0
Ste. Anne Lapocatière................	20	14	9
Collége de Ste. Anne.................	12	0	0
Rivière Ouelle (2 ans)...............	8	3	5
St. Pacôme...........................	4	5	0
Notre-Dame du Mont Carmel...........			
St. Pascal (pour 1863)...............	7	10	0
St. Denis............................	17	10	0
Kamouraska	16	0	0
St. André............................			
Ste. Hélène..........................	3	0	0
St. Alexandre........................	4	8	9
Notre-Dame du Portage.............			
Rivière du Loup......................	6	0	0
	£1638	10	3½

	£	S.	D.
Montant de l'autre part......	1638	10	3½
St. Antonin..........................			
Lac Témiscouata....................			
St. Arsène..........................	12	0	0
St. Modeste.........................	3	2	2
S. Epiphane.........................			
Cacouna	11	10	0
Ile Verte............................	9	0	4½
St. Eloi.............................	7	10	0
Trois Pistoles.......................	15	11	1
St. Simon...........................	9	2	6
St. Fabien	6	5	0
Ste. Cécile du Bic..................	4	17	0
St. Anaclet..........................	2	0	0
Rimouski............................	9	13	7
Ste. Luce............................	1	15	0
Ste. Flavie..........................	1	15	0
St. Octave de Métis................	2	6	10
Notre-Dame de McNider.............			
Matane (2 ans)......................	7	5	0
Ste. Anne des Monts................			
Rivière aux Renards................			
Douglastown........................			
Percé...............................			
Grande Rivière.....................			
Port Daniel.........................			
Paspébiac...........................			
Bonaventure			
Maria................................			
Carleton.............................			
Ristigouche (pour 1863).............	0	10	0
Don d'une Dame de Lorette..........	10	8	8½
Par intérêts sur fonds placés (2 ans).....	60	0	0
Total........................	£1814	2	6½

£ s. d.

Résumé:

	£	s.	d.
En caisse le 1er Décembre 1863	1916	3	11½
Recette depuis le 1er Décembre 1863 au 1er Décembre 1864	1814	2	6½
	£3730	6	6
Dépense pour la même année	1611	4	3½
Reste en caisse	£2119	2	2½

Québec, 12 Décembre 1864.

J. B. A. FERLAND, Ptre.
Trésorier.

—o§o—

Comptes de la Société de la Propagation de la Foi pour l'année commençant le 1*er Décembre* 1864 *et finissant le* 1*er Décembre* 1865.

29ème année.

Dépenses.

	£	s.	d.
Annales de Lyon	245	2	0
Lac Abbitibi et Chantiers	150	0	0
Mission du Saint Maurice	150	0	0
Diocèse de St. Boniface	120	0	0
Ornements et vases sacrés	150	0	0
Hôpital de la Marine	10	0	0
	£ 825	2	0

	£	s.	d.
Montant de l'autre part	825	2	0
Mission de Valcartier	20	0	0
" Laval et Lac Beauport	35	0	0
" Settrington (S. Hilarion)	15	0	0
" Port au Persil, etc	7	10	0
" L'Anse St. Jean (Saguenay)	35	0	0
" Roberval (Lac St. Jean)	40	0	0
" Tadoussac	37	10	0
" Escoumins	37	10	0
" Labrador	60	0	0
" Wolfestown	25	0	0
" Leeds	12	10	0
" Broughton	5	0	0
" Cranbourne	10	0	0
" St. Malachie et Standon	25	0	0
" Armagh	10	0	0
" Chemin Elgin	12	10	0
" Témiscouata	15	0	0
" Ste. Angèle (Lepage)	10	0	0
" Ste. Félicité (Petit Matane)	25	0	0
" Cap Chat	25	0	0
" Rivière aux Renards	15	0	0
" Pabos	15	0	0
" Cascapédiac	25	0	0
Chapelle de St. Placide (Baie St. Paul)	10	0	0
" S. Adelphe (Laval)	10	0	0
" des Sauvages à Lorette	40	0	0
" Ste. Justine (Langevin)	7	10	0
Presbytère de Tadoussac	12	10	0
" de McNider	5	0	0
A M. F. Gauthier, frais de voyage	10	0	0
Impression des Rapports, etc	61	6	8
Transport d'annales	25	0	0
Frais de poste	0	4	0
Total	£1524	2	8

Recettes *pour l'année* 1864-65.

	£	s.	d.
Notre-Dame de Québec	86	19	0
Dames Ursulines	6	11	6
Hôtel-Dieu	6	0	0
Grand Séminaire de Québec	3	3	9
Petit Séminaire	8	0	10
St. Patrice de Québec	22	17	3
Faubourg St. Jean	59	10	0
St. Roch de Québec	100	0	0
St. Sauveur	70	17	6
Hôpital Général	8	11	1
Saint Pierre (Ile d'Orléans)	41	12	7½
St. Laurent "	26	18	6
St. Jean "	37	11	6
St. François "	6	17	6
Ste. Famille	13	16	11
Les Grondines	31	5	11
St. Casimir	5	17	8
Deschambault			
St. Alban	8	8	2½
Portneuf	4	2	6
Le Cap Santé	11	6	8
St. Basile	3	9	4½
Les Ecureuils	7	10	0
La Pointe-aux-Trembles	12	1	3
St. Augustin	36	4	8
St. Raymond	9	13	6
Ste. Catherine	5	6	3
S. Félix du Caprouge	4	13	5½
Ste. Foye	22	17	10
St. Colomb	15	2	6
Ancienne Lorette	21	3	0
St. Ambroise	33	0	0
Valcartier	1	9	8
	£ 733	0	5

	£	s.	D.
Montant de l'autre part......	733	0	5
Charlesbourg (y compris un don de £5).	19	3	1
Laval..	9	17	3
Beauport			
Ange Gardien..			
Chateau-Richer.	13	7	0½
Ste. Anne de Beaupré..	12	13	7½
St. Ferréol..	2	9	2
St. Joachim..	9	15	6
Petite Rivière..	0	13	1
Baie St. Paul..	14	0	7½
St. Urbain.	4	5	0
Eboulements..	10	15	6
St. Hilarion..			
Ile aux Coudres..	13	6	0
Saint Irénée..	1	0	0
Malbaie..	11	10	6
Ste. Agnès..	6	11	3
St. Fidèle..			
Anse St. Jean..			
St. Alexis (2 ans)..	3	14	6
St. Alphonse..			
Notre-Dame de Laterrière..	0	10	0
Notre-Dame d'Hébertville..	0	15	0
Roberval	1	10	0
Chicoutimi.	7	0	0
Ste. Anne du Saguenay..			
Tadoussac (2 ans)..	2	18	7
Escoumins..	8	15	0
Pointe aux Esquimaux..	6	13	0
Nataskouan..			
St. Calixte de Somerset..	18	0	0
Ste. Julie (y compris £3 pour 1864)...	13	15	0
St. Sophie d'Halifax..			
	£ 935	19	1½

	£	S.	D.
Montant de l'autre part.........	935	19	1½
S. Ferdinand.....................................	2	10	0
St. Jean Deschaillons.........................	9	13	0
Ste. Emmélie....................................	7	9	10
Lotbinière...	13	16	4½
St. Edouard.....................................	4	2	6
Ste. Croix...	12	13	0
St. Flavien..			
St. Antoine de Tilly...........................	23	3	8½
St. Apollinaire...................................	2	10	0
St. Nicolas (2 ans)............................	14	15	0
St. Etienne..			
St. Romuald......................................	6	10	0
St. Jean Chrysostôme.........................	5	18	1½
St. Lambert.......................................	6	0	10½
St. Isidore...	11	10	2
St. Bernard.......................................	6	13	3
St. Gilles...	1	13	10½
Broughton..	5	0	0
Leeds...			
St. Sylvestre	4	11	2
St. Elzéar Beauce..............................	11	0	0
Ste. Marie "			
St. Joseph "	7	10	0
St. Frédéric "			
St. François "			
St. George "			
St. Victor de Tring..............................			
St. Evariste de Forsyth (pour 1864)....	0	11	3
St. Vital de Lambton..........................	5	7	0
Ste. Marguerite...................................			
Ste. Hénédine.....................................	3	0	0
St. Edouard de Frampton....................	1	0	0
St. Malachie etc., etc..........................			
	£1102	18	3

	£	s.	d.
Montant de l'autre part.........	1102	18	3
Ste. Claire	6	10	0
St. Anselme..................................	16	12	6
St. Henri	22	10	6
Notre-Dame de Lévis (y compris un don de £10 pour une fin spéciale...........	87	17	0½
St. Joseph de Lévis........................	56	8	6½
Beaumont	11	3	6
St. Charles..................................	28	5	0
St. Gervais..................................	12	3	8
St. Lazare....................................	2	15	0
Notre-Dame de Buckland.................	5	9	0
Armagh (S. Cajétan)........................			
St. Raphaël..................................			
St. Michel....................................	26	13	0
St. Valier	16	2	9
Berthier.......................................	4	6	1
St. François Rivière du Sud	8	0	11
St. Pierre "	12	0	0
St. Thomas....................................	32	1	3
Ile aux Grues.................................	27	0	6
Le Cap St. Ignace...........................	31	15	10
L'Islet..	37	10	0
St. Cyrille.....................................	1	7	6
St. Jean Port Joly..........................	12	15	3
St. Aubert.....................................			
Ste. Louise....................................			
St. Roch des Aulnets.......................	18	0	0
Ste. Anne Lapocatière.....................	20	9	0½
Collége de Ste. Anne.......................	5	14	6
St. Onésime..........................	2	0	0
Rivière Ouelle................................	3	3	9½
St. Pacôme....................................	1	17	6
Notre-Dame du Mont-Carmel............			
	£1613	10	11

	£	s.	d.
Montant de l'autre part	1613	10	11
St. Denis	18	11	6
St. Louis de Kamouraska	15	0	0
St. Pascal (pour 1864)	11	12	9
St. André	10	3	0
Ste. Hélène	3	10	0
St. Alexandre	6	5	0
Notre-Dame du Portage	4	13	0
Rivière du Loup	4	5	0
St. Antonin			
Lac Témiscouata			
St. Arsène	12	17	7½
St. Modeste	1	18	9
St. Epiphane	2	12	6
Cacouna	10	5	0
Ile Verte	5	14	9
St. Eloi	6	10	0
Trois Pistoles	16	3	4½
St. Simon	8	0	0
St. Fabien (4 années)	22	12	6
Ste. Cécile du Bic	3	16	6½
St. Anaclet	3	5	0
Rimouski	11	7	0
Ste. Luce			
Ste. Flavie			
St. Octave de Métis	1	14	7
Notre-Dame de McNider			
Matane			
Ste. Félicité			
Ste. Anne des Monts			
Rivière aux Renards	1	4	0
Douglastown			
Percé			
Grande Rivière			
	£1785	12	9½

	£	S.	D.
Montant de l'autre part.........1785		12	9½
Ste. Adélaïde de Pabos......................			
Port Daniel..			
Paspébiac..			
Bonaventure			
Cascapédiac...			
Maria..			
Carleton (pour 1864)...........................	7	0	0
Ristigouche (deux ans).........................	1	0	0
	£1793	12	9½

Résumé:

	£	S.	D.
En caisse le 1er Décembre 1864............	2119	2	2½
Recette depuis le 1er Décembre 1864 au 1er Décembre 1865............................	1793	12	9½
	£3912	15	0
Dépense pour la même année............	1524	2	8
Reste en caisse..............................	£2388	12	4

Québec, 13 Décembre 1865.

H. LECOURS, Ptre.
Trésorier Provisoire.

Nota.—Plusieurs sommes, remises au trésorier après la clôture des comptes, seront portées sur l'exercice de 1866.

———o§o———

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

MISSION DE TÉMISCAMING.

Lettre du R. P. Tortel O. M. I. à feu M. Ferland.

Collége S. Joseph, Ottawa,
Notre-Dame de Merci, 1864.

RÉVÉREND ET BIEN RÉVÉRÉ MONSIEUR,

A notre dernière entrevue, il y a à peu près deux mois, vous aviez la bonté de causer en ma présence de notre mission de Temiscaming. J'étais loin de songer alors à la bonne fortune que la Providence me ménageait. Quelques jours plus tard on m'envoyait à Ottawa pour suivre notre digne Evêque, Mgr. Guigues, dans sa visite pastorale jusqu'au lac Témiscaming. Cette visite était ardemment sollicitée depuis longtemps par nos Pères Missionnaires de la Baie d'Hudson ; aussi quand un heureux concours de circonstances eut fait entendre à sa Grandeur cette courte et simple phrase : Dieu le veut ; l'Evêque missionnaire ne sait répondre autre chose que sa parole énergique : En avant. Bien des arguments furent mis en réquisition pour ajourner cette résolution : des lieux sauvages et inconnus, des rapides sans nombre où il faudra *portager*, et où plus d'un voyageur a, même ce printemps, trouvé la mort ; l'armée des maringouins, brûlots et mouches venant en bataillons serrés festoyer sur les tissus de notre épiderme, à chaque étape et tout le long de la route, et cent autres raisons que pulvérisèrent ces trois mots : Dieu le veut. C'est le journal de ce voyage que je prends la liberté de vous envoyer. A coup sûr vous n'y trouverez pas le

charme de votre histoire, non plus que celui de votre relation de 1859, il me faudrait pour cela votre plume si finement taillée. Daignez agréer ces lignes, comme une faible expression de gratitude pour l'intérêt si généreux que le conseil dont vous faites partie, porte à cette mission et pour la bienveillance marquée que ne cesse de témoigner son auguste président, Mgr. l'Administrateur. Le 28 juillet, expédiant à l'avant garde S. Raphaël et l'Ange du diocèse, on se met en route et, après une halte nocturne chez M. Michel, l'hospitalier curé d'Aylmer, le 29 à 7 h. du matin, sont embarqués, hommes et bagages, voire même un baril de clous, où plus d'un malin croit reconnaître le trésor épiscopal, et qui, sinon le plus choyé de tous les colis, est sûrement le moins maltraité, grâce probablement à son minois grave et posé. Bien vite on arrive au fameux *Lac des Rats* où la navigation présente un coup d'œil aussi pittoresque qu'inattendu. La vase, les joncs, les plançons disputent le passage, mais notre intrépide *Sason Gould*, d'un pas accéléré, marche sans blessure sur le front audacieux de ces ennemis d'un nouveau genre. Au quai, vers les 7 h. du soir, les habiles musiciens de Pembroke font retentir leurs joyeuses fanfares. M. le Curé est à son poste; un long défilé de voitures escorte l'auguste voyageur, et, à son entrée dans les rues, toute une population sympathique se masse sur les trottoirs et vient faire cortége jusqu'au presbytère. La visite n'est pas expressément pour elle ; elle le sait bien, mais elle tient à faire savoir à son premier pasteur sa vénération et son amour filial. Sur toute la route le clergé a salué Monseigeur ; ici plusieurs de ces Messieurs se trouvent réunis.

Le 30 juillet est une date mémorable et ne saurait passer inaperçue. Il y a 16 ans aujourd'hui, Mgr. Guigues recevait la consécration épiscopale avec la charge de créer et d'organiser un diocèse, où l'on comptait 40,000 catholiques avec trois ou quatre prêtres séculiers. Aujourd'hui on y compte 90,000 catholiques et 30 ou 35 prêtres séculiers. La Congrégation des Pères Oblats y emploie de son côté 18 missionnaires. Au lieu de 3 ou 4 chapelles en bois, une cathédrale qui s'achève, de magnifiques églises en pierre déjà ouvertes au culte sur de nombreux points du diocèse. Ajoutons à cela les différentes œuvres indispensables d'un séminaire, d'un collége et d'un couvent, etc. Voilà ce que nous nous plaisons à considérer et à admirer dans cette vie épiscopale de 16 ans. Mgr. ne donne un souvenir à ce laborieux passé que pour rendre grâces à Dieu. Il rappelle à sa conscience, que parmi les ouailles confiées à sa sollicitude, il doit compter les tribus nomades de sauvages errant dans son diocèse. Il oublie la part de chemin du calvaire parcourue depuis 16 ans, et songe avec bonheur à ses bien-aimés enfants des bois que ses yeux allaient enfin voir, et sa main bénir. Le chant et la musique viennent à propos solenniser le messē anniversaire. Dans l'après-dîner, la procession de véhicules se reforme, on traverse le pont de Pembroke ; là se trouve un gracieux arc de triomphe qui se continue en festons et en guirlandes jusqu'aux limites du village. La chaleur est étouffante ; n'importe ; les 30 voitures, la bande ne désemparent pas durant le trajet de 12 à 14 milles jusqu'à la Petawawa. Les protestants, après avoir travaillé au pavoisement des rues, fournissent au moins le

quart du cortége, en signe de bonne harmonie avec leurs concitoyens et de sympathique vénération pour l'hôte qu'ils possèdent pendant quelques heures. A Petawawa plus de 200 jeunes gens des chantiers quittent leurs cages et entourent affectueusement leur Evêque. Le canot, construit exprès par les Sauvages du Fort William et à leur frais, balance sa coque légère sur les eaux de l'Ottawa, et la députation de sauvages, que conduit l'excellent P. Lebret, nous y reçoit joyeusement. Bien vite, à travers de charmants bosquets flottants sur l'eau, il nous est donné de voir poindre le fort avec ses dépendances, les tentes sauvages et enfin la chapelle; on ne peut ici, pas plus que dans nos autres missions sauvages, baiser la terre; on se contente de saluer de cœur, et les anges gardiens se chargent du reste. Pour nous aider, les sauvages chantent leurs pieux refrains. Notre pied à terre s'annonce aux échos d'alentour par de bruyantes détonations et par des chants de bienvenue. Mgr. bénit tous ses enfants prosternés, touche la main au bourgeois du poste, et revêt ses habits pontificaux à l'ombre d'un énorme pavillon de verdure. Le tamtam et un crincrin qui aurait fait envie à bien des virtuoses de Paris ouvre et joue la marche processionnelle jusqu'à la chapelle; là Sa Grandeur commence l'œuvre de la visite, puis elle se retire au poste où M. Watt lui fait généreusement les honneurs de sa résidence.

Le 31, dimanche, la confirmation s'administre solennellement à 7 h. et à 10 h. se chante la grand'messe; les officiers sauvages en habit de chœur, par leur prestesse et leur aplomb, ne cèdent en rien à nos habiles canadiens de paroisse. A 3 h. la rénovation des promesses du

baptême se fait avec un entrain ravissant; on étouffe de chaleur et partant on est en nage, mais les larmes disputent à la sueur. Mgr. mêle à ses affectueuses paroles d'adieu, de sages et graves avis que le P. Lebret traduit en algonquin, et que vient féconder une dernière bénédiction pontificale. A 6 h. arrive M. Gillie, curé de Pembroke, qui doit faire partie de la caravane. Le corps d'expédition se trouve ainsi muni d'armes de tout genre et en abondance, contre les ennemis spirituels à rencontrer en chemin.

1er août. Les voyageurs se pourvoient du divin Viatique au saint autel, Mgr. administre les confirmants retardataires, ce qui porte leur chiffre total à 69 et celui des communions à plus de 100. Après le salut d'adieu, commence la 1ère journée de canot; de 9 h. à 7 h. nous remontons la *Rivière Creuse i. e.* l'Ottawa, appelée de ce nom à cet endroit, à cause de la profondeur de son lit sur une longueur de 45 à 50 milles, et qu'un vapeur le *Pontiac* parcourt deux fois par semaine. Quelques maisons apparaissent échellonnées sur les bords, mais le plus grand nombre de colons a cherché place dans la profondeur des terres, pour échapper aux rochers qui généralement encaissent la grande rivière dans tout son cours, et particulièrement sur la côte du Bas Canada. Arrivés aux Joachims, il faut faire portage des personnes, des effets et du canot lui-même; des véhicules facilitent l'opération, et malgré une forte ondée on vient se refaire chez M. Heyden, bon catholique qui ne regrette pas une brêche quelconque aux provisions de son hôtel. A 10 h., malgré l'obscurité de la nuit, les menaces d'orage, on se met de nouveau en route pour le pied à terre, projeté à 8 milles de là, à la résidence

de l'excellente famille Ryan. Des chansor canadiennes, puis des litanies cadencées sur l mesure des avirons, trompent la longueur d chemin. Madame Ryan avec toute sa nombreus famille est sur pied ; elle tombe à genoux sur l seuil de sa maison, toute ravie de voir enfin so vœu de chrétienne exaucé. M. Ryan est retenu à Québec par d'impérieuses affaires, mais il s dédommagera au retour de Sa Grandeur. L jour venu, les catholiques avoisinant de 25 à 30 milles, se hâtent d'arriver, et se pressent dan l'appartement vraiment chapelle. Une nef toute garnie de tenture, un sanctuaire tout riche de damas et d'alençon, un autel paré, des crédences, un trône pontifical avec baldaquins tout cela est sorti des mains intelligentes que font manœuvrer les habiles ouvriers du manoir ; sans doute on y reconnait aussi la direction du Rév. M. Oliv. Boucher. Ce jeune prêtre, auxiliaire de la paroisse du Chapeau, (Isle des Allumettes) travaille là depuis 15 jours. Il n'épargne rien pour remplacer son curé M. Lynch, pauvre infirme cherchant aux eaux de Portland une santé qui a été ruinée à la desserte de ses nombreuses missions. A l'heure propice Mgr. celèbre la Ste. Messe, que sert le jeune Roger Ryan enfant de 9 à 10 ans. Il communie et confirme ceux qui sont préparés, puis suit un sermon en anglais et en français. La même prédication se renouvele dans l'après-midi ; Mgr. y ajoute la promesse encourageante d'une visite plus fréquente d'un prêtre, car ils sont en nombre suffisant pour cela. Pendant qu'on se repose, une décharge de fusil met soudain tout le monde en émoi ; bientôt le mystère se révèle et une bruyante riposte ne se se fait pas attendre, de brillants

pavillons flottant à la brise. Le majestueux *Mattawa* nage à toute vitesse sous l'impulsion de 12 rameurs, et montre sa large et longue coque, ainsi que sa robe aux joyeuses et vives couleurs. Sa proue artistement travaillée dit son nom, un dais ingénieux ombrage le centre de son ciel blanc, avec bandes écarlates qui courent de chaque côté. Le pavillon d'arrière est chargé d'étoiles, symbole du nom que les sauvages donnent à l'Evêque *i. e.* celui qui fait la lumière. L'habileté indienne s'est mise en frais pour parfaire cette construction à l'usage de l'illustre voyageur. Le capitaine de l'embarcation que tous nomment avec plaisir, M. Timmins, brave et fidèle canadien, touche à peine au quai qu'il saute à terre, et suivi de ses hommes vient se jeter aux pieds de Mgr. Sa Grandeur les relève avec bonté, et dit avec à propos qu'il a entendu souvent le nom et les gestes de M. Timmins, mais que maintenant il est heureux de faire sa connaissance en personne. La descente du Matawa a été rapide et heureuse ; son ascension le sera encore davantage. Les sauvages fiers d'avoir devancé le reste de leur tribu n'épargneront pas le jeu de leurs muscles. En attendant, ils donnent une chaude poignée de mains à leurs frères d'en bas, et cela avec une gaieté si franche et si enfantine de part et d'autre qu'on ne se lasse pas à les voir.

Le 3 août, les derniers venus sur la place sont confirmés, ce qui fait 37 confirmations et 80 communions en tout. A 10 h. tous les voyageurs sont à bord confortablement assis, ainsi que sur l'avant une digne matrone sauvage de 78 ans, venue de Fort William et remontant chez les siens de Mantawa. Le soleil brille à l'horizon

de tout son éclat ; le 1er canot et une chaloupe nous suivent quelques temps, puis brûlent force poudre en signe d'adieu. Vers midi, on est en face de la Roche Capitaine, on salue une famille canadienne établie là depuis peu et avec toute chance de succès pour le service du Portage. Cette fois, tandis qu'une lourde charrette transporte le canot et son lest, les passagers se fond vulgaires piétons en quête de bluets épargnés par la sécheresse. A plus d'à moitié chemin, on rencontre la ferme de l'ancien fournisseur du Portage, protestant, qui voit rapidement décroître le nombre de ses chalands, vu sa position défavorable. Ayant repris le canot, nous remarquons quelques rares ruisseaux exploités par les bourgeois de chantiers. A 5 h. on aborde au pied du Portage appelé des deux Rivières. De ces deux rivières se versant dans l'Ottawa, nous ne découvrons qu'un petit ruisseau, l'autre est actuellement à sec.

C'est une de nos haltes de mission. M. Ranson, brave irlandais catholique, n'oubliera rien de tout ce qui peut délasser, pas même d'excellentes truites que ses jeunes enfants ont pêchées et qui ne trouvent aucune miséricorde devant notre appétit. Le chemin d'hiver que les charretiers appellent le portage du diable est à deux pas d'ici ; nous visitons ce vrai casse-cou dans notre promenade d'après-diner, et nous offrons à Dieu quelques actes de réparation pour les blasphêmes sans nombre qu'il occasionne.

Le lendemain à l'unique messe que Mgr célèbre, il y a 2 confirmations et 7 communions.

La fraicheur du matin accélère notre pas, et de gigantesques gaules soutiennent notre marche jusqu'à la tête du Portage. A 2 milles de là

s'offre à nous le rapide l'Eveillé que l'on ne saute en effet que pleinement éveillé, et que nous remontons *à la ligne.* Malgré la fumée des feux environnants, on discerne un four à chaux, l'équipage est en gaité, les voyageurs aussi ; les précautions prises renvoient à peu près toute la misère aux petits canots. Les cantiques français et sauvages rompent la monotonie ; notre matrone a le soin de l'angelus, du chapelet et des intonations sauvages ainsi que des solos. Sur la côte les terres sont meilleures que depuis notre point de départ ; nous remontons la frontière de quelque lieues, pour la coupe du bois ; le feu les ravage sans pitié. Mme Timmins en bonne cuisinière canadienne nous attendait pour faire honneur à son dîner ; notre faim ne sait pas refuser de semblables politesses. On est encore à 8 milles de Mattawa, et il faut avancer. Le P. Lebret nous montre à quelques pas l'arbre qui l'an dernier, au temps des hautes eaux, brisa son canot en deux ; le jeune enfant de l'arrière put se sauver au rivage, le père qui était à l'avant plongea forcément dans l'eau ; il allait être entraîné sûrement au fond, quand il sentit sous sa main l'arbre qui a causé l'accident, il s'y cramponna fortement jusqu'à ce que Antoine qu'il allait visiter dans sa hutte, lui porta secours et l'amèna à terre. Sa chapelle a même, ainsi que lui, fait le plongeon et le courant l'a entraînée ; mais nos habiles sauveteurs purent la repêcher à quelque distance de là. Sur le chemin du lac Témiscaming, cet hiver, les RR. PP. Pian et Mourier ont eux aussi failli sauter à l'eau que leur cachait une mauvaise glace. Ici comme ailleurs Marie Immaculée se plait à prodiguer les marques de sa maternelle sollicitude. Dieu soit loué !

Mais un rapide échange de coups de feu nous fait savoir que nous approchons ; on nous sort du rapide à la ligne, et nous entrons dans les eaux du Mattawa. En un clin-d'œil on touche au superbe quai de circonstance ; tous les sauvages et les autres catholiques nous attendent ; les braves, armés de leurs drapeaux, commandent un bataillon de volontaires munis de poudre. A peine Mgr. met-il pied à terre qu'une décharge obéit instantanément au commandement ; les drapeaux s'inclinent et baisent délicatement le sol que foule Sa Grandeur. On se rend processionnellement à l'église, où l'ordre des exercices est annoncé pour les sauvages . et les autres catholiques de la place, pendant les journées de la visite. M. Hunter, premier employé de la compagnie, nous prodigue au poste tout ce qu'il peut nous donner, et, pour mieux nous accommoder, déloge et va tous les soirs coucher au magasin, d'où il ne sort que pour ses repas. Evidemment ces messieurs s'entendent en obligeantes prévenances. Alors le cœur ne sait que formuler à Dieu un ardent désir qui expire néanmoins sur nos lèvres, et, dans sa gratitude, il rappelle que l'aumône est le grand chemin qui conduit à la vérité.

Le 5 août, N. D. des Neiges nous sourit par un ciel sans nuages. A 10 heures, tous sont réunis aux portes de cette chapelle en bois, nouvellement bâtie, plafonnée, couverte en fer blanc et surmontée d'un coquet clocher. Le clocher est encore muet ; patience, les nouveaux nés n'ont pas d'habitude la parole au premier jour. Le vaisseau est de 42 sur 28 pieds ; admirablement située sur un plateau, elle domine les deux rivières Ottawa et Mattawa. N'est-ce pas un vrai

bijou à ravir et les yeux et le cœur, sur un point encore si solitaire, mais qu'un avenir peu éloigné désigne comme un entrepôt important de commerce ? N'est-il pas bien juste que les affaires divines aient le pas, et s'assurent un domaine tout arrondi au milieu des champs de la spéculation humaine. M. Timmins, que le feu sacré dévore, a énergiquement poussé et conduit cette construction, tout en payant largement de sa bourse, de son temps et de son industrie ; il a mis en mouvement et canadiens et sauvages ; les premiers sont au nombre de 24 familles, à partir du portage des deux rivières. De ce point jusqu'au bas de la Rivière Creuse, il y a au moins 80 familles catholiques, irlandaises et canadiennes, à peu près en égal nombre de chaque langue, de sorte que, du fort William au bas de la Rivière Creuse, jusqu'au lac Témiscaming, toute la rivière est encore, grâce à Dieu, à part quelques rares exceptions, exclusivement catholique. La chapelle de Mattawa est un centre d'attraction qui fait les affaires de tout le monde. On y vient de 26 à 40 milles. Les Pères de Témiscaming y paraissent de temps en temps, et y paraîtront plus souvent s'ils en ont les moyens. La bénédiction de cette chapelle se fait selon les prescriptions du Rituel, et les admirables prières de l'église revêtent ici un charme particulier. Trois sermons en donnent l'explication. Dans l'après-dîner et les deux autres jours, chacun de son côté prêche, catéchise, Mgr selon son habitude invétérée se faisant tout à tous, et se réservant la grosse part du travail. Les sauvages font des exercices particuliers que conduit le P. Lebret. Il y a ici un père de famille, ancien ivrogne de la pire espèce. Il était un jour déjà passablement en train, quand M.

Timmins le rencontre et lui dit : Eh bien ! N. tu bois donc toujours ! Veux-tu faire un marché ? Veux-tu t'engager à ne plus boire, et de mon côté je promets, aussi longtemps que le Bon Dieu m'en donnera les moyens, de te pourvoir chaque année de trois sacs de farine. Ainsi soit-il, dit l'autre, et depuis ce temps-là le marché a tenu de part et d'autre. L'ivrogne d'autrefois possède maintenant une jolie terre qui fera sortir de la gêne sa nombreuse famille. L'intendant de la ferme Varin, bourgeois d'Ottawa, arrive du lac Talon avec une bande de ses hommes. Il a une question délicate d'établissement à traiter ; tout s'arrangera à souhait s'il peut amener sa prétendue dimanche. La ferme qu'il occupe est magnifique, parait-il, et tout autour il y aurait de la place pour 200 autres colons canadiens, laborieux comme lui. On a peur des mouches, dit-il, mais la chose n'est pas insurmontable vu qu'on s'y fait en peu de temps, et que la terre neuve y remédiera de plus en plus. Vous n'ignorez pas que là se trouve le chemin du grand canal dont on parle tant et qui doit relier le S. Laurent avec la Baie Georgienne. En montant du portage des deux rivières, les terres sont rocheuses mais bonnes ; outre les 24 déjà occupées il y en aurait une cinquantaine à prendre. L'unique incident de la journée du 6 est l'enterrement d'un petit enfant qui est allé se joindre à ses frères du ciel, pour remercier *le grand Esprit* de tout ce qui se faisait ici. Le 7 août, communion et confirmation générale, puis à 10 heures, messe solennelle où l'on offre un pain bénit gigantesque surmonté d'une croix en or et d'un coq, emblème de la vigilance pastorale. La visite du cimetière a lieu dans l'après-midi. Oh ! oui, là on sent que

l'Eglise de Jésus a l'intelligence du cœur humain sous toutes les latitudes! Il y a parmi ces défunts des âmes vraiment chrétiennes et que la mort semblait n'avoir pu frapper qu'après la visite du missionnaire, et j'apprends de nos pères que pour ces âmes fidèles il en est souvent ainsi. La Providence de notre Père céleste encourageait ainsi, semble-t-il, la persévérance dans le devoir, au milieu des bois. D'excellents avis pour les intérêts matériels et spirituels couronneront cette journée.

Le 8. Parmi les communiants et confirmants, (total général, 84 com. 54 confir.,) se présente un sauvage perclus âgé de 14 à 15 ans que son père apporte dans ses bras. Ce pauvre enfant, malgré son infirmité, est riche de foi et de piété, il n'a le libre usage que de sa langue; il l'emploiera à faire le catéchisme aux moins avancés de sa tribu, chaque jour, depuis que le P. Lebret leur a annoncé la mission, en descendant, il y a un mois. A 9 heures, on monte à bord du Mattawa avec le cérémonial d'usage. Les rapides se succèdent assez rapprochés les uns des autres. D'abord vient le rapide à la Lave puis celui des *Erables*, le seul aujourd'hui qui fasse portager. Le chemin est encore à faire: on suit une trace informe et raboteuse au milieu du bois, mais au bout notre Capitaine, M. Timmins, nous fait bien vite tout oublier en servant à notre appétit des provisions apprêtées par sa dame; notre modeste contingent devient superflu en face de ces richesses. Après le rapide de la montagne, nous entrons dans le lac des 7 lieues. Près de là sur une éminence, on nous montre le jardin du diable où les sauvages peuvent de temps immémorial cueillir des oignons, ce succulent fruit égyptien. La nuit approche; l'attérage se fait près de *Brown's farm*; on campe

sur la grève : le ciel est serein ; pas de maringouins ; pour les voir et les sentir, dans notre voyage jusqu'ici, il a fallu une promenade dans un fourré derrière Mattawa. Il y a dans cette ferme cinq jeunes Canadiens employés aux foins ; on cause et on jase, et après la prière un éclair de grâce en amène deux à confesse.

A l'aube du jour, Mgr donne lui-même l'alerte, et à 4½, après la prière du matin, dans ce temple de la création que Dieu lui-même habite, on lève l'amarre ; la journée sera belle, mais une épaisse fumée nous cache à moitié le Mamelon de la *Tuque.* On prie, on conte ; les histoires vont bon train à qui mieux mieux, quand un canot nous accoste ; M. Poirier veut saluer son Évêque et faire baptiser son nouveau né. Au pied du Long-Sault, et avant déjeuner, le P. Lebret donne à l'Église ce nouvel enfant que Mgr favorise d'un pieux talisman, en lui réservant une médaille. En remontant le Long Sault, partie à la ligne, plusieurs bancs de petits cailloux blancs attirent nos regards ; une tradition que je transmets sans qualificatif prétend que la gent aquatique en a fait le charroi. Le rapide croche nous oblige à portager, ainsi que le rapide plat qui est le dernier ; nos jarrets peuvent s'y exercer à plaisir, Mgr est le plus éprouvé, malgré son indomptable courage, il garde dans les jambes un souvenir vif et profond qui le rend boiteux forcément pendant plusieurs jours. L'ange de Témiscaming a dissipé la fumée pour nous faire entrer dans le lac, la voile fait le travail de nos nageurs. Voici la ferme du Sémicau, le cuisinier et ses hommes nous y attendent ; on lui dit que la mission se fera sûrement en descendant, et l'on va camper à 4 milles de là sous l'œil du Bon Dieu. Ce matin

quelques gouttes de pluie réveillent notre missionnaire sauvage ; à lui donc de donner le signal du branle bas général. Le temps se remet bien vite au beau. Après avoir visité le Kepawa avec son gros volume d'eau nous venons à l'embouchure de la rivière Montréal. Après le dîner que nous procure notre pêche matinale, une ardeur inaccoutumée travaille nos gens ; le vent debout chasse la fumée, et l'on avance tout gaillardement. Voici un canot qui porte un vieillard, sa femme et une jeune enfant. C'est un courrier expédié au P. Lebret ; il délivre son message gravement et en silence, puis il vire solennellement de bord. Qu'est-ce que ceci se demande-t-on ? Tout simplement le mot d'ordre pour la cérémonie de réception. Le R. P. Pian a assez forcé son retour de la Baie d'Hudson pour être rendu à Témiscaming depuis 4 ou 5 jours, et aidé du R. P. Mourier il a pu faire les préparatifs nécessaires. La jubilation épanouit tous les visages comme dans un bâtiment voilier quand l'officier de quart crie " terre, terre. " On se retire dans l'anse d'une pointe très justement nommé *Pointe à la Barbe*, car l'équipage y fait toillette, et chacun s'y rase de son mieux. Aussitôt que chacun est peigné et lustré, on pousse au large. A ce moment se découvre à la vue un panorama vraiment beau. Le lac apparait avec ses eaux limpides que ceignent de leurs pointes et de leurs plis sinueux deux chaines de collines toutes fraiches de verdure. Le bassin du lac qui a trois milles dans sa plus grande étendue, se resserre à l'horizon. A l'est, au pied d'un gracieux plateau, est assis le fort dont le pavillon flotte à la brise. La chapelle est de ce côté, mais ne se distingue pas. Tout cet encadrement apparait dans le lointain. A un mille de

notre embarcation, au centre une vraie escadre accomplit ses évolutions de marche en avant. Un premier feu de peloton arrive à nos oreilles, puis soudain toutes les armes vomissent une décharge générale, qui reproduite par un splendide écho, nous rappelle l'explosion de bienvenue que l'artillerie Québecquoise envoyait au Prince de Galles, il y a trois ans. Le Mattawa devore l'espace et bientôt se trouve à portée. Alors un canot qu'une grande croix de bois au centre fait reconnaître comme canot amiral, vient à droite du Mattawa, et les PP. Pian et Mourier reçoivent les premiers à genoux la bénédiction pastorale, conjointement avec leurs nageurs. Les autres canots viennent ensuite, deux à deux ; sur l'un d'eux est le chef de la tribu avec son habit tout chamarré et galonné d'or ; à mesure que le Mattawa progresse en modérant sa marche, les genoux se ploient ; les fronts s'inclinent religieusement, sous la main du Pontife qui les bénit avec effusion de cœur. Le salut de bienvenne achevé, on se dispose pour faire cortége. Imaginez 33 canots portant au-delà de 300 sauvages (les invalides sont restés à terre), et chaque canot avec au moins 3 pavillons tout brillants de pieux emblêmes, aux fraiches et vives couleurs. N'est-ce pas une vraie forêt flottante ? Le Mattawa entonne *Marie Dio o Kin*, Ave Maris Stella, et tout le cortége reprend le refrain. Le pain du voyageur nous avait forcément fait défaut le matin, mais la soirée compensait cette privation ; le cœur était suavement rassasié, les yeux se remplissaient de larmes à la vue de ces manifestations de vénération et d'amour pour le Grand Chef de la Prière. On avance ainsi cinq de front jusqu'au quai. Pendant que la procession

se forme, Mgr. revêt ses ornements pontificaux, et au chant du *Bénissons à jamais* puis du *Veni Creator*, on entre dans l'antique chapelle que déjà tant de missionnaires ont visitée; elle est parée de de ses plus beaux atours; un trône y est élevé et, sur le dossier on discerne un travail en rassade sorti de mains sauvages et reproduisant les armes de l'auguste visiteur. La chapelle est remplie de monde; on ne peut qu'avec peine se frayer un chemin au sanctuaire, bon nombre de nos chers sauvages sont obligés de rester à la porte. Sa Grandeur adresse à ses enfants bien-aimés quelques mots où se trahissent les suaves émotions de son âme. Aussi, à chaque fois que le Père interprète a achevé de traduire en sauvage la parole du *Grand Priant*, les hommes protestent de leur adhésion par un sourd murmure qu'une oreille inaccoutumée prendrait pour toute autre chose. La sortie s'exécute au moyen d'un rite à nous inconnu jusque là. Chaque sauvage, un à un, vient saluer la croix de l'autel par une génuflexion, puis par une autre le grand chef de la prière. Imaginez nos graves matrones portant leur nourrisson sur le dos et conduisant à la main deux ou trois plus âgés qui doivent eux aussi accomplir le rite présent, et vous comprendrez que la longueur ne pouvait faire défaut à l'exécution de ce cérémonial. On salue M. Simpson, bourgeois de poste, et le Mattawa nous conduit au *chateau futur* que construisent nos Pères de l'autre côté du lac, vis-à-vis du Fort. Pour mieux comprendre, il est bon de noter que le lac dont nous avons remonté 48 milles, et qui se prolonge encore 24 milles plus haut, se resserre à ce point et forme deux avancements à pentes très-douces, distants l'un de l'autre d'un quart de mille. Le

Poste et la chapelle sont d'un côté, et les Pères ont commencé leur établissement de l'autre. Cette résidence ne sera pas mal une fois finie, mais actuellement elle est encore le sanctuaire de la pauvreté et de la gêne. Les ouvriers engagés en premier lieu n'ont rien fait qui vaille ; l'un d'eux n'avait pas eu même le courage de paraître sur les lieux, et nos Pères de concert avec un sauvage, ont dû se pendre à la scie pour faire des planches. Dur métier sans doute, mais le zèle des âmes ne recule devant rien ; peu importent les contrariétés pourvu que l'œuvre avance. Il y a dans cette construction un *ajout* de 20 pieds sur 20, qui doublera l'abri du premier hiver ; on espère de pouvoir faire des mansardes audessus et refaire la toîture avec la grâce de Dieu. Ah ! il fait bon voir ces généreux apôtres sans souci de privations de tout genre, gaiment à l'ouvrage de leur ministère, que leur disputent les travaux manuels. Leur trésor est la croix avec sa couronne d'épines, et ils n'en sentent les pointes plus vivement, que lorsqu'ils renvoient leurs chers sauvages sans pouvoir leur donner de livres et conséquemment sans aucun secours de religion lorsqu'ils seront au milieu des bois.

Après la messe du 11 août, on entend un chant fort et grave, c'est le Mattawa qui vient faire ses adieux à tout son équipage, obtenir un pieux souvenir, et ayant salué paternellement, l'autre bord, il descend avec la vitesse du bateau à vapeur qui, dans quelques années, sillonnera à plaisir tout le lac Témiscaming.

Ici tout le travail est de droit pour nos Pères missionnaires. Les trois voyageurs se reposent, dissertent, jettent les yeux sur la carte de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui représente

tous les points de l'Amérique Britannique, la croix s'y montre en quelques endroits, et nous rappelle des frères qui les ont plantées, mais il y a encore d'immenses vides.

Le treize août au matin, il y a confirmation, et le soir a lieu la visite des tentes. Les quelques familles d'Abbitibi dont le type sauvage est plus accentué, n'ont pas voulu partir avant cette aubaine. Chaque tente a étalé toutes ses richesses et tout son luxe d'exquise propreté; la voie est toute garnie de sapinage, se terminant sur le devant de chaque tente par des tapis de tout genre et de toutes couleurs. Le fidèle Antoine est dans sa tente avoisinant le chemin de la chapelle. *Quis est hic*, dites-vous? C'est un bon et brave chrétien, avide de bénédictions épiscopales; chaque fois que Mgr passe, il se présente gravement avec sa taille de géant, ployant sa tête, ses épaules et ses reins tout d'une pièce pour grossir son trésor. Parfois nous le guettons il va nous semble-t-il manquer son coup, mais le fin compère lui aussi est au guet; il sort je ne sais d'où et recueille son joyau avec un majestueux signe de croix. Nous avons pu en voir plusieurs autres aussi pieusement empressés. Mgr n'oublie personne dans cette visite, et encore moins deux infirmes qu'il confirmera dans deux jours. Le 14, dimanche, confirmation et communion de ceux qui sont préparés, grand'messe avec pain bénit Le chef, suivi de quelques notables, fait faire dans l'après-midi un discours d'actions de grâces au *Saint Gardien de la prière*. Je ne puis vous en transmettre que l'idée principale. Avant la venue des pères, lui et les siens étaient aveugles, ignorants, ils n'étaient pas plus que ces brous sailles, ces grains de poussière qu'il avait en ce

moment sous les pieds ; et maintenant ils ont des yeux pour voir la religion, une langue pour parler la bonne parole, enfin ils sont quelque chose par les Pères. Leur joie de voir *celui qui va devant le Saint Gardien* dépasse toute expression : ils voudraient pouvoir le garder toujours au milieu d'eux, comme un Père au milieu de ses enfants. Mgr trouve dans son cœur une réponse toute paternelle et toute d'à-propos. Le 15 août, notre glorieuse Reine fait accélérer le travail de préparation que suit la cérémonie de Confirmation. Le soir, on bénit une belle croix qui se plante sur le point culminant du cimetière, et qui, dominant le lac, doit couvrir au loin de sa protection les enfants des bois. Les morts ne peuvent être oubliés, et ici comme ailleurs ils participent au bienfait de la visite. Enfin Mgr couronne son œuvre par les derniers avis et par cette pensée qu'il sera leur témoin au jugement de Dieu pour la fidélité aux grâces accordées, et il espère que tous, sans en excepter un seul, seront à la droite du Père, dans l'attente de son saint paradis.

Le 16 août, communion et confirmation finale, chiffre total communion 170, confirmation 179. On se prépare au départ ; la brume et la fumée gênent le coup d'œil. Tous les canots sont à l'eau et viennent prendre Mgr qui embarque dans celui de la compagnie que M. Simpson envoie aux Joachims, et dont il nous cède l'usage. On passe à notre bord, et l'obligeant bourgeois reçoit nos remerciements et nos adieux. Cinq grands canots allant aux Joachims pour des provisions du poste serviront d'escorte. Les sauvages qui restent, après s'être agenouillés pour une dernière bénédiction, se relèvent promp-

tement et la poudre est chargée de donner explosion à leur gratitude et à leurs regrets. Le P. Pian descend avec nous muni de sa chapelle. Les PP. Lebret et Monrier nous quittent à la Pointe à la Barbe. Ce n'est pas sans émotion que l'on quitta ces excellents ouvriers recueillant une si belle gerbe ; mais patience, un jour viendra où l'on ne se quittera plus. Une bonne brise souffle et enfle nos voiles, de sorte qu'on touche au Pémican de bonne heure. Là une mission de chantier est à faire ; Mgr ne la manquera pas, et le lendemain 13 communions et 2 confirmations nous prouvent que sa parole ne s'est pas vainement prodiguée. La journée de canot se ressent évidemment des bénédictions du matin. Tous les rapides sont franchis bravement et sans avaries, voire même le rapide sans pareil des érables ; on ne fait que saluer Mattawa et l'on demande hospitalité à M. Timmins. Nous payons nos dettes pour toutes les délicates attentions de cette bonne famille, par quatre messes célébrées dans sa maison. Le rapide des deux Rivières n'est pas encourageant à sauter ; nous préférons aller dire un *de profundis* sur la tombe d'un homme de cage canadien qui s'est noyé à cet endroit même, il y a deux mois. Nous arrivons à Rocktiff vers les 5 heures, nous étions partis le matin à 8 heures. M. Ryan cette fois est ici ; on traite l'affaire d'une chapelle ; ses offres sont on ne peut plus généreuses ; il a aussi entre les mains une liste de souscription en chiffres ronds pour le prêtre qui serait donné à tous ces catholiques. Dans ces conditions, les choses ne peuvent que marcher rapidement selon les désirs de chacun. Enfin, le lendemain, nos bons sauvages nous déposent aux Joachims où le Pontiac chauffe son

engin de marche, et nous emporte bientôt, mais non sans serrement de cœur à la vue de tous ces enfants des bois que notre visite au milieu d'eux nous avait fait apprécier et aimer davantage. Nous frappons à la porte de M. O'Malley, curé du Portage du Fort, pour notre halte de la nuit, et le 20 août, nous arrivions sains et saufs à 4 heures du soir aux portes d'Ottawa. Ainsi ce terminait ce voyage si édifiant pour moi, et où Mgr avait pu confirmer 341 catholiques parmi lesquels près de 300 sauvages et en communier 454. A ce résultat déjà assez consolant par lui-même, il faut ajouter l'encouragement donné à nos Pères qui ôsent espérer une faveur semblable pour Abbitibi et peut-être même pour Albany en la Baie d'Hudson ; on croit facilement ce que l'on désire. De plus les consolations portées aux sauvages, les besoins de la population catholique connus sur les lieux même, les cent familles échelonnées le long de la rivière Ottawa se pénétrant d'un zèle encore plus prononcé pour les pratiques de la religion, enfin l'élan donné à de nouveaux colons pour s'emparer du sol et établir la foi catholique sur les rives de l'Ottawa au-delà des profondeurs habitées. Tels sont les fruits confiés à Jésus et Marie Immaculée, dont l'efficace protection, pendant tout le temps de cette visite, nous garantit l'intervention de miséricorde dans la réalisation complète de tous ces résultats. Prions pour que l'infirmité humaine n'y apporte que le moins d'obstacle possible. Mais je m'aperçois que moi-même je suis un obstacle formidable pour votre patience. Daignez m'octroyer un généreux pardon, et en franc chrétien ne nous faites pas trop attendre le

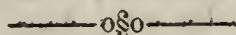
second volume de votre œuvre si éminemment sacerdotale.

Je suis avec le plus profond respect en union de prières surtout au saint autel,

très révéré Monsieur,

Votre tout dévoué serviteur,

J. Oct. Tortel, O. M. I.



NOTICE HISTORIQUE SUR LA MISSION DE

S. FRANCOIS XAVIER DE CHICOUTIMI
(*Chégoutimy.*)

" Lieu remarquable pour être le terme de la belle navigation et le commencement des portages, " (1) c'est ainsi que le P. Lejeune désigne ce lieu dans les *Relations*.

M. le Grand Vicaire Laflèche donne à ce nom la signification et l'origine suivante :

" *Chicoutimi.* Jusqu'où c'est profond.—(*cris.*) " —De *Ishko*, jusques là et *timew*, c'est pro- " fond. " (2)

La première chapelle fut bâtie après 1661, comme on peut l'inférer par le fait que le Père Lejeune y passa pour la première fois en cette année là, et mentionne le nom du lieu dans sa relation, mais ne s'y arrêta nullement.

---

(1) Relation de 1661, section 1.
(2) Rapport sur les missions, 1857, p. 101.

Cette chapelle qui n'était qu'une misérable cabane brûla avant 1668.

La 2de fût bâtie du temps du P. de Crépieul (vers 1670) " aux frais du sieur Hazeur par Paul Quartier charpentier, Côté et Baillargeon, sous la direction de Robert Drouart, " comme on le trouve dans les notes du Père (1)

Cette mission se confondait assez souvent avec celle de Tadoussac ; mais elle en a été séparée de bonne heure. Ainsi le P. Bonaventure Favre dont on trouve les actes dans le régistre de Chicoutimi de 1691 à 1699, s'intitule " Mission-" naire de S. Charles de *Métabetchiouan* sur le " lac S. Jean ou *Peiok8agamy*, qui tombe dans " la rivière Chégoutimy. " (2)

Les actes du P. François de Crépieul dans le même Régistre s'étendent de 1693 à 1702 ; il s'y donne " comme faisant les fonctions de pasteur à Chicoutimi ; "

De 1703 à 1709 on trouve dans les registres le nom du Père Louis André, déjà chargé de la mission de Tadoussac.

En 1716 les actes sont faits par un Père Récollet, Gelase de Lestage, l'espace d'un mois.

En 1720 le P. Pierre Laure, Jésuite, rétablit la mission, " *après 20 ans d'interrègne*, " dit il, peut-être parceque le P. André n'aura pas résidé à Chégoutimy, pendant les six ans qu'il fut chargé de la mission. On comprend du reste que

(1) MSS. Montagnais.

(2) Ce serait un travail intéressant que de rétablir les noms tels qu'ils étaient écrits par les premiers missionnaires, d'après la prononciation des sauvages, par exemple : la rivière *Kaka-disekau* sur le lac S. Jean ; le lac *Quinogaming ;* S. Ignace de *Mek8ban* près du lac S. Nicolas de *Ch8aub8m8s8an ;* le lac *Patak8man ;* Bondesir ou *Pip8napitch.*

ces missionnaires n'avaient guères de postes fixes, étant chargés d'un immense territoire.

Il fit bâtir dans l'automne sa maison sur le petit côteau, à cause de la proximité de l'église et pour la commodité des français. Quant à l'église elle-même elle était sans doute bien délabrée; cardès 1725 le Père Laure en prépara une nouvelleet la fit construire sur le côteau du Portage. Il y célébra la première messe le jour de l'Assomption de 1726. (C'était la 3e) La maison du missionnaire était alors devenue inhabitable: Les deux années suivantes (1727 et 1728) furent employées à sa reconstruction, et le Père en fit lui-même presque tout l'intérieur de ses propres mains. Quant à la chapelle du Père Laure, elle a subsisté jusqu'à ces années dernières: on a cessé d'y faire l'office en 1849, et elle est tombée de vétusté.

Le P. Laure demeura chargé de Chégoutimy jusqu'en juillet 1737.

En 1738 on trouve le Père St. Pé ; en 1739 le Père Guignas ; de 1739 à 1745 le Père J. Bte. Maurice ; de 1746 à 1748 le P. Godefroy Coquart ; (1) et enfin le P. Jean Bte de la Brosse jusqu'à 1782, époque de sa mort.

---

(1) Il est vraiment regrettable que l'on ait laissé enlever les fragments de la pierre tumulaire placée sur le tombeau du P. Coquart. L'auteur du *Saguenay en* 1851 fait les réflexions suivantes à cet égard:

" La pierre tumulaire du P. Coquart mort à Chicoutimi en 1771, n'existait plus qu'en morceau sur lesquels on distinguait des lettres incrustées et qui avaient appartenu à des mots latins. Les capitaines de vaisseaux et autres étrangers ont ramassé avec avidité ces divers fragments. M. de Puibusque en reçut les derniers morceaux de M. le curé de Chicoutimi il y a 3 ou 4 ans. C'est ainsi que des étrangers viennent de

Pendant environ 50 ans après, Chicoutimi, comme tous les autres postes du Roi, fut visité chaque année par le missionnaire chargé de ce soin.

Un prêtre a commencé à résider de nouveau sur le Saguenay en 1842 ; mais il n'en a été placé à Chicoutimi qu'en 1846.

Le Rev. P. Martin a publié à Paris (chez Chs. Douniol) en 1861, des Relations inédites (1672-79) on y trouve plusieurs faits intéressants concernant Chégoutimy.

Dans une note l'éditeur appelle Chégoutimy " une presqu'île formée par les eaux du Sague- " nay ; " " les Français, " dit-il, " y avaient un poste et les Jésuites une petite mission. "

Sous le titre de *Mission des Montagnais*, l'on y trouve le journal du P. de Crépieul. Voici ce que le Père dit de la mission de Chicoutimi. (1)

" Le 23 septembre 1673 après 70 ou 80 lieues faites en canot, et après avoir couru divers périls et essuyé plusieurs fâcheux temps dans une saison assez incommode, couchant sur le sable ou sur quelque rocher, j'arrivai à Québec, où quelques jours après je m'embarquai pour aller aux Papinachois, de là à Chicoutimi et ensuite au lac S. Jean où je devais passer un 3e hiver avec une bande de sauvages.

" Dès le jour du départ, le 4 octobre, je com-

---

plus de 1000 lieues nous apprendre à donner quelque attention à des souvenirs qui pourtant devraient nous être bien chers ! "

Il est à remarquer que la mort du P. Coquart se rapporte à l'année 1765, et non à 1771, comme le Père LaBrosse l'a écrit de sa propre main dans le Registre de la mission ; ce qui ne laisse aucun doute sur cette date.

(1) Relations Inédites, vol. I, p. 320.

mençai ma mission par le baptême d'un enfant Etchemin, âgé de 2 ans. Nous fûmes ensuite surpris d'un vent impétueux qui nous mit en danger et, rompant un des cables de la barque, nous obligea de relâcher.

" Trois jours après un vent favorable nous poussa bien avant dans notre route et nous fit aborder au bout de 2 jours aux îlets Jérémie, où je trouvai 5 cabanes de Papinachois qui nous attendaient et que j'instruisis pendant 6 ou 7 jours.

" Le 21 octobre nous levâmes l'ancre avec un vent assez favorable et nous prîmes notre route vers le Saguenay, mais étant surpris de la nuit et le vent venant à grossir, nous fûmes en danger de nous perdre, la barque étant extraordinairement agitée et se remplissant d'eau. Ce fut même une merveille comment nous n'échouâmes point ; car le vent nous avait poussé avec tant de violence quoique nous n'eussions point de voiles, que vers minuit nous nous trouvâmes près de terre.

Cette tempête dura 10 heures entières pendant lesquelles nous croyions à chaque moment devoir faire naufrage ; mais enfin Dieu nous rendit le calme et nous fit arriver à Chégoutimy. J'y trouvai 200 sauvages qui m'attendaient ; je leur fis des instructions pendant 10 jours, confessant et communiant ceux que l'âge rendait capables de ces sacrements. J'enterrai aussi le fils du chef de Tadoussac, qui montra en ces derniers moments une résignation vraiment chrétienne.

Le dernier jour d'octobre, je baptisai un enfant et donnai l'extrême-onction à une moribonde très bien disposée au grand voyage de l'éternité,

Nous passâmes le lendemain, jour de la Toussaint, dans les exercices de dévotion que demandait une si grande fête ; presque tous les Français et les Sauvages se confessèrent et communièrent. En outre je donnai le viatique à deux malades et le baptême à un enfant. Les chefs de Tadoussac et de Sillery firent de belles harangues, en faveur de la Prière, à l'occasion du festin d'adieu que leur offrirent les Français qui devaient partir le lendemain. En effet le 2 novembre, après avoir rendu nos devoirs aux âmes du purgatoire, la barque fit voile vers Québec, et me laissa seul avec mes chers sauvages qui se disposèrent à aller hiverner chacun de leur côté. Sur le soir je partis accompagné de 6 canots de sauvages avec lesquels j'allai coucher vers le rapide de la grande rivière qui descend du lac S. Jean et se rend dans la belle rivière du Saguenay."

Le Père de Crépieul fit une mission chez les Mistassins, dont il ne fut de retour que 7 mois après.

"Le 24 mai, dit il en terminant, nous arrivâmes à Chicoutimi ; j'y trouvai quelques français et grand nombre de sauvages auxquels j'expliquai les vérités de notre Foi. Je conférai le baptême à 3 enfants et je le différai à quelques adultes qui le demandaient ; je voulais qu'ils en connussent encore mieux l'importance et que j'eusse moi-même plus de loisir de connaitre s'ils en étaient dignes.

"Le 31, je quittai Chicoutimi accompagné seulement de 12 canots. Nous arrivâmes à Québec peu de jours après, et les sauvages que j'avais emmenés allèrent sur le champ rendre leurs respects à M. le comte de Frontenac qui les reçut

avec bien de la bonté, et qui les exhorta fortement à continuer de vivre en véritables chrétiens."

En 1676 le P. écrivait dans son journal adressé au Provincial.

" Pour satisfaire aux ordres de Votre Révérence, je commence le journal par où je crois avoir fini le précédent.

" Le 5 septembre il plut à Notre Seigneur, après avoir un peu exercé notre patience, de nous accorder par l'intercession du V. P. François Régis, ce que nous avions demandé avec bien de la confiance pendant quelques jours.

" Le 6, les sauvages abordèrent de toutes parts et en peu de jours composèrent 13 grandes cabanes, qui me donnèrent bien de l'ouvrage à les instruire et à leur conférer les saints sacrements. Je ne sais lesquels furent plus assidus à la prière et aux instructions, soit Montagnais, Algonquins, Abénaquis, Esquimaux, Outabitibeux, soit Mistassins et Kouakouachiouets, qui pour la première fois étaient descendus en ce lieu. Ils furent ravis de voir notre nouvelle église si avancée et si bien ornée n'ayant jamais vu jusqu'alors de semblable édifice.

" Un sauvage de Némiskau, à 4 ou 500 lieues d'ici, ne pouvait assez témoigner sa joie, assurant qu'il irait au plustôt chercher ses parents afin de les rendre participants de son bonheur. Quatre de ses enfants furent baptisés, et sa femme dangereusement malade, reçut peu après le baptême. Trois semaines s'étant écoulées dans ces saints exercices, nous partîmes de Chicoutimi, le P. Boucher et moi, pour nous rendre au lac S. Jean. "

Le Père fit une mission de 10 mois dans l'intérieur et revint au point de départ.

" Le 6 juin, dit-il, nous arrivâmes à Chicoutimi ; je fus fort occupé parmi plus de 4(personnes que j'avais à instruire, auxquell j'avais à conférer les sacrements de baptême, (pénitence, d'eucharistie et de mariage, autai qu'ils en étaient capables et qu'ils s'y étaier suffisamment préparés. Ensuite je m'embarqua pour la mission de Tadoussac où l'on m'appelai pour différents ministères. Je reviendrai d Tadoussac à Chicoutimi le plustôt que je pourrai et de là au lac S. Jean, pour contenter tant d peuples et tant de différentes nations que m'invitent à venir les instruire et les disposer au baptême. Ainsi se passèrent l'hiver et l'été dans ces travaux pendant lesquels j'ai baptisé 50 ou 6(tant enfants qu'adultes."

Le Père séjourna peu à Chicoutimi en 1677, étant occupé au lac S. Jean. Mais dès le printemps (1678) il fut contraint de quitter le lac pour se rendre à Chicoutimi, où il était attendu par un grand nombre de sauvages, qui lui donnèrent bien de l'occupation pendant qu'il fut avec eux, et qu'il ne quitta que pour aller rendre à d'autres les mêmes assistances.

Le P. de Crepieul desservit la mission de Chégoutimy jusqu'à 1702 ; le P. Chardon y fit cependant une mission dans le printemps de 1701, de mai à juillet.

C'est au P. de Crepieul que l'on doit les notes les plus abondantes et les plus suivies sur les bons sauvages montagnais. Nous allons en reproduire quelques extraits sans rien changer au récit. (1)

(1) MSS Montagnais.

(Traduction du latin.)

MORT PRÉCIEUSE DE QUELQUES ALGONQUINS ET MONTAGNAIS.

Charles Tek8erimat.

C'était le chef de Sillery près de Québec, et des Montagnais du lac S. Jean (Peok8agamy), le fils du très célèbre chef de Tek8erimat, bien aimé des RR. Pères Jésuites de Québec, et toujours traité avec honneur par M. de Tracy, alors vice-roi et par M. de Courcelles gouverneur. Dès qu'il se sentit affecté de la fièvre lente dans la mission de S. François Xavier, près de la rivière Chégoutimi, il se présenta plusieurs fois au tribunal de la Pénitence et voulut faire une confession générale. Il demanda le S. Viatique qu'il reçut agenouillé sur le pavé à la grande édification de tous et surtout de sa tribu, à laquelle il adressa ensuite des exhortations pour qu'ils demeurassent fermes dans la foi. Avant de partir pour Québec il fit ses adieux à tous et leur déclara hautement en ma présence qu'il mourrait chrétien et catholique. A Sillery où il fut transporté et reçut tous les sacrements de la main du R. P. Jacques Vautier, alors supérieur de la résidence, il mourut dans le Seigneur à l'âge de 29 ou 30 ans. Il y fut inhumé honorablement. C'était un homme puissant en force, en œuvre et en paroles, qui me fut d'un grand secours pendant 3 ou 4 ans, pour apprendre les langues Montagnaise et Algonquine, et parmi les sauvages étrangers établis dans la nouvelle mission de la rivière M8cha8raganich, chez les Mistassins et au lac Peok8agamy. Il entendait presque toutes les langues ; c'était un fameux chasseur, un excellent chrétien aimé de

tous et principalement de M. le comte Louis de Frontenac gouverneur qui se porta parrain de son fils Louis, et tint à ses frais chez les Ursulines pendant 2 ou 3 ans, sa fille Louise, véritable sainte qui refusa un noble mariage et mourut peu de temps après.

Quant à Charles Tek8erimat, avant de mourir, il s'écria : " priez pour moi, parceque je serai un peu de temps en purgatoire ; " mais je n'ai pu savoir ce qu'il avait vu ou entendu pendant son agonie. (1)

Ignace 8kechtis.

Ce Montagnais appartenait à la tribu des 8tabitibeux, et pendant mon absence continuait l'instruction religieuse parmi les siens ; il baptisa plusieurs enfants qui moururent peu de temps après avoir reçu cette grâce. Il se confessa deux fois au milieu de la fièvre lente qui le dévorait, reçut de moi le S. Viatique, souffrant ses douleurs avec grande patience, et mourut à l'âge d'environ 34 ans dans la forêt de la mission S. François Xavier, sur le fleuve Chicoutimi, tenant son crucifix sur la poitrine et le portant à ses lèvres en disant : Kisakihitin Jesus, eg8 8e an 8erimitis8ian. " Je vous aime Jésus ; c'est pourquoi je me repens de vous avoir offensé. " Il expira en prononçant ces paroles : cha8erimime Jesu. " Ayez bientôt pitié de moi, Jésus. " Il avait coutume de visiter souvent la chapelle de S. François Xavier de Chicoutimi et celle de S. Charles sur le lac Peok8agamy (S. Jean), et y priait longtemps à

(1) Il est dit dans la relation des Jésuites de 1669, qu'on " avait laissé sa place de chef vacante et sans successeur pendant plusieurs années par l'honneur que l'on rendait à sa vertu et à son ouvrage, selon la coutume des sauvages. "

genoux. Il venait aussi s'agenouiller devant le missionnaire et lui demander sa bénédiction avant de partir ; il est venu me supplier ainsi deux ou trois fois en présence de toute sa tribu et des français.

Cet homme avait de l'esprit, de la prudence, de la libéralité ; c'était un excellent chasseur, et il se faisait aimer de tous à cause de sa modestie et de sa piété. Il servit de guide au R. P. Charles Albanel dans son voyage du Nord en 1671. Il demeura deux ans dans mon habitation avec son frère François Piresi8it, et un an au lac Peok-8agamy avec le R. P. J. Bte Boucher; il fut toujours un bienfaiteur de la mission et de la maison S. Charles, et l'ami fidèle des missionnaires.

Barbe 8ta8ik8en, Attikamèque de nation.

Le Rév. P. Antoine Dalmas m'a rapporté les détails suivants à son sujet :

" La pauvre malade s'étant plusieurs fois " confessée et communiée et particulièrement " deux jours avant sa mort s'étant fait porter à " l'église le matin avant la messe où je la com- " muniai pour la dernière fois, après l'avoir fait " tous les jours prier Dieu en particulier dans sa " cabane, ce qu'elle me demandait souvent, " m'envoyant quérir à ce dessein, surtout quand " son mal la voulait reprendre, et après avoir " produit fréquemment des actes propres à ce " dernier passage, elle mourut sans effort ; et je " lui fermai les yeux le 27 octobre peu avant le " jour, et je l'enterrai au soleil couchant dans le " grand cimetière vis-à-vis de ses enfants." 1685.

C'était une femme forte et craignant Dieu, honnête et heureuse qui durant sa vie et avant sa mort ne demanda qu'une seule chose qui était de

faire élever ses deux filles par les religieuses. Toutes deux ont vécu très chrétiennement et avec honnêteté dans le mariage au lac Peok8agami, remplies de respect pour lès missionnaires Jésuites, et d'affection pour leurs Mères Ursulines qui les avaient formées. Le P. de Crépieul maria Barbe 8ta8ik8e près du lac St. Jean à un célèbre chef étranger, et après sa mort à Jean 8ahi8e, très habile chasseur. Pierre Pichisganapen, jeune et excellent chasseur, épousa Charlotte la seconde de ses filles, en 1695, à Chégontimi.

Augustin Nanit88rat, (1671).

La première fois qu'il vit le P. Frs. de Crépieul au lac S. Jean, il voulut se confesser et lui dit aussitôt avec joie : "Je t'attendais mon père, pour mourir, prête moi ton secours. Or8ta 8itchihit8 kitchimir8 confessi8ian, chaï niga nipin, nama ka8min kiga 8abamitin : "Aide "moi, mon père, à me bien confesser, je mourrai "bientôt, je ne te verrai plus." Il se confessa en effet et mourut peu de temps après, au lac peok8agami, en récitant ses prières ordinaires, et y fut enterré par sa famille sur le côteau 8skabi8 ; il avait environ 32 ans.

Magdeleine Tegochik.

Epouse du précédent et nièce de Charles Tek8erimat contracta un second mariage devant l'Eglise deux ans après la mort de son mari de Sillery, avec un canadien-français appelé Nicolas Peltier. Ayant un pressentiment de sa mort et ayant averti son mari de ne pas partir pour la chasse ce jour-là, parcequ'elle sentait que sa fin était proche, elle se confessa plusieurs fois.

Barbe 8ta8ik8e.

Cette femme fut la bienfaitrice de la mission et de la chapelle qu'elle travailla beaucoup à

décorcr. Elle logea même 3 ou 4 ans les Pères Albanel et Crépieul. Son amour et sa crainte de Dieu étaient sincères ; ce qui la porta à recueillir une petite orpheline privée de ses parents qu'elle présenta au baptême et à laquelle elle donna ses noms. Nos Pères aidés des aumônes des bienfaiteurs la nourrirent et vêtirent une année, avec son petit frère et deux Papinachois.

Parlant d'eux, cette chrétienne dit souvent aux missionnaires avant sa mort : " Mes Pères, ceux que j'ai toujours respectés pendant ma vie, prieront pour moi, même après ma mort. Je veux donc que l'on me transporte et que l'on enterre mon corps auprès d'eux. " Son mari Simon Karomichit, chef montagnais du lac St. Jean, ne put se refuser à son desir. Après s'être confessée et avoir communié, elle mourut dans les bois tenant en ses mains son rosaire, et le crucifix, en faisant ses prières accoutumées et disant aux assistants : 8ask8ch niga mir8asin, " je vais me réjouir dans le ciel." Elle demanda d'être enterrée dans le cimetière St. Charles : son mari fit 25 lieues pour l'y transporter et lui donna une sépulture honorable. Un an ou deux après je le remariai au lac S. Jean.

Les parents d'un enfant Algonquin de 7 ou 8 ans se désolaient de sa mort ; mais il les consola en leur disant : Pourquoi vous affliger, je vais maintenant au ciel, et je prierai pour vous, Eka Kasteritako, chaï 8ask8ch niga nimir8asin, Kigaïamihit8na8an.

Un autre enfant qui voyait son père dans les pleurs, l'encourageait par ses paroles : " J'ai vu Jésus qui m'a dit : Viens. " Il y a bien d'autres exemples de morts saintes, et dont il a été fait part à plusieurs personnes.

Jean A8atich Outabitibeux.

Vieillard aveugle le second qui mourut à la résidence de S. Charles, et le premier qui fut enterré dans la chapelle terminée ; tous le regardaient comme un saint ; il priait presque toujours et chantait des cantiques spirituels, surtout *Jesus Irinikahiang kirkasakitagani8in, akikimina8iton irima kisakihimin*, etc., sur l'air du *Memento salutis auctor*, quelquefois cent fois et plus par jour et par nuit. Il passa de cette manière les deux ou trois ans qui précédèrent sa mort, en sorte qu'on le surnomma *eiapitchka aiamihat*, " celui qui prie toujours. " Sa patience et même sa joie dans les douleurs était admirable ; lorsqu'il fut à l'extrémité, il récita les actes de foi, d'espérance et de charité. Le Père François de Crépieul lui administra tous les sacrements, et récita les prières ordinaires pour les agonisants. Elles étaient à peine terminées qu'il expira entre les bras du Père, tenant le crucifix entre ses mains ; sa figure parut beaucoup plus belle après sa mort. Il fut enterré dans la chapelle, comme il l'avait demandé ainsi que François le Buisson avec de grands sentiments de joie. Les Pères l'invoquaient fréquemment tous les jours et en obtenaient un secours constant pour la mission et la résidence de S. Charles, dans leurs voyages et dans tous les périls. Sa femme Anne était morte avant lui à Sillery munie de tous les sacrements par le P. Jacques Vantier, qui écrivit qu'elle avait fait la mort d'une sainte. Leur dernier enfant mourut après eux et fut enterré très honorablement par les français et le curé de Ste. Anne dans le cimetière commun.

Jean Ita8esegaba8it.

Un de leur fils mourut dans les bois, après

s'être souvent confessé et avoir reçu de moi les consolations chrétiennes. Il s'était montré le bienfaiteur de la mission et de la nouvelle résidence de S. Charles, s'attirant l'affection de tous par sa modestie et son bon caractère. Son frère aîné était mort dans la forêt avant eux au lac Quinogaming; deux ou trois de ses frères avaient été baptisés, mais il fut privé des sacrements et surnommé *Kamaratichit* ou le méchant homme qui tournait les priants en dérision. Il fut enterré sans honneur (*esk8akapatagan*) et personne ne prie sur sa tombe comme on le fait pour les autres. En parlant de ces deux sauvages les Montagnais eux-mêmes rappelaient cette parole : *l'un sera pris et l'autre sera laissé.*

Louis Pichisti8atan.

Montagnais du lac S. Jean (*peok8agami*) mari de Barbe, fut administré par le P. Antoine Dalmas. Il tenait son crucifix entre ses mains et mourut en disant Jésus, je crois, (*kitap8eiatin,*) j'espère, (*kisasteri miteri,*) et j'aime (*kisakihitin*). Il fut enterré dans la forêt par le même père. Deux de ses enfants morts avant lui furent inhumés dans le cimetière, ses enfants par le P. Crépieul, et Ignace le troisième par le P. Dalmas. Sa femme mourut saintement dans la nouvelle maison de S. Charles appelée *le petit hôpital* et fut enterrée par le même Père dans le cimetière commun.

Jean Kinochen.

Papinachois célèbre, mourut près du lac S. Jean, en s'écriant : " Oh ! que je voudrais bien me confesser ; j'ai un vrai repentir d'avoir péché. "

Peu de temps auparavant il avait porté pendant 25 lieues son plus jeune fils âgé de 20 ans. Il arriva au lac S. Jean le jour de Pâques ; le

jeune malade fut administré peu de temps après par le P. François de Crépieul, et rendit le dernier soupir entre les bras du Père après la messe du jour. Il reçut une sépulture honorable; c'était en 1673.

Michel Genna8itat.

Fils aîné du précédent, avait une grande confiance en Dieu. Lorsqu'il tomba malade ses parents allèrent aussitôt chercher le P. Crépieul qui lui donna tous les sacrements : il fut enterré dans la forêt par deux sauvages. Un ou deux de ses frères sont enterrés auprès de la chapelle de S. François Xavier de Chicoutimi, comme leurs pieux parents l'avaient demandé.

Geneviève Apitchimen.

Femme du précédent, était de Tadoussac et épousa un an après la mort de son mari Jean 8samiska8at, chef étranger. En 1685 elle se fit transporter l'espace de 20 lieues environ par son mari et par sa mère, veuve de Pierre 8crabistichit chef de Tadoussac, jusqu'à S. Charles. Elle s'y confessa trois fois, reçut deux fois le Saint Viatique des mains du P. Crépieul, et mourut en tenant entre ses mains son crucifix et son rosaire avec lesquels elle voulut être enterrée dans le cimetière commun : on lui donna une sépulture honorable.

Marie.

Fille aînée de Jean Kinochen épouse de Gilles Tastaki8ant chez qui je logeais l'hiver, mourut saintement comme elle avait vécu. Le P. Crépieul lui administra le S. Viatique dans le bois près du lac Echitagamat, et le Père Charles Albanel après lui avoir donné les autres sacrements l'enterra au même lieu.

Marie Kinoché.

Epouse de Jean Kinochen, faisait partie de cette famille choisie et aimée de Dieu. Elle reçut tous les sacrements du P. Charles Albanel dans la forêt près du lac M8cha8raganich et y fut enterrée. C'est ce que ce Père et des français qui l'accompagnaient rapportèrent au P. François de Crépieul qui passait l'hiver avec Gilles Tastaki8ano et deux français à Emenipemagan.

Jean Baptiste Arek8an.

Ce jeune Montagnais âgé de 18 à 20 ans, fils de Joachim Areka8an se trouva près du lac S. Jean, avec bien des enfants malades. Ils y moururent en grand nombre et furent enterrés au pied de la montagne Litikichit. Jean eut le bonheur de faire sa confession au P. François de Crépieul et expira tranquillement et tout d'un coup ; c'était en 1674.

Robert Labanaki.

Cet homme puissant en forces, en œuvre, et en paroles, épousa devant l'Eglise une montagnaise, et fut le bienfaiteur de la mission aussi bien que de la résidence de S. Charles auprès du lac peok8agamy, en travaillant avec toute sa famille aux bâtisses et en y employant de ses ressources. En revenant de Québec, il fut frappé d'une flèche au front, eut assez de forces pour l'arracher lui-même, et mourut chrétiennement dans l'hôpital après avoir reçu tous les sacrements (1676).

Maurice Manitou.

Papinachois, au commencement de l'hiver de 1686, allant à la viande et passant sur la glace qui manqua tout d'un coup, fut emporté dans le rapide sans que la mission pût le secourir. C'était un bon chrétien et aimé de tous par sa douceur ; grand bienfaiteur de la mission et de l'église de

l'Assomption aux Papinachois d'en bas. P
avant son départ il s'était confessé deux fois,
je l'avais communié ; me donnant l'adieu
Chégoutimy, il me répéta avec larmes que
priasse bien Dieu pour lui et que peut-être
mourrait cet hiver. Ce qui se vérifia.

Nicolas Ta8itaska8at.

Papinachois, étant de retour de son voyage d
Québec tomba malade et se confessa le mêm
jour ; et le lendemain sur la fin de ma messe,
expira, ayant peu auparavant fait les prière
accoutumées au grand étonnement de tous et d
moi qui ne pus assez le regretter pour son bo
naturel et pour tous les services qu'il m'ava
rendus et qu'il me rendait avec son père dan
toutes ces missions d'en bas. L'un et l'autr
m'ayant promis de me mener en canot à l
rivière Moysi pour y établir la nouvelle missio
de S. Claude ou de S. Vital.

François Missiminahik.

Le même jour que je l'enterrai solennellement
son cadet arrivant sur le soir, augmenta l'affliction
de toute la famille et mit la consternation dans
tous les esprits, apportant la nouvelle de la mort
de son père François Missiminahik, notre chef
qui en sa présence s'était noyé avec sa grande
fille dans la rivière de Bersiamites par la ret
chargée a saumons qui les entraîna dans le
rapide, la voulant amener à bord. Je les avais
confessés et communiés deux jours auparavant,
et le chef, avant de partir, voulut encore se
confesser, me disant qu'il ne savait ce qui
pourrait arriver. Sa fille était bien sage, aimait
fort la prière et ne manquait jamais de venir
aux catéchismes et aux instructions : *Rapta est
ne malitia, etc.*

Catherine T8st8p.

Papinachoise, femme de feu T8st8p, vraie Israélite, ancienne et bonne chrétienne décéda à Tadoussac, pendant mon absence, avec des sentiments vraiment catholiques, au rapport de M. Lamontagne qui l'a toujours assistée et qui l'a enterrée dans le même lieu. Je l'avais confessée et communiée à la Rivière de l'Assomption dans notre belle église dont elle était insigne bienfaitrice avec son mari. Son fils aîné mourut peu après sur le bord du grand fleuve ayant reçu le S. Viatique.

Etienne Echineachit.

Son gendre que j'avais confessé et communié deux fois, après avoir lui seul assisté et nourri tous ses gens attaqués d'une maladie contagieuse, allâ recevoir la récompense de toutes ses charités dans Essessipi ou Lesquemin, où il fut enterré avec beaucoup de regret au pied d'une grande croix.

Susanne Eïacrimesk8en.

Etechemine que j'avais baptisée et mariée en face d'église avec J. B. 8sti8anich, chef de Tadoussac, lui ayant administré les SS. Sacrements à Chégoutimy, auxquels plus de 50 Français pour le Nord assistèrent et qu'elle remercia d'elle-même très affectueusement, les assurant de prier pour eux dans le Ciel, où elle espérait de se voir bientôt, mourant très contente dans la foi catholique et dans ce fameux lieu de la prière. Elle rendit son esprit à notre créateur cinq ou six jours après mon départ et elle fut enterrée la première honorablement par les français, dans le nouveau cimetière d'en haut. Elle m'a souvent assuré et le Rév. P. Dalmas d'avoir vu pendant la messe du dit père, à l'élévation, N. S. J. C. en

forme d'un très bel enfant, et une autre fois son ange gardien en forme de jeune homme qui disparut, lui ayant dit de se retirer vite dans sa cabane et de ne pas parler au jeune français qui venait à elle à mauvais dessein. J'ai souvent admiré sa patience dans sa maladie assez longue et ses beaux sentiments de piété, me disant souvent qu'elle ne serait point en grande peine et qu'elle irait bientôt au Ciel. Après sa mort elle apparut à la fille aînée de son mari, et la reprit fort de sa grande familiarité avec un jeune homme qui la recherchait en mariage.

Jean 8eskini ou Nanatech.

Beau père du sieur Nicolas Pelletier, étant malade à Chegoutimy, témoigna une joie toute particulière à mon arrivée du lac S. Jean en ce lieu, et il me demanda aussitôt à se confesser, disant qu'il allait mourir content. Le lendemain, jour de mon départ pour Québec, il reçut le S. Viatique avec beaucoup de révérence et d'édification. Il décéda quelques semaines après, assisté de ses enfants et de M. Sebille commandant et de M. Petit commis des messieurs qui l'enterrèrent honorablement dans le nouveau cimetière au pied de la belle croix de charpente; c'était le plus habile à haranguer et le meilleur chantre des cantiques Algonquins.

François Piresi8it et sa femme Barbe.

Il était Outabitibeux Montagnais, et en vrai Israélite avait quitté son pays pour se faire chrétien. Il s'allia avec ceux de Tadoussac et vécut toujours en bon chrétien. Il mena le Rév. P. Charles Albanel à son premier voyage du Nord, et le Père m'a souvent assuré qu'il l'avait beaucoup aidé et que sans lui il n'eut jamais fait ce beau et important voyage. L'ayant vu au lac

S. Jean ou le Père m'envoya plusieurs sauvages à baptiser, il me pria de l'adopter pour frère et depuis il m'a toujours rendu et à la mission des services très considérables avec son frère Ignace Skechtès, tous deux insignes bienfaiteurs de la chapelle et de la maison du lac et de l'église de Chégoutimy. François et Barbe que j'avais confessés et communiés et que le P. Dalmas avait assistés avant son départ pour le lac, leur ayant administré le S. Viatique, moururent à Chégoutimy presque en même temps 15 ou 16 jours avant mon retour en ce lieu. Ils furent enterrés avec les autres par les français et par leurs parents. Ils donnèrent, avant de mourir, un beau collier de porcelaine à l'Eglise dont ils avaient toujours été les bienfaiteurs pendant la vie, regrettant de ne me pas voir avant de mourir, et conjurant M. de la Montagne commandant qui les assista avec bien de la charité, de me dire de prier souvent pour eux, et de leur continuer mes petites charités après leur mort, sachant très bien que je priais, et que je faisais souvent prier pour les défunts. On fit un service fort solennel pour eux et on alla souvent prier sur leur tombeau, comme c'était la coutume.

Louis Kestabistichit.

Chef de Chegoutimy qui a son retour de la guerre contre l'Iroquois où il avait fait merveille, s'étant acquis l'estime de M. de Denonville et l'affection de tous les français et des sauvages, étant tombé malade au pays, fut apporté à Sillery, où les Rév. Pères Jacques et Vincent Bigot l'assistèrent, et lui ayant administré les derniers sacrements l'enterrèrent fort honorablement. C'est l'unique consolation qui me reste de cet intime ami et bon chrétien qui le premier

avec François PiresiȢit et Ignace Ȣkechits, mena le Rev. P. Charles Albanel à la Baie d'Hudson l'an 1671, et qui depuis 12 ans m'a rendu toute sorte de services dans ces missions, dont il était bienfaiteur aussi bien que de la mission S. Charles à peokȢagamy, et de nos trois églises auxquelles il a toujours travaillé, et qu'il a beaucoup avancées, surtout celles de S. Xavier à Chégoutimy et de l'Assomption aux Papinachois où souvent il m'a mené pour faire la mission. Il m'a aussi nourri pendant un hiver, étant seul de français, et je puis dire qu'il m'a rendu tous les services que je pouvais attendre d'un ami. Il eut aussi une charité extraordinaire pour notre frère François Malherbe, l'allant chercher dans le bois où il était égaré, et l'apportant sur ses épaules de bien loin, gelé et demi mort, et puis pansant lui-même ses plaies avec amour et le menant en canot à Québec, sans avoir égard à ses petits intérêts, dans un temps où il pouvait les faire fort aisément, et à son avantage, et celui de sa famille, qu'il gouvernait très bien et qu'il entretenait dans la crainte de Dieu. Il alla aussi chercher au bout du portage d'une grande baie la femme de J. B. SchtiȢanich fort malade, l'apportant sur ses épaules avec la même charité qu'il avait montrée au F. Malherbe, et ce la même année qu'il mourut étant à Tadoussac. Il me donna l'adieu et aux français, nous conjurant de bien prier Dieu pour lui, disant souvent à sa femme que peut-être il ne la reverrait plus, ni ses enfants. Il né voulait point aussi partir pour la guerre à laquelle il avait été invité par M. le Marquis et M. l'Intendant, sans avoir auparavant demandé mon consentement que je lui accordai volontiers connaissant sa bravoure et sa conduite.

Il dit plusieurs fois qu'il mourrait et qu'il se souvenait toujours de ce que lui avait dit le manitou au temps de la picotte qui enleva plus de 200 sauvages montagnais. Il m'a souvent raconté qu'il vint à la dernière extrémité et que déjà on avait donné son fusil et tout son petit meuble, croyant qu'il allait expirer, lorsque tout à coup il vit entrer dans sa cabane un grand homme qui paraissait géant, lequel ayant remué le feu avec le bâton qu'il tenait en sa main lui fit voir un autre grand feu. En même temps il lui dit qu'il prît courage et qu'il ne brûlerait pas avec d'autres, que le grand manitou avait pitié de lui, et qu'il guérirait incontinent; qu'il aidât ses compatriotes et qu'il ne mourrait que quand ses cheveux commenceraient à grisonner. Ce qu'ayant dit tout disparut, et il se trouva presque tout a fait guéri et le lendemain il enterra plusieurs de ses gens qu'il trouva tous morts dans une cabane assez éloignée. Etant donc invité à la guerre contre les Iroquois par le gouverneur, au moment où il me menait aux Papinachois, il prit congé de moi. M'ayant tendrement embrassé et me conjurant de bien prier pour lui, je lui demandai s'il se souvenait toujours de ce que le grand *manitou* lui avait dit et s'il n'avait point encore vu ces cheveux blancs qui commençaient à grisonner. Il me répondit que oui, et il dit à sa vertueuse femme que probablement il ne la reverrait plus et qu'elle saurait sa mort. En effet le jour de son décès sur le soir quelqu'un vint par trois fois frapper brusquement à la porte de la maison de Tadoussac, ou était M. Lamontagne avec un jeune français. La femme et les enfants qui étaient dans la cabane voisine de la maison vinrent aussi frapper,

croyant que c'était quelqu'un qui arrivait : mais on ne vit personne. J'arrivai trois jours après, et M. Lamontagne m'ayant appris ce qui s'était passé, je les avertis de la mort de celui que j'aimais et que je regrettais beaucoup pour bien des sujets. Souvent je me suis senti inspiré de prier bien particulièrement pour lui ; et depuis je l'ai toujours invoqué comme un de mes protecteurs et compagnons de mes pénibles et dangereux voyages. Il avait fait plusieurs-fois le voyage à la maison du lac soit pendant l'été, soit pendant l'hiver, et toujours avec bien de la satisfaction de part et d'autre.

Ayant été visiter son tombeau que j'arrosai de larmes, je le priai de m'accompagner dans mes voyages et de nous défendre de l'incursion des Iroquois qui nous menaçaient de venir au lac pour venger la mort de 30 des leurs dont 3 ou 4 furent tués par le dit défunt. Depuis ce temps il me sembla qu'il était toujours avec moi et qu'il me disait de ne rien craindre ni pour ma personne, ni pour la maison du lac, et nos trois belles églises très bien ornées par la libéralité de plusieurs.

Pendant une de mes messes de Noël, je me sentis extraordinairement ému et inspiré de prier pour lui, et la joie intérieure que je ressentis sur la fin me fit croire que le temps de son entrée dans la gloire était venu, me sentant aussi plus porté à l'invoquer qu'à prier pour lui comme auparavant. Sa femme et ses enfants avec M. Lamontagne croient que ce fut son bon ange qui frappa à la porte, la nuit de mon arrivée à Tadoussac, ayant appris qu'il était expiré vers ce temps.

La famille se maintint aussi dans les exercices

de piété et de charité. Sa grande fille Cécile est décédée à Sillery en très bonne chrétienne, et sa bonne mère, femme forte et patiente, à Chégoutimy, après avoir reçu tous les sacrements, et sur la fin, les prières pour les agonisants.

Charles Lesquimeux.

Vulgairement le *grand Charles*, l'étant de corps et de forces, après 3 à 4 jours de maladie, décéda dans les bois vers Tadoussac avec de vrais sentiments de piété. Je l'avais confessé et communié le premier novembre, témoignant un très grand désir de me retenir chez lui du moins jusqu'à Noël ; ce que ne pouvant lui accorder, il me prêta son canot, et il me donna ses deux plus grands enfants pour nous accompagner, et nous aider jusqu'à Chégoutimy. Il était très bon et ancien catholique et un de nos amis. (1688)

Pierre 8erabistichit.

Chef de Tadoussac et du lac S. Jean (Peok8agamy), mourut plus que sexagénaire en 1676. Peu de temps après avoir rendu le dernier soupir il se leva au milieu de la famille réunie et plongée dans l'étonnement, leur adressant ces paroles qui m'ont été souvent répétées : " Hommes courageux, priez, priez beaucoup, priez fortement pour moi, je brûle, mais mes souffrances ne dureront pas longtemps à cause de mes enfants qui prient pour moi dans le Ciel. Ce que nos Pères nous enseignent est bien vrai. " Et en disant ces paroles il s'endormit de nouveau dans le Seigneur. J'avais fermé les yeux à son fils chéri Henri, dans mon premier hivernement dans la forêt, au lac Tchipaiatik8gamat qui avait la forme d'une vraie croix, comme je le remarquai avec plaisir. Peu de temps après mourut sa fille cadette, puis sa fille aînée Geneviève, rendue à l'âge de

puberté, qui fit sa confession avec grand humilité, et reçut de moi la sainte communion. Leur petite sœur Barbe âgée de 4 ou 5 ans le avait précédées. Pierre notre ami en J. C. e bienfaiteur de la mission, qui la recommand beaucoup aux étrangers et aux mistassinits pa ses paroles et ses œuvres, mourut le dernier. I allait souvent trouver le missionnaire ou l faisait demander, et lui rendit souvent des services comme à ses prédécesseurs. Il me disait quelquefois familièrement en forme de plainte amicale : " Si je meure cet hiver, je dirai à Dieu qui est miséricordieux, *voilà comme ils m'abandonnent !* Il n'a pas pitié de moi et ne veut plus passer l'hiver avec un vieux sauvage. " Mais il était toujours content quand je lui représentais que quelques autres d'en haut avaient bien plus de besoin que lui d'être instruits, et que souvent je prierais pour lui, afin qu'il ne mourût pas sans s'être confessé ou du moins aidé de quelqu'un. Dieu lui accorda l'un et l'autre. Je le confessai deux fois et je le communiai sur la fin de l'automne à Chégoutimy. Pendant l'hiver, étant malade aux Grandes Bergeronnes, ses gens l'amenèrent à Tadoussac, où les glaces avaient arrêté la barque du sieur Denis Guion mon ami, avec qui je viens de France en 1670, de qui il fut fort aidé et de ses gens soit spirituellement, soit corporellement. Quelques-uns de ces français que je vis depuis, m'ont assuré qu'il était mort en vrai catholique et qu'il avait bien du regret de ne pouvoir pas m'envoyer chercher, étant pour lors par trop éloigné. Il a aussi toujours eu bien du respect pour les missionnaires, de l'affection pour les français, de la charité pour ses gens, et de la déférence pour tous.

La fille Geneviève sage, chaste et dévote mourut aussi avec des sentiments très chrétiens, avec sa chère compagne française que j'avais confessée et communiée pour la première fois, pendant sa maladie des écrouelles, qui la rongea et dont elle fut suffoquée. Presque tous ces sauvages sont sujets à ce mal qui en a déjà emporté beaucoup de ma connaissance. L'eau de neige et le coucher sur la terre gelée y contribuent beaucoup.

Matthieu Quebatenach.

Montagnais, frère de Louis Pichisti8atam, étant pris par les Iroquois, ne cessa de prier même pendant qu'on le torturait. Tout brûlé qu'il était, il réussit à s'échapper pendant la nuit et revint parmi les siens. Tous se mirent alors à la poursuite des Iroquois et en tuèrent 30 auprès du fleuve Peok8agamy (la rivière de l'Iroquois.) Matthieu souffrit longtemps de l'horrible torture à laquelle il avait été soumis, mais en homme patient et craignant Dieu. Il voulut se confesser plus souvent, et s'étant rendu à la rivière Chécoutimy, il vint me trouver. " O mon père! me dit-il en m'embrassant, quelle joie j'ai de te voir afin de pouvoir me confesser avant de mourir. Aide-moi afin que je ne sois pas brûlé par le démon comme par les barbares Iroquois qui ont accéléré ma mort. " Il se confessa aussitôt, reçut le S. Viatique et mourut peu de temps après.

Susanne Kiask.

Femme du renommé chef des Montagnais, Noël Negaska8at, bonne et ancienne chrétienne, craignant Dieu, ayant élevé ses enfants avec un grand soin de leur salut, et continuant la conduite des 3 jeunes filles de son fils J. B. 8sti8anich chef de Tadoussac. Se sentant attaquée de sa

dernière maladie, elle se fit porter à la résidence de Sillery pour être aidée de nos Pères et munie des SS. Sacrements, grâce qu'elle avait toujours demandée à ce qu'elle m a dit très souvent Elle voulait même me rendre compte de sa consci nce lorsque je passais à Tadoussac, où, pendant 5 ou 6 étés, elle demeura ave: la bonne Mystak8ekis sa chère compagne et parente presque de même âge, vivant très chr. tiennement et priant presque continuellement pour les pécheurs, pour la conversion de leurs gens et pour le soulagement des âmes du purgatoire, jeûnant et se disciplinant quelquefois et demandant toujours la grâce de bien vivre et de ne pas mourir sans être munies des Saints Sacrements, grâce qui leur fut accordée à toutes deux.

Sur la fin de mars 1693, décéda au lac S. Jean la bonne vieille Marguerite Achistim, papinachoise, administrée par le P. Crépieul des Saints Sacrements de Pénitence, Eucharistie et Extrême-Onction. La maison l'entretenait depuis 4 à 5 ans avec bien de la charité et de la patience des uns et des autres. Elle avait été baptisée par le Rev. Père Lejeune notre prédécesseur, et premier maître de la langue montagnaise. Elle était âgée de 112 ans, ou de 120 et plus, à ce qu'elle assurait. Elle a toujours aimé la prière et souvent je l'ai trouvée dans la chapelle, étant quelquefois obligé de la renvoyer à la maison ou à sa cabane, à cause du grand froid qui la morfondait. Elle m'a souvent consolé par les beaux sentiments qu'elle avait de Dieu et du christianisme, par ses ardents désirs de le voir et d'aller au Ciel, par des demandes presque importunes de lui apprendre ce qu'elle ne pouvait plus retenir, par son

assiduité à visiter la chapelle et à y prier longtemps, répétant toujours avec affection le peu qu'elle en savait. Je l'ai vue quelquefois se traîner sur la glace et par un temps bien fâcheux pour pouvoir assister à la messe, au salut du S. Sacrement et à l'office de la Bienheureuse Vierge. Je l'ai aussi trouvée très souvent dans sa pauvre cabane priant Dieu, ou disant son chapelet que jamais elle ne quittait, et avec lequel elle voulut mourir et être enterrée, ce que je lui accordai volontiers.

Je ne dis rien de sa patience dans les incommodités de sa vieillesse, de sa surdité et de sa dernière maladie, de ses larmes à nos départs, de ses joies à nos arrivées, de ses humbles remercîments pour nos petites charités et visites, des actions de grâces de ce qu'elle mourait auprès de de la chapelle et des robes noires qui prieraient encore Dieu pour elle après sa mort. Elle ne pouvait faire une mort plus noble.

La même année mourut dans les terres proche du lac St. Jean de Peok8agamy, Joachim 8abaronis vieillard aveugle âgée de 100 ans et plus, à qui le P. Favre avait conféré le baptême, donné la sainte communion, qu'il avait continué d'instruire, à qui il a administré les derniers sacrements et qu'il a enterré solennellement au lac dans le cimetière commun, ou son fils Nipich l'a apporté mort avec autant de charité qu'il l'avait traîné ou porté vif dans les bois depuis 3 à 4 ans.

La même année, à Chégoutimy le 20 juillet, décéda Catherine K8ekis notre bonne hôtesse dont j'ai si souvent admiré la patience et la résignation dans ses longues maladies, et dans la précieuse

mort de ses chères filles, dont l'aînée décéda à Sillery aidée par les Rév. PP. Bigot: la seconde au lac S. Jean le jour de l'Annonciation, et la cadette à Chégoutimy, les ayant baptisées, instruites et donné la première communion à toutes les trois. Les deux dernières moururent en ma présence peu après les recommandations de l'âme, comme elles avaient souhaité avec leur chère et patiente mère, qui demandait très souvent cette grâce à Notre-Seigneur et à la Sainte Vierge. Elle eut quelque pressentiment de sa mort ; d'abord qu'elle me vit arriver du lac à Chégoutimy, elle se confessa, reçut la sainte communion et les derniers sacrements en plein jugement et avec bien de la piété, qui édifiait un chacun. Ayant prononcé les sacrés noms de Jésus et de Marie, elle rendit son âme à son créateur, comme j'achevais les dernières prières des agonisants : je lui fermai les yeux comme elle avait souhaité. C'était la femme du feu chef et brave guerrier Louis Kestabistich, notre bienfaiteur et bon ami, qui décéda à Sillery au retour de la guerre de M. de la Barre, après avoir reçu les sacrements des mains du P. Jacques Bigot. Je ne doute pas que tous les membres de cette famille choisie et aimée de Dieu et de la Bienheureuse Vierge ne reposent dans la paix du Seigneur.

F. François Malherbe S. J.

L'an 1696 le Frère F. Malherbe décéda au lac S. Jean de Peok8agamy, le 12 avril, muni des SS. Sacrements par le P. François de Crépieul qui y hivernait avec quatre français.

Copie de la Circulaire.

Mon Rév. Père,

Cette lettre est pour donner avis à V. R. de

la perte que nous avons faite en la mort de N. F. François Malherbe Coadjuteur temporel formé le 15 août 1665. Il nous a été ravi à l'âge de 60 ans et 3 mois dont il en a passé 42 dans notre compagnie Sa vocation lui commença dans le pays des Hurons où il était avec nos missionnaires en qualité d'engagé, lorsque les PP. Jean de Brebœuf et Gabriel Lallemant de sainte et heureuse mémoire furent martyrisés par les Iroquois le 16, et le 17 de mars en 1649, comme il eut l'honneur aussi bien que la charité de nous apporter sur son dos durant 2 lieues les corps grillés et rôtis de ces religieux martyrs, il mérita la grâce d'être appelé de Dieu à la religion et de souffrir aussi en nos missions du Canada une espèce de martyre, car sans parler et de ses mortifications ordinaires et de la vie crucifiée que l'on mène ici avec les sauvages chez qui il a passé 13 ou 14 ans, en 1686, comme il allait en plein hiver du lac S. Jean à Chégoutimy trouver le Rév. P. de Crépieul, son supérieur, pour affaires de la mission, il pensa mourir de faim et de froid dans le milieu des bois, y ayant été trouvé à demi-mort. Il ne put être si bien traité qu'il ne perdit deux doigts et deux orteils, le froid lui ayant gelé les pieds et la main. Etant très patient il souffrit ce mal très douloureux comme toutes les autres croix de sa vie avec force, et même avec joie.

C'est ce qui a paru surtout dans sa dernière maladie qui commença le 12 de novembre 1695 ; ce fut par une douleur d'estomac et par une fluxion sur la poitrine, lesquelles s'augmentant peu à peu soit par la rigueur du froid extraordinaire, soit par le défaut de bons vivres. Nonobstant les maux qu'il souffrait en son corps, son esprit

était sain, libre et fervent, de sorte que jusqu'au 10 de mars il ne se dispensa nullement ni de ses propres exercices spirituels auxquels il était fidèle, ni des prières du matin et du soir, et des lectures saintes qu'il faisait depuis 13 à 14 ans aux français qui se trouvaient dans la mission en quoi il ne soulageait pas peu les Pères avec qui il était, aussi bien que par le soin qu'il prenait de leur vivre, de leur vêtement et de leur chapelle.

Dès le 15 de mars, sa maladie augmenta notablement par la fièvre et par une effusion de bile et pituite qui lui causa une grande fluxion sur les yeux et sur les jambes, et qui l'étouffa sur les 10 heures du soir du Jeudi Saint, 19 avril. Quelques jours auparavant il avait reçu ses derniers sacrements avec beaucoup de ferveur et ayant toujours eu le jugement jusqu'à la fin. Il fit réciter immédiatement avant sa mort trois oraisons très dévotes dont une est à Notre-Seigneur, l'autre à la Bienheureuse Vierge, et la troisième à S. Joseph, et qu'il disait tous les jours aux prières du soir, soit que ce fut en particulier ou en public qu'il les fit.

C'était un religieux de grand exemple, d'un bon conseil, d'un doux naturel, et d'une rare patience; un religieux qui était propre à tous les offices d'une personne de son degré dans la compagnie; un religieux qui joignait la dévotion au travail et les austérités envers soi-même à la douceur envers les autres. Après tout, quelque sujet que nous ayons de le croire dans le lieu du repos et de la paix, je ne laisse pas de demander pour lui les suffrages ordinaires, et pour moi aussi quelque part dans les SS. sacrifices de V. R. dont je suis, etc.

Martin Echineska8at.

Le 1er décembre 1696, Martin Echineska8at nourut en la mission de S. Xavier à Chégoutimy où j'hivernais avec M. de la Bassinière et Colin Bonhomme. Il fit paraître sa patience et sa résignation pendant les trois semaines de sa maladie. Il mourut le samedi après avoir répondu aux prières publiques et sur le point que j'allais commencer la messe dans sa cabane, où je la disais quelquefois pour sa consolation. On l'enterra sur le soir fort honorablement après le salut de la Bienheureuse Vierge. Voulant bien l'honorer après sa mort en considération des honneurs qu'il lui avait rendus pendant sa vie, soit par les cantiques spirituels qu'il savait très bien et qu'il chantait toujours pendant la messe et les saluts, soit par les prières publiques du soir et du matin, qu'on m'a assuré n'avoir point omises dans sa cabane depuis plus de 40 ans, s'acquittant aussi bien de l'office d'un zélé dogique que d'un bon capitaine.

———o§o———

MISSION DES ESCOUMINS, &c.

—

Escoumins, 2 septembre 1864.

Monsieur le Sécrétaire,

Permettez-moi de vous adresser quelques mots à l'égard des missions et chantiers dont je suis chargé. Vous aimerez, sans doute, à faire connaître à Sa Grandeur Monseigneur l'Administrateur, s'il y a eu quelque progrès dans cette partie de l'Archidiocèse ; Notre digne Evêque sera heureux d'apprendre quel bonheur j'éprouve

en travaillant autant qu'il est en moi, à conserver intacte cette partie du troupeau de Jésus-Christ confiée à mes soins.

J'ai trouvé, en arrivant aux Escoumins, un peuple bien disposé à continuer de mettre en pratique les bonnes leçons des Révérends Pères Oblats. Ses habitants se souviendront longtemps de ces bons Pères. Bien des fois j'ai constaté l'attachement que les gens ont pour mes prédécesseurs, qui ont été grandement regrettés et qui certainement, le sont encore beaucoup ; car on me parle souvent d'eux. Regrets bien légitimes ! Comment en effet ne pas s'attacher à de si dignes missionnaires : leurs vertus, leur piété et surtout leur zèle ne peut manquer d'attirer les cœurs, même les plus rebelles. Puissent les gens des Escoumins et autres missions, dont je suis chargé, suivre toujours les conseils et imiter les exemples que les Révds. PP. Oblats leur ont donnés ! Il n'y a que la vertu qui puisse rendre l'homme heureux ici bas. Puisse aussi l'indigne missionnaire qui les dirige maintenant, les conserver toujours dans les heureuses dispositions où il les a trouvés ! Au milieu d'un tel peuple, le missionnaire est heureux. Qu'est-ce qui pourrait l'en empêcher ? Serait-ce quelques légers soucis qui se rencontrent dans tous les lieux de la terre ? Assurément non. Serait-ce encore les voyages qu'il est obligé de faire de temps à autre ? Non encore. Au contraire, dans ces voyages, quelle joie ne peut-on pas goûter ! Celui qui travaille pour un grand roi, n'est-il pas heureux, malgré la peine qu'il se donne pour lui plaire. Quand il fait un voyage au nom du roi, se plaint-il de l'honneur qui lui en revient ? Et si le prince lui accorde la faveur de l'accompagner dans ses

expéditions, n'est-il pas au comble du bonheur? Ose-t-il se plaindre des fatigues du voyage? Eh bien! ici pourrais-je murmurer, quand j'ai le bonheur de travailler pour le Roi des rois, quand j'ai l'honneur de voyager en compagnie du Seigneur des Seigneurs?—En effet, il nous arrive assez souvent dans nos missions de porter, à plusieurs lieues, le corps adorable de N. S. J. C., à de pauvres malades qui se préparent au grand voyage de l'éternité. Et pendant ces voyages que de circonstances propres à faire réfléchir! Un jour entre autres (c'était l'hiver dernier), j'allais porter le Viatique à un malade. Chemin faisant, j'aperçois le long de la route cinq belles perdrix blanches; elles s'arrêtent sur la neige; c'éta t sans doute pour adorer leur créateur! Cette circonstance me frappa et me fit réfléchir. Je pensai aussitôt aux cinq vierges sages de l'Evangile, et je me demandai alors où étaient les cinq autres. Elles étaient sans doute allées chercher de l'huile pour alimenter leurs lampes. Je me rappelai que, pendant que les cinq vierges folles allèrent acheter de l'huile, l'époux arriva et entra dans la salle des noces avec les vierges sages et fit fermer les portes. A leur retour les vierges folles eurent beau crier et frapper, personne ne leur ouvrit. Elles entendirent seulement une voix qui leur dit: " *Nescio vos*, je ne vous connais point. "

Vous comprenez, mon cher monsieur, que le Bon Dieu ménage beaucoup de consolations au pauvre missionnaire, pour le récompenser de ses fatigues; nos voyages sont vraiment heureux. Bien des circonstances nous consolent aussi: et vous en trouverez une preuve dans le trait suivant.

Un jour, une jeune montagnaise tombe malade ; en peu de temps le mal devient très grave, le père, tout désolé, accourt au presbytère et me dit : " Mon père, viens vite, avec moi, ma fille " bien malade. " Je cours aussitôt auprès de la malade. Elle me dit, par interprète, que ça ne lui coûterait pas de mourir, si elle avait fait sa première communion. Comme elle était suffisamment instruite, je la confessai et le lendemain je la communiai. Qui pourrait dire la joie qu'éprouva cette pauvre montagnaise ? Elle me remercia de tout son cœur, et me dit qu'elle était au comble du bonheur d'avoir fait sa première communion, et qu'elle mourrait contente. Quelle foi dans cette jeune personne ! Deux jours après, elle n'était plus de ce monde ; la mort l'avait moissonnée pour le ciel.

Les voyages des camps ont bien leur charmes aussi. L'hiver dernier, j'ai passé quatre semaines dans la forêt, ou plutôt, j'y ai fait quatre voyages ; car je partais le lundi, et je revenais ordinairement le samedi. Le missionnaire prépare dans une cassette le linge d'autel et les autres objets nécessaires pour dire la Ste. Messe, et il s'embarque avec son servant de messe, dans une voiture où l'on a mis d'avance raquettes et fusil ; on part alors pour une douzaine de lieues de chemin. Si l'on rencontre un lièvre, une perdrix, ou quelque autre gibier, rien de plus pressé que de prendre le fusil et de faire feu sur ce gibier qui nous servira bien dans l'occasion.

Lorsqu'on est arrivé au premier camp, on commence par prendre le thé, en attendant que les travailleurs viennent nous rejoindre. Après leur souper, on s'entretient gaiement ; vient ensuite le marché ou l'encan de l'Enfant-Jésus,

où se vendent les effets provenants de la quête, on fait ensuite la prière, qui est suivie d'une instruction ; ce saint exercice terminé, chacun fait son examen de conscience. Vers 8½ heures, commencent les confessions qui finissent ordinairement entre minuit et une heure. On dit alors le chapelet, quand on ne l'a pas dit immédiatement après la prière. C'est alors le temps de prendre quelques heures de repos. A 5 heures, le lever, puis la prière et une petite instruction, à la suite de laquelle on dit la Sainte Messe, avec toute la solennité possible dans ces bois. On couvre de toile blanche les murs passablement noircis par la fumée des lampes ; on attache une croix au milieu ; la table est garnie de linge d'autel : Voilà toute la pompe que l'on déploie en ces lieux. Malgré cette pauvreté, le Roi des rois daigne y descendre comme sur les autels des plus beaux temples de nos villes.

Tous adorent respectueusement leur Seigneur et leur maître ; plusieurs se nourrissent du pain des forts et y trouvent un nouveau courage pour éviter le mal et faire le bien ; pour supporter patiemment les fatigues et les incommodités du rude labeur qui leur est imposé. La même chose se répète quatre et cinq fois chaque voyage, pendant une semaine.

Dans les autres missions, il n'y a qu'une seule différence, c'est que tous les exercices se font de jour. Nos chapelles ne sont guère plus convenables que les camps de la forêt ; la pauvreté y est aussi très grande. Pour moi, mon cher monsieur, je ne crois pas qu'il soit possible d'achever, ni même de mettre dans un état convenable nos chapelles de la Baie St. Paul de Mille-Vaches et des Bergeronnes, sans des secours étrangers.

Les gens sont si pauvres ! Pour celui qui connaît leur indigence, il est impossible de les forcer à donner. Plusieurs souvent manquent de pain. Le printemps, on est obligé de leur fournir du grain de semence. Comment peut-on donner, quand on n'a point le nécessaire ? Les plus misérables sont ceux de Mille-Vaches. Tant qu'il n'y aura pas de chemin depuis Tadoussac jusqu'à Bethsiamits, ces gens seront dans une grande gêne. Ils n'ont pas même de moulin à farine. Pour faire moudre leur grain, ils sont obligés de traverser au Bic.

Il est donc reconnu que les gens de ces endroits ne peuvent donner que bien peu de chose pour leurs chapelles. L'aumône de la pauvre veuve de l'évangile est il est vrai grandement louée par Jésus-Christ lui-même. Mais avec le seul sou de cette veuve on aurait mis bien des années à bâtir le temple. Que ferai-je donc ?

Je m'adresse aux citoyens charitables de notre bonne ville de Québec, et leur demande de venir au secours des chapelles de Bergeronnes et de St. Paul des Mille-Vaches. Je recommande les chapelles des susdites missions aux dames pieuses qui ont, pour ainsi dire, l'habitude des bonnes œuvres, et leur demande au nom de N. S. J. C., de vouloir bien suivre l'inclination de leur bons cœurs. La charité ne se lasse point ; sa récompense sera éternellement centuplée.

Veuillez, mon cher monsieur, me croire

Votre tout dévoué serviteur,

R. BOILY, Ptre Miss.

Escoumins, 8 Février 1865.

Monsieur le Sécrétaire,

Au premier moment favorable, je me fais un devoir de vous faire connaître la population des trois missions dont je suis chargé.

Je suis vraiment étonné de l'augmentation de la population de ces localités, vû les difficultés des communications et des transports. J'ai l'espoir qu'elle va s'élever plus rapidement encore, par la raison que le Gouvernement a fait commencer les routes entre les Escoumins et Mille-Vaches. J'ôse dire que dans quelques années, après l'ouverture des chemins, la Baie St. Paul de Mille-Vaches sera une grande paroisse, car le terrain est spacieux et très-bon. Ce qui met un grand obstacle à l'avancement des terres, c'est la difficulté d'avoir des grains de semence. Il y a bien des sociétés d'Agriculture, mais il faut toujours un peu d'argent comptant, et ce n'est point le grand nombre qui en a par ici.

La Société de Colonisation de Québec ne peut rien pour nous. J'ai fait une demande ; on m'a répondu " qu'il y avait des localités plus pauvres. " Nous ferons comme nous pourrons. Le printemps dernier j'ai fourni de la semence autant que j'ai pu ; ceux qui ont semés étaient contents l'automne dernier. Le printemps prochain je ferai encore ce que je pourrai pour faire semer les gens. Qu'il y ait des gens plus pauvres qu'ici, c'est possible ; mais la différence doit être bien petite. A la grâce de Dieu ! lui seul sait comment nous sommes !

Le même missionnaire écrivait le 18 août :

" Le 30 juillet dernier, j'ai fait faire une petite retraite que M. le Supérieur du Collége de Ste. Anne a eu la complaisance de prêcher.

Assistés de MM. Dubé et Vallée, nous avons pu suffire : et je crois que ces exercices ont fait beaucoup de bien surtout parmi les jeunes gens. A la fin des exercices une société a été formée pour faire cesser les blasphèmes, malédictions et paroles déshonnêtes qui règnent dans les chantiers. Il y en a qui croient que lorsqu'ils sont employés à ces sortes de travaux ils ont pleine liberté de jurer et de tempêter. "

Population de la Baie St. Paul de Mille-Vaches.

	1863	1865	Augmentation en 2 ans.
Familles	22	31	9
Ames	135	179	44
Communiants	73	94	21
Non-Communiants	62	85	23

Dans l'année 1864 il y a eu

Baptêmes	9
Sépultures	4

Bergeronnes et Bon-Désir.

	1863	1865	Augmentation en 2 ans.
Familles	39	48	9
Ames	213	254	41
Communiants	105	114	9
Non-Communiants	108	140	32

Durant l'année 1864 il y a eu

Baptêmes	19
Sépultures	4
Mariages	2

Population des Escoumins.

	1863	1865	Augmentation en 2 ans.
Familles	55	62	7
Ames	302	358	56
Communiants	186	214	28
Non-Communiants	116	144	28

Il y a eu en 1864

Baptêmes	21
Sépultures	8
Mariages	6

NOTA. I.—En 1863 et 1864 il y avait aux Escoumins 10 familles montagnaises. Elles sont parties l'automne dernier pour revenir le printemps prochain.

NOTA II. En 1863 et 1864 il y avait 150 hommes étrangers à la place, en sus de la population des Escoumins. Cette année il n'y en a que 60 environ.

R. BOILY, Ptre Miss.

———o§o———

MISSION DE LA POINTE-AUX-ESQUIMAUX.

Pointe-aux-Esquimaux, 8 mai 1864.

Monseigneur,

Je désire entretenir Votre Grandeur sur l'état de mes missions, afin de lui faire connaître les heureux changements qui y ont eu lieu et le bien que le Seigneur y a fait.

Dans le rapport que j'eus l'honneur de soumettre à Votre Grandeur le printemps dernier, je signalais avec douleur plusieurs causes naturelles de la ruine spirituelle de bien des âmes. Aujourd'hui, grâce en soit rendue à Dieu qui s'est montré et qui a parlé par la voix sévère des épreuves, j'ai la consolation de pouvoir rendre un bon témoignage à la paroisse. En effet, le Seigneur, en privant nos Acadiens des produits de la chasse et de la pêche dont ils avaient joui abondamment pendant plusieurs années consécutives, les a laissés dans un état de médiocrité et

même pour plusieurs dans un état voisin de la misère. Ils ont compris que ces épreuves étaient bien méritées ; et depuis ce temps les choses m'ont paru prendre une nouvelle et meilleure direction. La vertu de tempérance est, comme je l'ai déjà fait remarquer, plus généralement pratiquée. On ne voit plus de ces dégoutantes auberges ouvertes comme autrefois à toutes les heures du jour et de la nuit où les pères de famille et les jeunes gens allaient, oubliant leur propre dignité, perdre leur âme, ensevelir leur raison dans l'ivresse, en épuisant leur santé et en ruinant leur bourse.

Les pères et mères semblent connaître mieux leurs devoirs et les accomplir avec plus de fidélité ; ils sentent mieux aussi l'obligation où ils sont de donner de bons exemples à leurs enfants. Ceux-ci ont été pour moi l'objet d'une attention particulière. Espérant former une génération plus religieuse, plus soumise, plus éclairée, je les ai souvent visités à l'école qui continue toujours de faire un grand bien. A chaque mois, à peu près, et autant que mes nombreux voyages ont pu me le permettre, j'ai réuni ceux qui ont eu le bonheur de faire leur première communion dans le courant de l'été dernier, et ils sont au nombre de vingt; et à ceux-ci sont venus s'adjoindre plusieurs autres qui l'ont faite depuis plusieurs années, afin de leur faire faire de nouveau leur cammunion, de leur faire renouveler leurs résolutions, de leur donner des instructions plus étendus et conformes à leur intelligence plus développée, et afin aussi de les mettre en garde contre les dangers si grands et si nombreux qui les environnent. Ce soin assidu des enfants, au confessionnal, à l'église, à l'école et leur fidélité

correspondre à ma sollicitude pastorale, m'a beaucoup consolé et donné de l'espérance pour l'avenir.

La régularité de nos Acadiens à assister aux saints offices s'est toujours fait remarquer ; je les presse avec toute la charité dont je suis capable de s'approcher souvent des sacrements de pénitence et d'eucharistie, persuadé que c'est à ces deux sources abondantes qu'ils puiseront le salut. Aussi pour leur en ménager l'occasion, l'automne dernier, lorsque tous mes navigateurs, c'est-à-dire presque tous les hommes de la Pointe ont été de retour de leurs nombreuses courses, je leur ai fait suivre à tous les exercices d'une neuvaine, à laquelle j'ai tâché de donner un certain degré de solennité, de nouveauté et de gravité par le grand nombre de prières, instructions, chants, etc. Ils ont assisté avec assiduité et je dirai même avec une sorte d'enthousiasme religieux à tous ces pieux exercices ; ils ont profité des grâces que le Seigneur leur a offertes dans ces jours de salut, et j'ai eu le bonheur de voir approcher de la table sainte, à cette époque pleine de consolations pour moi, tous les fidèles de la Pointe aux-Esquimaux.

En général, j'obtiens assez facilement de nos Acadiens de se réconcilier avec Dieu avant d'entreprendre leurs dangereux et pénibles voyages du loup-marin, de la morue et du hareng, etc.

Je suis heureux de pouvoir vous dire que nous possédons maintenant une superbe maison d'école de vingt pieds sur vingt-quatre, que nous avons eu soin de placer au centre de la population, afin d'en rendre l'accès facile à tous les enfants de notre mission de la Pointe-aux-Esquimaux.

L'école s'y tient depuis la fin de novembre. Nos Acadiens, qui jadis aimaient si peu à entendre prononcer le mot école, ont montré, pour la construction de cet édifice, un grand zèle et une grande bonne volonté. D'un autre côté, nous recevrons régulièrement à chaque année, du gouvernement, une certaine somme d'argent qui nous aidera puissamment au maintien de l'école, en nous facilitant les moyens de nous pourvoir d'un instituteur capable, si celui que nous possédons maintenant venait à nous abandonner.

J'aime aussi à signaler une œuvre d'un autre genre qui servira aussi à démontrer l'heureuse disposition de nos Acadiens à s'imposer quelques sacrifices matériels pour contribuer à l'honneur de la religion : c'est la confection d'une magnifique clôture de cimetière pour remplacer l'ancienne qui était peu solide et peu convenable. La nouvelle, quoiqu'en bois, a été faite solidement et très-proprement et offre un joli coup-d'œil. Ce monument durable attestera longtemps en faveur de la générosité, de la religion et de la piété des fidèles de la Pointe-aux-Esquimaux.

Comme mon rapport de l'année dernière ne renfermait que peu ou point de détails sur mes autres missions, ainsi que sur les différents postes de pêches fréquentés dans la saison de l'été par des pêcheurs venant des différentes paroisses du sud, je me crois obligé d'en dire quelque chose maintenant.

Ma jurisdiction s'étend sur cent vingt-trois familles catholiques disséminées sur une étendue de côte stérile de cinquante lieues de longueur courant de l'Ouest à l'Est depuis les Sept Iles jusqu'au grand Watcheechou.

Au reste, le petit tableau suivant fera connaître l'ordre dans lequel ces familles sont distribuées,

les noms des lieux qu'elles habitent, le nombre des communiants, des enfants ainsi que celui des familles protestantes. L'astérisque placée avant les noms de certains postes, indique des pêcheries exploitées par des étrangers.

NOMS DES LIEUX.	Fam.	Com.	Enf.	Fa. prt.
* Sept Iles	1	4		
* Rivière Moisie	5	25	10	2
* Pigou				
* Rivière aux bouleaux	1	2	1	
* Rivière Chaloupe		2		2
* Sheldrake	4	13	12	3
* Rivière au Tonnerre	1	11	2	1
* Hâvre aux sauvages Jubitagan		2		
* Anse de Magpie	3	9	14	
Rivière Magpie	1	5	1	
* Rivière St. Jean	6	23	20	
* Longue Pointe	10	44	23	
Mingan		1		1
Pointe aux Esquimaux	84	350	150	2
Iles St. Charles		2		
Iles Ste. Geneviève	2	4		
Corneille	1	3	2	
Petit Watcheechou	3	10	8	
Grand Watcheechou	1	6	4	

Ces familles, qui pour la plupart viennent des paroisses du Sud, vivent pauvrement, n'ayant pour subsister que les minces revenus de la pêche de la morue. Quelques unes cependant faisant la pêche au saumon sont un peu plus aisées. J'ai eu occasion de visiter les livres de comptes de la compagnie à Mingan, et j'ai été étonné de vois les dettes immenses que la plupart des habitantr de la côte (je ne parle pas des Acadiens) ont contractées auprès de cette riche société, dettes telles, qu'ils ne pourroni jamais les acquitter avec les seuls produits de la pêche. Quand on fait

voile près de la côte, on aperçoit çà et là des établissements de pêche qui paraissent considérables et qui le sont en effet ; mais ils n'appartiennent pas aux habitants de la côte. Ils sont la possession de protestants de Jersey et du Sud qui ne fréquentent la côte que dans la saison de la pêche et qui savent toujours s'y prendre de manière à s'enrichir promptement en calculant sur le rude travail du pauvre pêcheur canadien ainsi que sur les différents articles qu'ils lui vendent. Aussi plusieurs de ces familles canadiennes, après avoir végeté pendant plusieurs années sur cette côte inhospitalière, finissent par déguerpir. Elles sont aussitôt remplacées par de nouveaux habitants qui viennent à leur tour tenter le métier de la pêche et de la chasse, qui le plus souvent dans ces dernières années ne donne que des résultats insignifiants. Ces habitants sont généralement d'assez bons chrétiens qui savent profiter du passage du prêtre pour remplir leurs devoirs religieux. Il va sans dire qu'il ne leur est pas toujours facile d'instruire leurs enfants dans les principes de la religion, et que l'on se voit plusieurs fois obligé de séjourner quelque temps dans certaines familles pour faire le catéchisme non seulement aux enfants, mais souvent même aux pères et aux mères.

Ayant consulté Votre Grandeur sur la conduite que j'avais à tenir à l'égard des pêcheurs étrangers qui fréquentent les différents postes de pêche renfermés dans l'étendue de mes missions, et en ayant reçu une réponse définitive, j'ai cru devoir recommencer à la fin de juillet dernier, une mission que j'avais déjà faite dans le mois de Mai, en faveur de ces étrangers, afin de ne pas les priver des secours religieux auxquels ils

devaient naturellement s'attendre et enfin aussi de me trouver plus en règle avec ma conscience et mon devoir. Comme d'ailleurs j'avais appris que la petite vérole régnait alors à la rivière Moisie, ça été pour moi un nouveau et pressant motif de m'éloigner de la Pointe aux Esquimaux et de commencer par l'ouest cette nouvelle course évangélique. Le fléau heureusement avait pu être maitrisé dès les commencements ; deux sauvages néanmoins en ont été victimes et ont été moissonnés par la mort. Dans cette mission j'ai donné communion à cinq cents personnes ; et, je dois l'avouer, à la gloire de celui qui m'a choisi, malgré mon indignité, comme son ministre, pour dispenser les trésors de sa miséricorde, j'ai éprouvé de grandes consolations. Quand je voyais tant de scandales réparés, tant de restitutions faites, tant d'ennemis réconciliés, tant d'ivrognes devenir sobres ; quand je voyais le plus grand nombre des pêcheurs assister avec piété à la messe à chaque jour de la mission, entendre la parole de Dieu avec des cœurs dociles, s'approcher avec soin du tribunal de la pénitence, apparaître ensuite avec ferveur à la table sainte, j'étais au comble du bonheur ; je me réjouissais et me confondais tout à la fois d'être l'instrument dont le Seigneur se servait pour opérer de si grandes choses. Dans toutes les pêcheries, on a montré à peu près le même zèle et le même empressement à assister à tous les exercices de la mission. Cependant j'aime à constater que les pêcheurs de la rivière Moisie ont donné une grande satisfaction.

J'ai eu la consolation de rencontrer plusieurs familles de l'Ile d'Anticosti sans avoir été obligé de me déplacer ; ces bonnes gens sont

venus tout exprès en berge de la Pointe de l'Ouest et de la Baie Gamache, avec des enfants bien jeunes à la Pointe aux Esquimaux pour leur mission. Je me suis bien promis alors de faire tout mon possible pour aller porter à ces bons chrétiens dans leur Ile, les consolations de la religion, ce que je ferai en profitant de la prochaine occasion. J'ai enregistré cette année trente-sept baptêmes, huit sépultures, neuf mariages. Trois personnes se sont noyées accidentellement ; deux ont été tuées aussi accidentellement par la détente de leur fusil, six sont mortes sans les sacrements de l'Eglise. J'ai reçu cet hiver une abjuration à la Rivière Moisie.

A. PELLETIER, Ptre.

Pointe aux Esquimaux, 5 Mai 1865.

Monseigneur,

Le progrès spirituel que je signalais à Votre Grandeur dans mon dernier rapport, s'est toujours accrû par la grâce de Dieu, et par suite de l'instruction qui s'est répandue au milieu d'eux, et dont ils ont su généralement profiter. Ils sont fortement attachés à la foi et à notre sainte Religion et tous, sans aucune exception, se font gloire surtout de la pratiquer.

L'ivrognerie qui, comme Votre Grandeur le sait déjà, fait tant de ravages sur la côte, et qui est malheureusement fomentée par les traiteurs venant de Québec et des paroisses environnantes, perd peu-à-peu du terrain ici ; car nos Acadiens, pour la plus grande partie, se sont enrôlés dans la belle Société de Tempérance que j'ai cru devoir établir, comme moyen efficace, de faire disparaître le fléau de l'ivrognerie, et de faire

cesser certains désordres qui eûssent peut-être persévéré sans cela. C'est le 14 Septembre dernier, qu'ils ont pris la croix de tempérance, pendant la Neuvaine à St. François Xavier qui a été prêchée par le Révérend Monsieur Perron, qui m'a rendu cet éminent service, peut-être malheureusement au détriment de sa santé, et qui a par là travaillé d'une manière efficace à la gloire de Dieu et au salut de nos Acadiens.

Le progrès matériel de la Pointe aux Esquimaux ne s'opère à présent que lentement ; car les revenus de la chasse et de la pêche ont été de peu d'importance dans ces deux dernières années. Ce printemps, la Pointe a fourni 14 goëlettes, 140 hommes pour la chasse aux loups marins. S'ils sont favorisés dans leur voyage, ils devront s'attendre, comme ils en ont été aussi prévenus, à s'imposer quelques sacrifices pécuniaires, pour la construction d'une nouvelle chapelle ; celle qui existe maintenant, qui a été construite à faux frais et qui n'a jamais été achevée, est de beaucoup trop petite pour la population, excessivement froide et ouverte à la pluie et à la neige. Ils auraient déjà mis la main à l'œuvre, s'ils eussent eu les fonds nécessaires ; mais malheureusement, depuis deux ans, leurs revenus ont à peine suffi à leur entretien et à leur procurer un petit presbytère et une maison d'école. La chapelle possède $200, la rente des bancs va désormais fournir au moins $120 par année et le casuel peut presque suffire à son entretien. Si nos navigateurs réussissent bien dans leur chasse ce printemps, ils vont probablement se mettre à l'œuvre dès l'automne prochain. Ils en ont déjà conféré avec un entrepreneur ; ils se sont partagé le bois pour la charpente et ils sont

disposés à fournir leurs bras pour la main-d'œuvre.

Je prie Dieu de bénir leurs efforts et leur bonne volonté ; car il est certain que la construction d'une chapelle assez vaste, décente et convenable au milieu de ce peuple contribuera grandement à son avancement spirituel et à la gloire de Dieu.

Ce sujet m'amène naturellement, à dire un mot à Votre Grandeur, de celle qui doit être commencée à la Rivière Moisie. Je lui ferai d'abord remarquer que faute de chapelles, l'exercice du saint ministère rencontre nécessairement beaucoup d'obstacles. J'ai toujours, depuis que je suis sur la côte, exercé d'autant plus péniblement les fonctions du saint ministère, qu'on ne compte dans toute l'étendue de mes missions, que trois chapelles ; et encore celle de Mingan, ne m'est d'aucune utilité ; il n'y a là qu'un seul catholique, et les habitants les plus rapprochés en sont à deux lieues. De sorte qu'il faut se résigner, bon gré mal gré, depuis la Rivière Moisie jusqu'à la Longue-Pointe, étendue de côte de 24 lieues, à célébrer le saint sacrifice de la messe dans de pauvres maisons, dans de misérables bâtisses incapables le plus souvent de contenir le cinquième des pêcheurs, à confesser où l'on peut trouver un endroit, quelquefois dans le creux des rochers, à prêcher souvent en plein air. C'est un bien triste état de choses, qui m'a toujours fait gémir, et qui m'a fait sentir la nécessité de presser les habitants de la côte ainsi que les pêcheurs étrangers, à travailler énergiquement à se procurer des chapelles pour y exercer décemment et convenablement les fonctions du sacré ministère. J'ai le plus souvent rencontré de l'apathie pour un point aussi capital. Cependant je dois dire, à la

louange des pêcheurs de la Rivière Moisie, qu'ils ont su répondre généreusement à l'appel que je leur ai fait à ce sujet, dans ma mission du 7 août dernier. Quand je les ai vus si bien disposés, j'ai voulu profiter, tout de suite, de leurs bonnes dispositions. On a procédé immédiatement à l'élection de quatre syndics, on a ouvert une souscription où l'on voit figurer plusieurs noms protestants et qui a rapporté une somme assez ronde, relativement aux résultats de la pêche, qui promettait peu à cette époque. Je les ai engagés à ne pas différer à sortir le bois de charpente ; dès le lendemain on vit un détachement de 15 à 18 hommes remonter la rivière et en redescendre une journée après, traînant derrière leurs berges, 30 beaux morceaux de bois ; de sorte qu'à mon départ de la Rivière-Moisie toute allait à merveille. Votre Grandeur, Monseigneur, leur ayant permis de procéder à la construction de cette chapelle, ils est certain qu'ils vont y travailler avec un grand courage : si d'ailleurs ils reçoivent quelques secours de l'œuvre de la Propagation de la foi, comme ils l'espèrent, elle sera bientôt terminée. La planche doit leur arriver ce printemps des Escoumins et le bardeau de la Baie des Chaleurs. Je suis certain qu'elle est maintenant entreprise ; car ils me l'ont écrit l'automne dernier. La charpente devra être levée d'après la dite lettre à la fin du présent mois ou au commencement de juin.

Dans la prochaine mission, le missionnaire, quel qu'il sera, n'aura qu'à ouvrir une nouvelle souscription, à encourager l'œuvre de son mieux et à en presser l'exécution.

Il est certain que cette chapelle dont Votre Grandeur connait déjà les modestes dimensions,

contribuera puissamment à la gloire de Dieu e à l'édification des pêcheurs de cette mission : l missionnaire, ayant un lieu convenable pour célébrer les saints mystères, et pouvant d'ailleur loger, pendant le temps de la mission dans l petite sacristie qui sera attenante à l'église pourra séjourner un certain temps dans cette mission au fort de la pêche, afin de maintenir l'esprit de religion, de charité et d'ordre, au milieu d'un si grand nombre de pêcheurs qui sont malheureusement portés à oublier les recommandations de leurs curés.

Il ne sera peut être pas hors de propos d'ajouter certains détails que Votre Grandeur aimerait à connaître sur ce poste de la Rivière Moisie.

La Rivière Moisie située à 6 lieues à l'est des Sept Iles et à 24 à l'ouest de Mingan, est la plus poissonneuse de la côte du Nord. Sa vaste entrée, défendue du côté de l'est, contre la mer, par un banc de sable de près d'un mille de long et de 8 à 9 arpents dans sa largeur moyenne, forme un hâvre spacieux et capable d'abriter près d'une centaine de vaisseaux. Ce banc de sable est couvert d'établissements de pêche. Le côté de l'ouest de la rivière contient aussi deux établissements importants de pêche tenus par des Protestants, car la Rivière Moisie est aussi un des principaux postes de pêche à morue de la côte, excepté ces deux dernières années qui ont rapporté de très faibles résultats. Ce poste est par conséquent un des plus fréquentés de la côte par des pêcheurs étrangers, et il est à présumer qu'il le sera toujours, quand même la morue viendrait à y manquer, à cause de la rivière qui fournit une si grande abondance de saumons et qui emploie nécessairement un très grand nombre

le pêcheurs. On a vu à la Rivière Moisie jusqu'à 500 pêcheurs.

Le terrain y est le même que sur la côte en général, c'est-à-dire sablonneux ; cependant les habitants réussissent assez bien à cultiver les pommes de terre et diverses espèces de légumes, mais ils ne peuvent y récolter aucune sorte de grains.

Les familles résidentes au nombre de 5 seulement sont généralement pauvres ; aussi ce n'est pas sur elles que je compte pour l'édification de cette chapelle, mais bien sur les pêcheurs étrangers qui sont de St. Thomas, de l'Islet, du Cap St. Ignace et de la Baie des Chaleurs.

L'endroit fixé pour la chapelle est celui où j'ai toujours donné la mission et où tous les pêcheurs la désiraient ; c'est dans la partie ouest du vaste banc de sable qui forme le hâvre. Ce terrain appartient sans doute au Gouvernement. Il eut été à peu près inutile de placer cette chapelle dans un lieu plus retiré ; car pour qu'elle puisse être fréquentée par les pêcheurs, il faut qu'elle soit à proximité. Elle va naturellement être située au centre de la population catholique qui la construit et qui est censée en avoir besoin.

De la Rivière Moisie, Monseigneur, nous allons passer à Shelldrake et j'entretiendrai encore Votre Grandeur un instant sur le même sujet.

Pendant ma dernière mission qui a duré près de 15 jours à Shelldrake, M. Thomas Legros, riche propriétaire d'un vaste et riche établissement de pêche, s'est montré assez généreux pour revendiquer à lui seul l'honneur et la charge de bâtir une chapelle catholique, aux conditions que j'ai écrites, dans la lettre que j'ai adressée à Votre Grandeur, l'automne dernier, et à laquelle elle a

daigné répondre. Cette lettre que Votre Grandeur m'a fait l'honneur de m'adresser, m'est parvenue trop tard pour en donner communication à M. Legros, avant son départ pour l'Ile de Jersey. Ce retard sera cause que les matériaux de la petite chapelle ne seront sortis de la forêt que l'hiver prochain, si M. Legros persévère dans sa bonne résolution, comme j'ai tout lieu de le croire. Dans la lettre que je lui ai écrite pour lui communiquer la réponse de Votre Grandeur, et qui a dû lui être transmise, dans le cours de l'hiver, à Jersey, je le laisse libre de donner à cette bâtisse, les dimensions qu'il voudra bien lui assigner, pourvu qu'elles soient régulières et proportionnées au nombre de pêcheurs auxquels elle devra servir. Je le laisse libre aussi sur l'emplacement, l'engageant cependant de choisir un lieu élevé et central.

Cette chapelle à Shelldrake, si Dieu en bénit l'exécution, produira, je pense, un bien incalculable ; elle aura l'heureux effet, non-seulement de favoriser la bonne tenue des catholiques, qui pourront être visités plus souvent peut être par le missionnaire, mais encore d'y attirer les protestants qui y sont en assez bon nombre, dans la saison de la pêche, et qui s'y instruiront, et dont quelques uns finiront peut être par abjurer leur erreur pour embrasser la foi catholique. Déjà ils ont commencé à se rapprocher de nous. Ils éprouvent toujours un vrai contentement de recevoir chez eux un prêtre ; ils m'ont souvent offert leurs maisons pour la mission, leurs voitures et leurs hommes pour me transporter aux postes voisins ; ils m'y ont souvent accompagné eux mêmes. Ils se montrent généralement zélés, pour envoyer leurs employés catholiques

aux exercices de la mission et ils y assistent eux-mêmes quelquefois. Tout cela présage bien pour l'avenir. Il est à regretter que le missionnaire ne puisse pas fréquenter plus souvent cette dernière mission : le temps qu'il y dépenserait serait très certainement employé utilement au bien de notre sainte religion ; mais dans l'état actuel des choses, cela est absolument impossible.

Puisque nous en sommes toujours sur l'article des chapelles ; car je vois bien que ce sera l'unique sujet de mon rapport, je prendrai de là occasion d'annoncer à Votre Grandeur, qu'à la Rivière au Tonnerre, j'ai reçu en son nom, une maison de 24 pieds sur 18 qui n'était pas encore terminée, et qui n'avait pas encore été habitée, pour servir de chapelle aux pêcheurs de cette mission. C'est Monsieur Charles Tappe, pêcheur de cet endroit, qui a fait ce présent à la mission. Cette bâtisse est située dans un lieu avantageux, proche des établissements de pêche, mais à l'écart, sur un terrain élevé, et un des meilleurs de la côte et qui appartient aux seigneurs de Mingan. J'ai cru devoir alors nommer des syndics, au nombre desquels compte le donateur, qui ont dû s'occuper à terminer le plafond, la couverture en bardeau etc. Cette maison, si petite qu'elle soit, suffira cependant pour contenir tous les pêcheurs de cette mission ; elle rendra service au missionnaire et sera très-utile à la religion.

Avant de terminer ce rapport peut être déjà trop long, j'aime à informer Votre Grandeur, que j'ai visité, en juin dernier, pour la seconde fois, les familles catholiques de la Pointe de l'Ouest et de la Baie-Gamache dans l'Ile d'Anticosti. Inutile de dire la joie qu'ont éprouvée

ces bons catholiques, en revoyant le prêtre qui leur apportait les consolations de la religion, l'empressement qu'ils ont apporté dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux, et les promesses qu'ils voulaient exiger de moi, d'y retourner encore bientôt ! C'est surtout dans ces pénibles voyages que le missionnaire reçoit le plus de consolations et qu'il est amplement payé des peines qu'il est exposé quelquefois à endurer.

A. Pelletier, Ptre.

———o§o———

MISSION DU LABRADOR.

Lettre de M. Perron, Missionnaire de Nataskouan, à Mgr. l'Administrateur. (*)

Isle-aux-Coudres, le 10 juillet 1866.

Monseigneur,

Il y a maintenant deux mois que je suis de retour du Labrador. J'ai différé jusqu'à ce jour de faire à Votre Grandeur mon rapport sur cette mission, car la longue maladie que j'ai éprouvée, chez mon voisin, le Révérend Monsieur A. Pelletier, missionnaire à la Pointe-aux-Esquimaux, m'en a empêché. Maintenant que ma santé commence à se rétablir, je puis chaque jour consacrer quelque temps à ce travail et donner à Votre Grandeur, quelques détails sur cette mission.

(*) M. Perron, à cause du mauvais état de sa santé, a été obligé de quitter sa mission, le printemps dernier, et a été remplacé par M. Auger.

Je partis de Québec, l'année dernière, le dimanche 21 août, jour de la solennité de l'Assomption de la Ste. Vierge, sur la goëlette Caroline de Québec, qui allait au Cap-Charles, au delà du détroit de Belle-Isle. Il y avait à peine deux jours que nous avions laissé la ville qu'un incident vint jeter l'effroi parmi l'équipage. Mouillés au Cap Maillard, du côté nord du fleuve, le mardi soir, par un calme parfait, nous nous trouvâmes, le lendemain matin, vers quatre heures, transportés dans le gouffre de la Baie St. Paul, sans que nous nous en fûssions aperçus ; une brume épaisse nous enveloppait de toutes parts et empêchait l'équipage de s'apercevoir que nous dérivions, depuis le commencement du reflux.

Nous fûmes éveillés par le bruit de l'ancre et de la chaîne qui traînaient sur un fond de cailloux. Aussitôt tout l'équipage est sur pied, et travaille de toute ses forces, pour échapper au naufrage qui nous menace. Notre bâtiment tournait en tout sens dans ce gouffre, tantôt nous sommes emmenés au large, tantôt à terre, et à chaque instant, nous nous attendions à être jetés sur les rochers qui bordent le rivage et que nous effleurions en passant. L'eau se creuse autour de nous en forme d'entonnoir et engloutit tout ce qui surnage à sa surface. L'équipage se trouble, court, va et vient sur le pont, file les chaînes sans trop se rendre compte de ses mouvements. Enfin après avoir tournoyé ainsi pendant quelque temps, nous échappâmes heureusement au courant sans accident, nous en fûmes quitte pour la peur.

Ce petit contretemps était dû au jouail de notre ancre qui s'était cassé le soir précédent, lorsque nous le jetâmes au fond de l'eau ; c'est ce

qui explique la raison pour laquelle nous n'avions pas eu connaissance de notre départ, au commencement du reflux de la mer.

Echappés au danger nous entrâmes dans la Baie St. Paul, où nous fûmes retenus quatre jours par le vent contraire. Le dimanche, 25 août, jour de la fête du Saint Cœur de Marie, après avoir chanté la messe sur l'invitation de M. le Curé, je regagnai la goëlette et nous levâmes l'ancre.

En ce moment, je ne pus me défendre d'éprouver un sentiment pénible, et à mesure que je m'éloignais je sentais mon cœur se serrer. J'étais en face de l'Isle-aux-Coudres, ma paroisse natale que je laissais pour trois ans ; je venais de dire adieu à des parents âgés et à un grand nombre d'amis que je ne devais peut être plus revoir, au moins pour plusieurs, que dans l'éternité ; ces réflexions m'occupèrent pendant plusieurs heures ; mais la nuit approchait et bientôt elle vint me dérober la vue de mon île, ce qui me soulagea.

Le lendemain, peu après le lever du soleil, le vent de sud-ouest s'éleva et accéléra notre course ; en quatre jours nous nous rendîmes à la Pointe-aux-Esquimaux où nous passâmes la nuit. Le 2 septembre, nous ne pûmes gagner Nataskouan à cause du calme ; ce ne fut que la nuit suivante que nous passâmes devant ce poste ; le vent était au nord et il fut impossible de m'y débarquer. Je ne pus prendre terre qu'à la rivière Kekaska, à neuf heures du matin, je me trouvais à dix lieues plus bas que Nataskouan.

On me laissa sur un rocher avec mes effets, heureusement qu'il se trouvait près de cet endroit, une maison habitée par un canadien de

St. Roch de Québec, du nom de Pierre Morisset. Cette famille me donna généreusement l'hospitalité ; et le mari me témoigna une grande satisfaction d'être le premier à loger le nouveau missionnaire. Je demeurai dans cette famille jusqu'au lendemain qui était le dimanche. Je regrettais beaucoup de ne pouvoir dire la messe ce jour là ; mais je n'avais aucun moyen de le faire.

Les habitants de la Baie Kekaska, située à une lieue et demie plus bas, ayant appris mon arrivée, s'empressèrent d'envoyer une berge montée de quatre hommes robustes, pour me conduire chez eux. Quoique mon but fût de me rendre au plus vite à Nataskouan, ne pouvant espérer de m'y rendre ce jour là à cause du vent contraire, je ne pus résister à leurs instances, et je m'enbarquai avec eux. A mon arrivée, ceux qui étaient demeurés à terre, tirèrent plusieurs décharges de fusil et vinrent me recevoir au débarquement. Tous ces braves gens sont des Acadiens, à l'exception d'un seul qui est Canadien et dont la femme est Acadienne ; ils sont au nombre de neuf familles. Je visitai chacune d'elles et je fus reçu avec des marques de la joie la plus sincère. Je vins ensuite prendre mon logement chez un brave Acadien du nom de Jean Boudreault où se retire d'ordinaire le missionnaire et où se fait la mission. Le lendemain matin, 5 septembre, je me rendis par eau à la rivière Kekaska, et là je pris une nouvelle embarcation, pour me rendre à Nataskouan, où j'arrivai à quatre heures de l'après-midi. En mettant pied à terre, je me rendis aussitôt à la chapelle pour remercier Dieu de m'avoir préservé de tout accident, pendant mon voyage.

Le zélé missionnaire que je venais remplacer n'était pas encore parti pour retourner à Québec; je fus très-heureux de le rencontrer à Nataskouan; il me donna beaucoup de renseignements sur la mission qui m'ont été dans la suite fort utiles. Les cinq jours qu'il passa encore avec moi s'écoulèrent rapidement; ils me parurent comme des heures. Il me fit visiter tous les ouvrages qu'il avait fait exécuter depuis son arrivée dans cette maison; la chapelle qu'il avait fait terminer et fourni de tout ce qu'il faut pour la décence du culte divin, au moyen des dons que lui offrirent à son départ de Québec, les fidèles du faubourg St. Jean et plusieurs autres de la ville; la sacristie et le presbytère dont il avait lui même conduit les travaux, pendant les courts loisirs que lui laissaient ses nombreux voyages. Partout je trouvais que l'ordre et le bon goût avaient présidé à tout, et qu'il ne restait plus aux successeurs que d'entretenir les choses dans l'état où je les avais trouvées.

Le lendemain de mon arrivée, M. Fournier m'invita à chanter une grand'messe. Je fus alors singulièrement surpris et surtout très-impressionné, lorsque de jeunes chantres de 12 à 15 ans formés par les soins de ce courageux missionnaire, entonnèrent la messe et la chantèrent avec un aplomb merveilleux. Plusieurs fois pendant le saint sacrifice, j'eus de la peine à retenir mes larmes; les chants de l'église déjà si beaux par eux-mêmes m'impressionnaient davantage exécutés par ces voix enfantines. Il me semble que c'est ainsi que les anges chantent au ciel les louanges de Dieu. Leur âge encore si peu avancé, me rappelait ces paroles de l'écriture: "c'est de la bouche des petits enfants et

de ceux qui sont encore à la mamelle d'où l'on tire les plus pures louanges de Dieu."

Mais le moment approchait de me séparer de M. Fournier ; quatre jours plus tard, 10 septembre, il s'embarquait dans une goëlette qui laissait Nataskouan pour Québec. J'allai le conduire jusqu'au hâvre, accompagné d'un bon nombre de personnes de l'endroit qui voulaient lui donner cette dernière marque de leur respect ; et là il fallut lui dire adieu. Ce fut sans doute une pénible séparation, dont je ne ressentis pas encore alors toute l'amertume ; mais, le lundi suivant, je connus plus vivement la douleur de cette séparation, quand je vins à penser que j'étais celui d'entre tous les missionnaires du diocèse qui se trouvait le plus éloigné de son évêque, dans une mission d'environ 115 lieues d'étendue, et ayant 30 lieues à franchir pour rencontrer un confrère. Ces réflexions me firent trouver la journée bien longue ; mais, quelques jours après, les occupations de mon ministère me firent oublier peu à peu l'ennui de la solitude, et je n'y pensai plus depuis.

Après avoir demeuré à Nataskouan, pendant 17 jours, je partis pour faire la mission d'en haut, et j'employai 9 jours à la parcourir, retardé par les vents contraires. Je me rendis ensuite à la Pointe-aux-Esquimaux, sur l'invitation que m'en avait faite M. Pelletier d'aller prêcher la neuvaine de St. François Xavier. Pour le moment, Monseigneur, je me trouvais à ma grande surprise, le grand prédicateur du jour ; c'était une chose que je n'avais jamais encore soupçonnée.

A mon retour à Nataskouan, j'annonçai l'indulgence de la Toussaint. Tout le monde s'em-

pressa de s'y préparer avec soin, et le jour de cette fête ainsi que le suivant je vis avec bonheur que tous à peu près s'approchèrent des sacrements avec une grande foi et une grande piété.

Je me rendis aussitôt après à Kekaska pour y donner une mission. Je consacrai plusieurs jours à instruire et à préparer ces braves gens à s'approcher des sacrements. Le résultat de cette mission fut aussi consolant que l'avait été la fête de la Toussaint à Nataskouan.

De retour de ce voyage, je pris un mois de repos, et le 17 décembre, je commençai les exercices de la neuvaine de St. François-Xavier qui se termina le jour de Noël. J'aime à croire que le Bon Dieu aura été aussi satisfait que moi du soin et de la piété que ces bons chrétiens ont apportés à faire cette neuvaine. J'espère aussi qu'il leur a tenu compte du sacrifice qu'ils ont fait en cette circonstance, en renonçant pour toujours à l'usage des boissons ennivrantes.

Je demeurai avec eux jusqu'au 9 janvier, et je partis de nouveau pour aller faire à pied la mission des postes situés au haut de Nataskouan. Nous étions convenus, l'automne dernier, M. Pelletier et moi, de partir le même jour, de nos missions respectives, afin de nous rencontrer chez un nommé Joseph Tanguay qui est à mi-chemin entre la Pointe-aux-Esquimaux et Nataskouan. Ce fut le 14 janvier au soir que nous nous rencontrâmes. Il est plus facile, Monseigneur, de deviner que de peindre les émotions que nous éprouvâmes de nous revoir après trois mois de séparation, dans un lieu où jamais missionnaires ne s'étaient encore réunis à cette saison de l'année. Nous fîmes ensemble la mission dans ce poste et, le mardi, nous nous

séparâmes, séparation d'autant plus pénible qu'il fallait laisser aux circonstances l'occasion de nous réunir. J'arrivai à Nataskouan le samedi, 21 janvier, treize jours après mon départ.

Il était temps de prendre le chemin de la grande mission, c'est-à-dire, des postes situés plus bas que Nataskouan. Après quelques jours de repos, je partis, le dimanche 29 janvier, après la messe. Deux jeunes gens de l'endroit eurent la complaisance de nous conduire à Kekaska avec la voiture usitée sur la côte de Labrador, qui consiste en une traîne conduite par des chiens. Les chiens n'étaient point accoutumés au voyage, et ils ne purent me traîner avec mes effets ; il me fallut donc prendre la raquette et faire à pied plus de la moitié du chemin qui était de sept lieues ; il était huit heures du soir lorsque nous arrivâmes au premier poste, onze heures après notre départ de Nataskouan.

Je donnai la mission le lendemain aux deux familles qui habitent cet endroit, et, le mardi, je me rendis à Kekaska. Je fus arrêté là plusieurs jours, à cause des mauvais chemins et je profitai de ce retard pour prolonger la mission et instruire ces braves gens si bien disposés. J'aime à vous faire remarquer, Monseigneur, que c'est dans cette mission où l'on goûte le plus de consolation ; tous sont pour ainsi dire bons chrétiens et très-fidèles à remplir leurs devoirs religieux.

Aussitôt qu'il me fut possible de continuer mon voyage, deux des plus anciens me conduisirent à la rivière Maskouaro. J'y passai trois jours, pendant lesquels je donnai la mission attendant toujours un homme de l'endroit qui s'était engagé à me descendre jusqu'au lieu appelé La Romaine, mais il ne vint pas. Ne pouvant plus attendre,

je me mis en route avec trois chiens conduits pa un jeune homme de la place. En peu de temp ces chiens furent épuisés, et je me vis forcé d faire encore à pied presque tout le chemin qu était de neuf lieues. Ce fut le dernier trajet que je fis à la raquette, car rendu à La Romaine, je trouvai de bons chiens, pour me conduire où je voulus aller.

Il me restait encore cinquante lieues à parcourir pour me rendre au poste de la Tabatière, terme de mon voyage d'hiver. Je fis, en descendant, les missions dans les postes où je me trouvais à coucher, laissant les autres pour y faire la mission en remontant.

J'arrivai heureusement aussitôt, à une demi-lieue de la Tabatière, pour administrer une métis dangereusement malade. Depuis longtemps, elle était minée par une maladie de poumons; elle ne demandait à Dieu q'une grâce, celle de voir ses jours se prolonger jusqu'à l'arrivée du missionnaire. Aussi quel contentement elle montra à mon arrivée! comme elle en témoignait à Dieu sa reconnaissance! Je lui donnai les derniers sacrements qu'elle reçut avec de grands sentiments de foi et de piété; je la laissai remplie de confiance en Dieu et d'espérance dans sa miséricorde, et j'allai ouvrir la mission de la Tabatière.

Ce poste est habité par cinq familles; c'est un des plus populeux après Nataskouan et Kekaska; il possède une jolie chapelle bâtie par les soins des RR. Pères Oblats.

J'arrivai au moment où un grand désordre devait avoir lieu, une *râffle* était pour se faire et fournir aux jeunes gens de St. Augustin et de Mécatina, l'occasion de se réunir pour faire un bal. Déjà les invitations étaient faites, et l'on

commençait à se rendre sur les lieux ; on avait de la boisson ; tout était prêt et bien organisé pour la circonstance. Mon arrivée jeta l'alarme parmi les amateurs et l'on dit partout. « La râffle est manquée. » Elle n'eut pas lieu en effet ; les parents s'empressèrent de défendre à leurs enfants d'y aller, et ceux-ci obéirent. Tous les bons chrétiens firent leur mission avec beaucoup de soin ; mais une partie d'entre eux que l'on ne peut pas qualifier ainsi se montrèrent rebelles et pas un de ceux qui la composait ne parut à la mission. J'eus même la douleur de voir deux camps s'établir dans cette localité, dont un à côté de la chapelle où se donnait la mission. Chez un protestant se donnait un bal ; les catholiques vinrent même essayer à entraîner à ce bal les pieux fidèles qui étaient rendus pour entendre une instruction ; mais heureusement ce fut sans succès.

Je laissai ce poste, en remerciant Dieu des grâces qu'il avait accordées à ceux qui s'étaient montrés fidèles aux devoirs de leur sainte religion, mais le cœur navré de douleur, en laissant ceux qui s'étaient montrés rebelles à la voix de Dieu, sans leur avoir fourni les secours de mon ministère.

Je rentrai en passant chez la malade que j'avais administrée trois jours auparavant, elle était à l'extrémité ; je lui donnai encore quelques consolations religieuses et ayant récité les prières des agonisants, je la laissai ; quelque temps après elle était devant Dieu.

Il me restait encore sept missions à faire en remontant à Nataskouan ; celle du petit Mécatina me retint pendant trois jours. Je parvins à réunir quatre familles assez voisines en cet

endroit ; mais cette réunion ne fut pas facile à opérer ; deux de ces familles étaient en difficult et ne voulaient plus se fréquenter. On ne voulai pas même venir à la mission, car il fallait alle chez son ennemi et on avait juré de ne jamais y mettre les pieds. Je les menaçai de les priver de la mission, tant que je serais au milieu d'eux, s'ils ne se réunissaient pas, et s'ils ne mettaient fin à leur querelle. Cette menace eut son effet, et la réunion se fit. Je mis tout en œuvre pour qu'elle fut durable ; je leur fis comprendre quelles étaient les causes qui entretenaient leur haîne ; ils me promirent de les faire disparaître, et de ne plus parler de cette malheureuse affaire. La mission eut le plus heureux résultat, et l'on vit même couler des larmes des yeux de ceux qui s'étaient montrés les plus haîneux et plus opposés à la réunion des deux familles. Au moment de mon départ, tous ceux qui avaient été divisés se réunirent encore en ma présence, se serrèrent la main, et promirent de ne pas se souvenir du passé. Je les laissai en demandant au Seigneur de les bénir et de les fortifier dans leur bonne résolution : plaise à Dieu, qu'il y aient tenu !

Les autres missions qui me restaient à faire ne m'occupèrent que peu de temps. De retour à Kekaska, tout le monde se confessa de nouveau et j'eus la satifaction de voir encore quarante et une personnes s'approcher de la sainte communion. En les laissant, ils me témoignèrent beaucoup de satisfaction des trois missions qu'ils avaient eues depuis mon arrivée, espérant encore en avoir une dans le mois de juin prochain, c'était bien aussi mon plus ardent désir de revenir au plustôt parmi ces bonnes gens ; mais sur la terre, l'homme propose et Dieu dispose ; je ne

oupçonnais point que ce fût la dernière mission que je venais de leur donner et que je ne dusse es revoir. Je me rendis à Nataskouan le 11 mars, un mois et demi après mon départ.

Il me reste, Monseigneur, à faire quelques remarques sur l'étendue de la côte que j'ai parcourue. Partout, à part quelques rares exceptions, j'ai remarqué beaucoup de soin et d'empressement à se rendre aux missions. Chez le très-grand nombre, on trouve une grande foi et une grande piété ; les missions se font bien ; on est même édifié. Rien ne leur fait autant de plaisir que l'arrivée du missionnaire ; il font tout ce qu'ils peuvent pour le bien recevoir ; ils viennent même au-devant de lui, ou vont le reconduire dans le poste voisin. C'est ainsi qu'en descendant à la Tabatière cet hiver, un brave homme d'Itamamiou, du nom de Michel Blois, vint me rencontrer chez son voisin à douze lieues plus haut que chez lui, d'autres me conduisirent dans des postes voisins aussi éloignés, et en remontant, un autre brave homme de la pointe à Dumorier, André Gallebois, me ramena avec ses chiens à Nataskouan, à quarante lieues de chez lui.

Dans toute l'étendue du Labrador Ouest, compris entre la rivière Pachachibou et celle du petit Mécatina, on ne trouve que de bons catholiques ; peu font exception, mais dans le Labrador Est qui embrasse le reste de la mission, depuis le petit Mécatina jusqu'à Blanc-Sablon, ce n'est pas tout-à-fait la même chose ; on y rencontre quelques indifférents, heureusement ce n'est que le petit nombre : Chez les bons chrétiens on rencontre les même qualités, la même bonne volonté que partout ailleurs : Cette indifférence chez plusieurs, vient sans doute de ce que le prêtre n'y passe

qu'une fois par année et ne peut y demenrer assez longtemps, pour y opérer tout le bien qu'il y aurait à faire. Le grand contact qu'ils ont en été avec des pêcheurs de toutes les nations, y a aussi une grande part. Une antre cause de démoralisation est la boisson que les traiteurs canadiens vont débiter sur la côte, enfin la société habituelle que ces gens font avec les protestants achève d'éloigner de la religion ceux d'entr'eux qui ne sont pas déjà trop fervents chrétiens. Aussi n'obtient-on que bien pen de snccès auprès de ces derniers : sonvent après s'être donné beaucoup de peine, on termine une mission sans avoir réussi à ramener au bercail ces brebis égarées. Alors il faut partir le cœnr navré de douleur, et laisser à la grâce le soin de ramener ces malheurenx que l'indifférence, ou le respect humain retient dans la mauvaise voie.

Les Acadiens sont surtout remarquables par leur grand attachement à leur sainte religion. Malgré le contact qu'ils ont habitnellement en été, avec une foule de voyageurs sans religion, qui sans cesse se moqnent de leur croyance et la tournent en ridicule, ils tiennent toujours ferme et se contentent de plaindre l'impiété de leurs adversaires. Une seule chose m'a inspiré de la crainte pour la foi et les mœurs de leurs enfants. La pêche ne suffisant plus à lenr subsistance sur les côtes du Labrador, plusieurs parlent d'aller s'établir à la Baie-des-Isles, sur Terreneuve, où ils seraient exposés à de grands dangers à cause du grand nombre d'étrangers qu'on y rencontre dans la saison de la pêche. J'ai fait mon possible pour détonrner d'aller dans ces endroits, tous ceux qui m'ont parlé de ce projet, mais je ne me flatte pas d'avoir réussi. On leur a dit de si belles

choses de cette Baie, qu'ils la regardent comme une des places les plus avantageuses du golfe St Laurent. On leur fait croire que la pêche y abonde, que le climat est magnifique, que le sol est fertile, qu'il produit tous les grains que l'on récolte en Canada, et que les fruits mêmes tels que les pommes et les prunes, y viennent en abondance ; tous ces détails et beaucoup d'autres évidemment faux, engagent fortement ces pauvres gens à aller tenter de s'établir en ce pays.

Je ne verrais qu'un moyen de sauver les débris de ce petit peuple si digne de compassion. Pourquoi le gouvernement canadien n'inviterait-il pas ces bons acadiens à venir s'établir sur ses terres encore inoccupées ? Il l'a bien fait pour un bon nombre de leur compatriotes de l'Isle St. Jean auxquels il a donné des terres dans la Baie-des-Chaleurs, et les sociétés établies dans le pays, pour aider les colons pauvres ne pourraient-elles pas aussi les favoriser ? C'est une excellente population française, qui a notre foi, nos mœurs et nos usages ; elle n'a jamais connu le luxe, et une autre qualité qui la distingue c'est cette grand aptitude qu'elle a pour le travail. Ce serait donc une bonne acquisition pour le pays que d'engager les acadiens du Labrador et des isles de la Madeleine à venir s'établir sur nos terres. Au reste la chose est facile pour eux ; ils ont des goëlettes, ils pourraient eux-mêmes se transporter avec leurs effets, sans que le gouvernement fut obligé de le faire à ses frais, comme il l'a fait en faveur de l'Isle St. Jean.

Je leur ai souvent parlé du lac St. Jean, dont les excellentes terres n'attendent que des bras, pour les ouvrir ; plusieurs iraient volontiers, mais le plus grand nombre accoutumés à la

navigation, préféreraient des terres sur le bord du fleuve. Je leur ai alors suggéré la Madeleine, sur la côte du sud ; j'ai visité moi-même cette place, et je crois qu'elle possède tous les avantages qui pourraient leur convenir, c'est-à-dire, un bon poste pour leurs goëlettes, la pêche de la morue, tout l'été, et de bonnes terres pour la culture. Ils pourraient aussi de là continuer la chasse au loup-marin, sur les glaces, au printemps, car leurs goëlettes seraient prêts à prendre la mer, dès le mois de mars, aussitôt qu'au Nord.

La seule chose qui semble leur répugner en cet endroit, c'est que la Madeleine est une seigneurie dont le propriétaire n'est pas bien connu. Malgré cela, je pense qu'il ne faudrait pas trop d'efforts pour les y amener, si on leur aidait un peu.

Ce que je dis des acadiens par rapport à l'émigration de la côte Nord, je peux le dire aussi des canadiens. Beaucoup s'en reviendraient ici, si l'on pouvait leur offrir quelques avantages ; un bon nombre sont très pauvres, et ne peuvent tirer leur subsistance que de la pêche et de la chasse ; ces deux ressources manquant, ces malheureux sont exposés à périr de faim. La chasse n'est maintenant plus rien, et la pêche diminue d'année en année. Les œufs de gibier qui abondaient autrefois sur les îles, au printemps, et qui offraient une ressource pour les habitants, leur manquent complètement aujourd'hui, depuis que les américains viennent, chaque année, avec une douzaine de goëlettes et même plus, enlever ces œufs. Le gibier, par suite de ce pillage, a en parti disparu de ces parages, ce qui cause un vrai dommage aux habitants, tant blancs que sauvages. Il est fort à regretter que le gouvernement ne

prenne pas des mesures plus énergiques, pour arrêter ce gaspillage ; car, avant dix ans, le gibier aura complètement disparu de cette côte.

Les américains pour échapper à l'œil attentif du Commandant Fortin, viennent au Labrador, sous prétexte d'y faire la pêche ; il laissent sur chaque île quelques hommes de leur équipage, pour enlever les œufs, et de peur que leur larcin soit découvert, ils enfouissent dans le sable, les quarts d'œufs qu'ils ont ramassés, ou les descendent au fond de l'eau, jusqu'à ce qu'ils en aient assez pour former une cargaison ; alors ils parcourent de nouveau les îles, pour prendre leur chargement, et s'en retournent chez eux vendre le fruit de leur rapine. Lorsque les œufs qui ont échappé à leurs perquisitions ont été couvés et sont éclos, avant que le gibier ne s'envole, ils viennent de nouveau parcourir encore les îles, pour le tuer et enlever sa plume, et en abandonnent la chair par monçeaux à la corruption. Voilà la conduite de ces hommes dont les habitants de la côte ont été mille fois les témoins.

J'aime, Monseigneur, à rapporter ces détails, inconnus, je crois, jusqu'ici, afin d'attirer l'attention de ceux que ces choses regardent ; peut être peuvent-ils trouver des moyens plus puissants que ceux qui existent maintenant pour empêcher la ruine entière du gibier sur cette côte.

Mais il est temps de clore ce long rapport, Monseigneur, veuillez-me permettre de vous exprimer la douleur que j'éprouve au souvenir de ma chère mission que la divine Providence m'a forcé d'abandonner, mission que j'acceptai avec plaisir lorsque Votre Grandeur voulut bien m'en charger, l'automne dernier, et que j'ai

parcourue avec bonheur, pendant les quelques mois que j'en ai été chargé.

J'ai l'honneur d'être

avec un profond respect, etc.,

J. O. PERRON, Ptre.

—o§o—

MISSIONS AU SUD DU ST. LAURENT.

BROUGHTON.

Lettre de Mr. N. M. Huot, missionnaire de Brougton à Mgr. l'Administrateur.

Broughton, 1 septembre 1864.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de transmettre à Votre Grandeur un état de ma mission pendant l'année courante. L'hiver dernier on ne comptait pas moins de sept boutiques ou, en fraude des lois divines et humaines, on détaillait à tout venant des liqueurs enivrantes. Grâce à Dieu une seule auberge nous reste ; c'est bien encore trop, mais les occasions sont plus rares.

Sous le rapport matériel, les progrès sont toujours de plus en plus grands. Beaucoup de terres ont été ouvertes depuis l'automne dernier, particulièrement dans les derniers rangs du township de Thetford. Les 7e et 8e rangs sont surtout en très grande prospérité. Il n'y a pas encore deux ans, dans ces deux derniers rangs bâtis au même fronteau, on ne voyait pas une seule maison, et maintenant on y compte 17 familles. J'ai eu le plaisir d'aller leur faire une mission et je leur ai dit la messe dans le temps de

Pâques, comme Votre Grandeur m'en avait donné alors la permission. Il y aurait encore plus de nouveaux habitants dans cette partie, si le gouvernement n'eût arrêté la vente des terres (*) et si de meilleurs chemins y étaient faits. Mais je viens d'apprendre que les terres sont de nouveau en vente et je vois avec plaisir que la question des chemins n'est pas perdue de vue. Il faut avouer que nos cultivateurs sont d'une apathie désespérante pour leurs voies de communication. Pourvu qu'ils puissent passer tant bien que mal d'un endroit à un autre, même au risque d'estropier leurs chevaux, de se tordre le cou et de mettre en pièce leurs voitures, ils sont bien tranquilles. Ils iront ainsi pendant 15 ans, sans se mettre en peine d'améliorer les routes. C'est à tel point qu'entre le 16e et le 14e rangs de Leeds, il n'y a pas encore de chemin, et cependant c'est par là que presque tous les habitants de Thetford, de Broughton et du 16e rang de Leeds passent pour se rendre à Québec et dans les paroisses environnantes. Depuis 14 ans qu'il y a des habitants dans Leeds, ils en sont encore au même point. S'ils eussent travaillé seulement une journée par année, ils auraient aujourd'hui un excellent chemin. Ils se contentent de se plaindre ; là aboutissent tous leurs efforts.

Dans le township de Broughton la colonisation fait de bien moins grands progrès que dans celui de Thetford. On dirait cependant que depuis le printemps il y a un peu plus d'activité. Ce retard

(*) La vente des terres du gouvernement interrompu pour l'exploration du terrein minier a été reprise depuis.

de la colonisation est dû aux spéculateurs qui ont acheté les terres sans résider dans l'endroit. Ils attendent qu'un pauvre colon ait ouvert la terre pour venir s'abattre sur lui comme des vautours sur leur proie et demander de $2.50 à $3.00 l'acre, tandis que les terreins du gouvernement sont à $0.40. Le démon de l'avarice ne peut jamais être plus habile que de porter à spéculer sur les sueurs des malheureux. On vend très cher le terrein parce qu'il est prêt à recevoir la semence, et on ose demander ce prix à celui qui l'a ouvert et lui a donné sa valeur.

La récolte de l'année a été bien moins abondante que celle de l'année précédente. Les patates surtout, ce pain du pauvre, ont manqué presque complétement. Il s'en est suivi des privations parmi les colons. Un grand nombre de familles n'ont pas même eu assez de grain pour attendre le printemps et si je n'avais pas donné ou vendu mon grain à crédit, plus de 50 familles n'auraient pas eu un seul minot de grain à semer, ni de pain pour subsister pendant leurs semences. Ils auraient été obligés, au lieu d'ensemencer leurs terres, d'aller s'engager pour procurer du pain à leurs enfants. Le feu a fait beaucoup de ravages cette année à la fin de juin et au commencement de juillet. Outre trois maisons et quelques granges réduites en cendres, plusieurs ont eu la douleur de voir leur récolte complètement brûlée. Quelques uns de ces derniers ayant pu se procurer du grain, ont ensemencé leurs terres de nouveau ; mais il était tard, et si la gelée vient avant peu, elle emportera toutes leurs espérances.

On commence à s'occuper d'écoles ; mais que de préjugés à vaincre. Sur trois écoles établies

cette année, une a subsisté deux mois, une autre cinq mois, et la troisième toute l'année, mais 12 enfants à peine la fréquentaient. Ce n'est pas qu'il n'y ait assez d'enfants, puisque la population catholique s'élève déjà à près de 1,900 âmes dont un peu plus de 1,100 communiants. Il y a donc de 7 à 800 enfants, dont 36 ont communié cette année. Je travaillerai encore pour introduire graduellement l'instruction, et je réussirai si le bon Dieu le veut.

J'ai fait faire cette année, comme j'en ai reçu l'autorisation de V. G., un jubé à la chapelle qui était déjà beaucoup trop petite. Si la population continue à augmenter dans la même proportion, il faudra rebâtir bientôt. Dans les beaux dimanches d'été tous ne peuvent pas tenir dans la chapelle.

Je termine, Monseigneur, en priant Votre Grandeur de bénir le missionnaire de Saint Pierre de Broughton et le peuple confié à ses soins. Priez pour que Dieu veuille bien bénir mes faibles efforts.

N. M. Huot, Ptre.

———o§o———

Autre lettre du même missionnaire.

Saint Pierre de Broughton, 8 septembre 1865.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de soumettre à Votre Grandeur un état de ma mission depuis l'année dernière.

Si l'on considère Saint Pierre de Broughton au point de vue du temporel, les idées ne sont pas très riantes. Le progrès de la population a été à peu près nul. Plusieurs familles s'y sont établies dans le courant de l'année, mais par contre

un nombre presque égal a laissé la place pour aller se fixer ailleurs. La seule augmentation en nombre est venue du côté des naissances. J'ai baptisé cent quatorze enfants, fait trente-six sépultures, dont cinq grandes personnes, et fait quinze mariages.

La misère a été bien grande ici cet hiver, et pour les hommes et pour les animaux. Elle s'est d'abord annoncée par le foin, qui n'a produit qu'à peu près la moitié des années précédentes, par suite de la sécheresse du printemps. D'un autre côté la récolte de grain et de patates, qui se présentait sous les meilleurs auspices, n'a pu être sauvée qu'à la pluie et à moitié pourrie. Le seul fait qu'une grande partie de la récolte de grain est restée coupée sur le champ cinq, six et sept semaines, à la pluie et à la neige, avant de pouvoir être engrangée, peut donner une idée du triste état de la récolte.

Sans doute le temps a été mauvais partout, mais c'est surtout dans les places nouvelles, comme c'est ici le cas, qu'il a fait sentir son mauvais effet. Les gens devant *brûler*, le printemps avant de semer, ne peuvent faire leurs semences que très tard. Le grain, en conséquence, n'est mûr que vers la mi-septembre, et, comme l'an dernier les pluies ont commencé avec septembre pour ne finir qu'avec le commencement de l'hiver, il s'en suit que la récolte entière n'a pu se faire qu'au mauvais temps. Beaucoup de grain est resté sous la neige, sans même avoir été coupé. Une quantité considérable du reste ayant été sauvée à moitié sec, a chauffé en grange, et a pourri. Il en est résulté que près des trois quarts de la population, qui n'ont que très rarement autre chose que du pain à manger

pendant l'année entière, n'ont eu pour nourriture qu'un pain noir et gluant. J'ai pu en juger par moi-même pendant la visite de la paroisse, cet hiver. Il faut que le bon Dieu, qui est le consolateur et le soutien du pauvre, y ait mis la main, pour que ces pauvres malheureux ne soient pas morts, avec une telle nourriture. Rien qu'à casser ce pain, il en restait, collé aux doigts, comme une ligne d'épais. L'expression consacrée ici pour désigner ce pain, était *du pain à la cuillère.*

La misère n'a pas été seulement sur les hommes. Le mauvais fourrage, cette paille pourrie sur le champ, qui était en grande partie la seule nourriture des bêtes à cornes, vû la rareté du foin, a eu pour conséquence la mortalité d'un grand nombre d'animaux. Il y a des habitants qui en ont perdu jusqu'à six. On en estime la perte totale à plus d'un cent.

Après un tel exposé, Votre Grandeur ne doit pas s'attendre à ce que le pasteur ait été mieux traité que le troupeau. Si les paroissiens récoltent peu ou mauvais, le prêtre en a sa part.

A côté de ce tableau si sombre, une chose me console. Quant le bon Dieu éprouve, il récompense d'un autre côté; cette grande vérité ne m'a jamais paru si sensible. Le malheur rapproche de Dieu et dispose mieux à écouter sa voix. Il s'est opéré, cette année, un grand changement pour le mieux, dans l'état religieux du peuple que Votre Grandeur a confié à ma garde. Deux choses n'ont pas peu contribué à ce changement. La première, ce sont les écoles. Comme j'avais l'honneur de l'exposer à Votre Grandeur dans mon rapport de l'année dernière, à mon arrivée ici, je n'ai trouvé aucune école. J'ai mis tout en

œuvre pour en organiser. Le système volontaire se trouvant tout à fait insuffisant ici, je me suis appliqué à mettre la municipalité sous le contrôle de la loi et à faire en sorte que la cotisation légale devint en force. Déjà, en mai 1864, les commissaires avaient résolu d'imposer la taxe, mais la chose en était restée là jusqu'en septembre, époque où fut enfin publié le rôle de perception. Ce n'est pas à dire cependant que tout fut fait. Jusqu'alors tout allait bien et les gens paraissaient très satisfaits, mais le démon de la discorde, qui voyait déjà les jeunes gens lui échapper, s'est mis de la partie. Il m'a fallu lutter longtemps contre les propos de certaines gens que l'on trouve toujours opposées au bien. On voyait déjà en imagination les familles obligées à payer vingt piastres de taxe mensuelle, et forcées à abandonner leurs biens pour chercher ces heureux pays où ne règne pas la taxe des écoles. On menaçait de mettre tout à feu et à sang. Que faire ? La sourde oreille. Je me suis contenté d'éclairer mon peuple en expliquant les choses, et j'ai entendu. Les passions se sont calmées et, Dieu aidant, la chose a réussi contre toute espérance. Les plus mutins ont fini par payer, ou par demander du temps. Maintenant deux bonnes écoles fonctionnent et ont fonctionné depuis le mois de septembre 1864, et le bon succès de ces écoles n'a pas peu contribué à faire tomber les préventions. Si je puis trouver des institutrices, j'espère que nous aurons en tout, cette année, cinq écoles ouvertes à la jeunesse. Je puis donc espérer un bon avenir pour la mission. Les jeunes gens formés, dans de bonnes écoles, à la religion et aux bonnes mœurs, feront revivre la piété dans la paroisse.

La seconde chose qui a contribué à faire naître un changement pour le mieux parmi mon peuple, c'est le Jubilé. J'ai été charmé de l'assistance qu'il y a eu pendant toute la semaine consacrée aux exercices publics. Ce n'était pas seulement par l'assistance aux exercices que l'on voyait la piété se réveiller ; chacun s'est fait apôtre pour la circonstance. C'est à qui en ramènera le plus. Les uns prêtent leurs vêtements, les autres leur voiture et l'on se rend à l'église. Là, la grâce aidant, on se confesse, on est réconcilié avec Dieu et l'on commence à trouver le bonheur dans la compagnie de Celui dont le joug est doux et le fardeau léger.

Le résultat est très consolant. Puisse Dieu maintenant accorder la persévérance! C'est le vœu que forme, en vous demandant votre bénédiction pour lui et pour son peuple, celui qui a l'honneur de se dire,

De Votre Grandeur
le très humble et très dévoué fils,
N. M. Huot, Ptre.

KENNEBEC.

Extrait du rapport de M. F. Catellier, curé de St. George, du mois d'août 1865.

Monseigneur,

La mission de St. Côme de Kennebec se compose maintenant de 64 familles dont 115 communiants et 180 non communiants. Depuis 1862 elle n'a augmenté que de 8 familles.

La chapelle est bâtie suivant les ordres de Votre Grandeur. Je vais y dire la messe sur semaine, autant que possible, tous les mois, excepté le printemps et l'automne, à cause de la rivière et des chemins. Dans une partie de la chapelle est un petit logement où je puis me retirer pendant l'été, mais non durant l'hiver, à cause du froid. Il n'y a pas encore de grange ni d'étable.

Je tiens à vous dire les choses telles qu'elles sont, parce que, tous les ans, ces pauvres gens veulent avoir un prêtre résidant et ils n'en ont pas les moyens. Cependant si Votre Grandeur voulait leur en accorder un, ce serait avec plaisir que j'apprendrais cette nouvelle, car aucun motif ne pourrait m'engager à plaider contre eux, au contraire j'aurais mille raisons de travailler en leur faveur.

Quant à leur conduite, ce sont généralement d'assez bons chrétiens. Les jeunes gens prennent un peu la tournure américaine, mais cela est dû à leur contact fréquent avec les yankees.

L'émigration aux Etats-Unis n'est pas considérable ; presque tous reviennent au pays, après un certain temps.

TOWNSHIPS SUR LE CHEMIN ELGIN. (1)

Extrait d'une lettre de M. L. A. Casgrain, curé de Ste. Louise.

" Ce fut un peu avant 1851 qu'un habitant pauvre de St. Jean Port Joli, se dirigea de ce

(1) Voir le rapport de 1863, page 27.

côté près de la frontière, où il avait antérieurement accompagné un arpenteur du gouvernement, Chs. Fournier, écuyer, employé à tirer les lignes des townships Garneau et Lafontaine, Dionne et Casgrain, voisins de la frontière entre le Canada et les Etats-Unis. Pierre Vaillancourt (c'est le nom de ce hardi colon) profita des chemins qu'il faut tracer en tirant ces lignes dans les bois, pour aller s'installer avec une partie de sa famille, au milieu d'immenses érablières qui lui procurèrent une subsistance suffisante pendant les quelques années qui s'écoulèrent depuis. Il fut suivi par son frère Frédéric, riche habitant qui, avec deux forts garçons, un peu d'argent, fruit de ses épargnes et produit de la vente d'une propriété qu'il possédait autrefois à St. Aubert, commença d'abord un défrichement pour y bâtir sa maison de bois rond. Ces défrichements augmentèrent rapidement tous les ans, grâce à son activité, et sont considérables aujourd'hui. Les premières récoltes s'annoncèrent si bien et produisirent si abondamment que le bruit s'en répandit bientôt dans les paroisses. Cette nouvelle mit dans le cœur de plusieurs autres le courage qui leur avait manqué jusqu'alors et les porta à imiter ces premiers et généreux colons. De ce moment date le courant d'émigration vers les terres nouvelles ; les bords du chemin Elgin virent arriver de toutes parts de vigoureux jeunes gens qui composent aujourd'hui les trois missions confiées à mes soins, au nombre de 117 chefs de familles, répartis comme suit :

44 dans les townships Dionne et Casgrain,
51 dans les townships Lafontaine et Garneau,
22 au lac Noir.

	Baptêmes.		Mariages.		Sépultures.	
	1863.	1864.	1863.	1864.	1863.	1864.
Townships Dionne et Casgrain.............	9	7	0	3	0	0
Townships Lafontaine et Garneau...........	11	8	2	2	2	3
Townships Ashford et Fournier..............	4	5	2	2	0	2
	24	20	4	7	2	5

En 1863 et 1864 les exercices de la mission ont été donnés par le curé de Ste. Louise deux fois l'été et deux fois l'hiver.

Dans la mission du township Lafontaine et Garneau, on a bâti une maison de 35 pieds sur 25 destinée à faire plus tard un presbytère ; elle servira de chapelle tant qu'elle pourra contenir la population. Dans les deux autres missions, n'ayant pas encore réussi à construire de chapelle, je célèbre les saints mystères ainsi qu'aux premières années, dans des maisons particulières. Ces townships sont visités par une grande affluence d'Américains des chantiers, qui entretiennent des auberges, source de dangers pour nos catholiques.

S. EPIPHANE DE VIGER.

La population de S. Epiphane est d'environ 1,350 âmes, formant 215 familles ; les communiants sont au nombre de 650. Dix familles ont laissé la paroisse pour aller se fixer la plupart à Oldtown (Etats-Unis) les autres dans les villes de Québec et de Lévis. Cinq ou six nouvelles familles les ont remplacées ; plusieurs jeunes gens

passent l'été à Québec pour y gagner leur vie, mais ils retournent sans argent dans leur paroisse.

" J'ai eu le bonheur, écrit le curé, de donner une petite retraite à mes paroissiens qui, grâce à Dieu, en ont bien profité. Tous mes confrères voisins étaient venus m'aider et j'ai eu l'honneur d'avoir en même temps M. le Supérieur du Collége de Ste. Anne et M. Grenier curé de S. Henri. Jamais les habitants de S. Epiphane n'ont vu une aussi belle fête dans leur petite chapelle. Huit prêtres étaient présents, et quatre d'entre eux prêchèrent à une population avide de les entendre. Pas moins de 600 personnes s'approchèrent de la sainte table, et 200 furent reçues du scapulaire. J'ose espérer que le souvenir de cette belle solennité sera longtemps conservé dans la mémoire de tous mes paroissiens.

" On trouve la croix de tempérance dans presque toutes les maisons de la paroisse, et je pense que la plupart des familles sont enrôlées dans cette belle et pieuse société. A mon arrivée il y avait malheureusement une petite cantine dans le quatrième rang ; mais j'ai eu le bonheur l'hiver dernier de faire cesser cette vente de boissons enivrantes. Depuis ce temps la tempérance est bien gardée."

DENONVILLE, BÉGON ET HOCQUART.

(*Extrait du rapport de M. J. G. Gaudin, curé de St. Eloi du* 15 *août* 1864.)

Une faible partie du township Bégon est desservie par le Curé de St. Eloi, attendu qu'ils

ont un obstacle quasi infranchissable pour se rendre à S. Jean de Dieu : cet obstacle est la rivière des Trois-Pistoles, qui est assez considérable, comme Votre Grandeur le sait. Cette partie renferme, une quinzaine de familles, comprenant environ soixante-dix communiants. La plupart de ces colons désirent s'annexer canoniquement et civilement à la paroisse de St. Eloi. Le sol de ce territoire est assez fertile.

Le township Denonville est situé en partie en arrière de l'Isle-Verte, et en partie en arrière de St. Eloi. Les colons situés dans la partie Est de ce township et qui avoisinent la route conduisant de St. Eloi à ce township et qui le traverse, sont tout naturellement desservis à St. Eloi. Cette partie renferme une population de deux cent cinquante-neuf âmes, comprenant cent soixante-treize communiants. Le sol de ce township est très-fertile, surtout dans la partie supérieure. Au-delà du township Denonville, se trouve placé le township Hocquart. Dans ce township résident déjà huit familles de colons, formant trente communiants. La fertilité du sol de ce township et la facilité du défrichement ne laissent rien à désirer. C'est une érablière presque continue. Les colons qui habitent ce township ont six lieues de chemin à parcourir pour venir à St. Eloi. Nous espérons que l'an prochain, le gouvernement terminera la route jusqu'à ces établissements. Déjà une société de citoyens aisés s'est organisée pour aider aux colons à lever les plus grands obstacles et donner l'élan à la colonisation de ce township. C'est sur ce township que doit passer le chemin colonial Taché.

STE. ANGÈLE DE MÉRICI.

M. Chs. Cloutier, curé de St. Octave de Métis écrivait ce qui suit le 22 août 1864 au sujet de la mission de Ste. Angèle de Mérici, située dans la profondeur de la seigneurie Thibierge.

Les intéressés à la construction de la nouvelle chapelle en ont fait entreprendre la charpente à la fin d'avril dernier. Cette bâtisse toute de cèdre est aujourd'hui levée avec son comble, mais non couverte. Les gens s'occupent en ce moment à se procurer la planche et le bardeau, afin de la couvrir cette automne s'ils peuvent obtenir quelques secours. Ils se sont montrés zélés, je dois le dire, pour fournir le bois nécessaire à la dite construction et pour payer la main-d'œuvre; plusieurs aussi ont donné des journées de corvée. Mais, comme vous le savez déjà, ce sont à quelques exceptions près de pauvres colons qui viennent d'ouvrir ces terres; la plupart ont des dettes à acquitter auprès des marchands, il se trouvent dans l'impossibilité de faire le moindre sacrifice pécuniaire. Cependant il est important que cette chapelle soit mise en état de pouvoir y célébrer l'office divin au plus tard au commencement de l'hiver, car un certain nombre de personnes qui doivent la fréquenter manquent de voitures et même de vêtements, pour se transporter commodément pendant cette rigoureuse saison soit à l'église de Ste. Flavie soit à celle de St. Octave. Vous me permettrez sans doute de solliciter quelques secours en faveur de ces pauvres gens auprès du Conseil de l'Œuvre de la propagation de la foi.

Je demande respectueusement que cette nou-

velle mission soit placée sous la protection de Ste. Angèle de Mérici.

Les vœux de l'excellent curé ont été exaucés ; la mission a obtenu la patronne qu'elle désirait, des secours ont été accordés pour terminer la chapelle extérieurement, et après une bénédiction solennelle l'édifice a été livré au culte.

L'Assomption de la Baie des Sables ou de Macnider et St. Ulric de la Rivière Blanche ou Township Matane.

(*Extrait du rapport de M. J. Dumas, pour l'année* 1864).

Je ne suis pas en état de donner une idée bien juste de la population de Macnider, car je n'ai point fait de recensement cette année ; cependant en consultant celui de l'année dernière, je puis dire qu'on y compte maintenant environ 1000 communiants, 1800 âmes et 300 familles. La population de cette paroisse s'est accrue considérablement depuis quelques années ; on en aura une idée, quand on saura qu'en 1858, il n'y avait ici que 350 communiants, 700 âmes et 100 familles.

Il y a eu dans le cours de l'année 112 baptêmes, 33 sépultures et 15 mariages. Quatre familles ont quitté la paroisse; mais en retour dix nouvelles familles y sont arrivées depuis un an. L'instruction élémentaire y fait de grands progrès ; trois écoles ont été ouvertes depuis dix ans, et elles ont été fréquentées assez régulièrement par un nombre considérable d'enfants.

On construit actuellement un presbytère de 45 pieds sur 32 ; on a fait faire une bonne fondation

en pierre et la charpente sera toute en pièces de cèdre; commencé depuis un mois, il sera probablement terminé complètement le printemps prochain.

J'ai fait faire la première communion à 60 enfants.

Le revenu des terres est excellent, mais je dois dire ici que la pêche nuit beaucoup à l'ouverture des terres; et si Dieu retire la morne de nos endroits, comme tout semble le présager, nous lui en rendrons mille et mille actions de grâces; car ma paroisse y gagnerait non-seulement sous le rapport matériel, mais encore sous le rapport moral; on sait que les *graves* traînent à leur suite bien des désordres. On verrait alors nos jeunes gens s'emparer des belles et magnifiques terres des 7e 8e et 9e rangs, et trouver en peu d'années une aisance qu'ils n'obtiendront jamais en se livrant à la pêche, comme ils l'ont fait jusqu'à présent. Je crois qu'un excellent moyen d'engager nos jeunes gens à s'établir dans ces lieux serait de choisir dès à présent une terre pour le site de la future chapelle; avec quelques fonds fournis par la société de la propagation de la foi, le missionnaire ferait défricher une quantité suffisante de terre pour avoir droit d'obtenir une patente du gouvernement. Je pense aussi qu'un excellent moyen d'encourager la colonisation dans ces endroits serait de donner un nom à la future mission.

S. Ulric semble entrer dans la voie du progrès; des défrichements assez considérables ont été faits dans les 2e et 3e rangs, et tout semble présager que cette mission sera en état de recevoir un curé très prochainement. C'est là mon unique désir; car ce serait le bonheur de

ces pauvres colons dont la foi et la piété ne sont pas extraordinaires. D'ailleurs la mission de la Baie des Sables est considérable, et il me semble qu'une localité qui compte 1000 communiants devrait être desservie régulièrement. La mission de St. Ulric a environ 90 familles et 350 communiants. Il y a eu dans le cours de l'année 28 baptêmes, 3 mariages et 9 sépultures. Deux écoles ont été ouvertes dans le cours de l'année dernière. Une sacristie de 25 pieds sur 18 a été bâtie l'année dernière.

ST. NORBERT, LES CAPUCINS ET LES MÉCHINS.

(*Extrait du rapport de M. L. N. Bernier, missionnaire au Cap Chat.*)

Il est impossible de connaître toute la misère qui règne dans cette mission sans la voir de ses propres yeux. Pour vous en donner une fidèle idée, il suffit de dire qu'un bon nombre de familles ont passé une partie de l'hiver dernier à manger de l'orge bouillie dans l'eau, et encore cette nourriture si maigre leur manquait-elle souvent. On rencontre quelquefois des enfants de dix à douze ans qui sont complètement nus. Une personne digne de confiance m'a dit, plus d'une fois, qu'elle a rencontré une famille où tous les enfants étaient nus, les plus petits faisaient la garde autour de la maison, et quand on voyait arriver quelqu'un on renfermait dans un coffre une fille de douze à quatorze ans et tout le reste des enfants se blottissaient autour de cette étroite et ténébreuse prison ; car ils étaient nus.

A la vue d'une telle pauvreté le missionnaire n'a pas grand cœur pour demander, au contraire

n'est-il pas oppressé de douleur en face de son impuissance à secourir ces malheureux déjà si pauvres, et dont l'avenir se présente sous des aspects si sombres. En effet si la pêche ne devient pas meilleure, la misère la plus absolue règnera parmi eux ; la récolte devant être nécessairement médiocre vu qu'un grand nombre de cultivateurs n'ont pu se procurer de la semence ce printemps.

Avant l'arrivée d'un vendeur de *rhum*, personne ne détaillait de boisson dans la paroisse. La tempérance était scrupuleusement observée. C'était véritablement édifiant de voir la foule de personnes qui assistaient aux messes de tempérance qui se disent chaque mois. Trente à quarante personnes s'approchaient des sacrements dans ces jours, et voilà qu'un vendeur vient détruire ces beaux faits. Dix à douze chefs de famille ont pris la croix dans le cours de l'hiver, ce qui prouve bien qu'on appréciait la société de tempérance dans cette mission qui était véritablement exemplaire sous ce rapport.

La population de toute la mission, lors de la visite du jour de l'an 1865, s'élevait à 863 âmes dont 402 communiants et 461 enfants. Cette population est ainsi distribuée. La seule paroisse de St. Norbert, telle qu'érigée par Votre Grandeur, renferme 300 communiants et 354 enfants. Les Capucins ne fournissent que 41 communiants, et 43 enfants et les Méchins 55 communiants et 64 enfants. La population s'est très peu accrue dans la paroisse de St. Norbert, et pas du tout aux Capucins ; mais huit familles sont venues se fixer dans les Méchins. Si l'émigration continue ainsi dans cette partie de la mission, il sera bientôt nécessaire d'y construire une chapelle ou

d'y transporter celle des Capucins qui n'est qu'à huit milles de celle de St. Norbert.

Les habitants des Capucins sont assez rapprochés du prêtre ; cependant il voudraient avoir la visite du missionnaire tous les mois : c'est beaucoup plus que ce que Votre Grandeur, m'a permis de faire.

J'y suis allé sept fois depuis mon arrivée, et je pense que si l'on devait favoriser ces missions, notre zèle devrait plutôt se diriger vers les gens des Méchins qui sont très éloignés et qui n'ont pas de chevaux pour se transporter. Les habitants des Capucins au contraire, sont près des prêtres, ont des chevaux et de bons chemins. D'après ces remarques on peut reconnaître qu'une chapelle serait très avantageuse dans les Méchins.

J'ai fait faire la première communion à 41 enfants tous en général assez âgés. C'est une grande misère quand il s'agit de faire les catéchismes préparatoires à la première communion ; car les enfants nous viennent très ignorants.

Le manque d'école dans cette mission contribue et contribuera peut-être longtemps à propager cette ignorance alarmante. En effet si la misère continue, il sera impossible de songer à fonder des écoles et à établir toute autre bonne œuvre tel que la propagation de la Foi ou le denier de St. Pierre. Il y a des maisons où il n'entre certainement pas 20 sous par année. Cela peut faire comprendre à Votre Grandeur combien il est difficile de retirer quelque argent. Je n'ai encore retiré que $31 de dîme ; sans doute on peut espérer que je retirerai encore quelques sous ; mais quand j'aurai collecté £25 à £30, je pourrai être content. Ajoutez à cela la somme de £12 pour supplément et £3 pour casuel, vous

aurez la somme incertaine de £45. C'est un revenu assez mince pour tenir maison.

J'ai fait 32 baptêmes, 9 mariages et 7 sépultures. Tous les actes de baptêmes, mariages et sépultures des Capucins ont été entrés dans les régistres de St. Norbert avec une mention expresse, afin de s'y reconnaître au besoin.

———o§o———

CASCAPÉDIAC.

(*Extrait du rapport de M. F. X. Bossé, Missionnaire de Cascapédiac*).

Cascapédiac, 16 août 1865.

Monseigneur,

Je m'étais proposé de présenter à Votre Grandeur un rapport sur l'état de ma mission, dans le temps libre qui fait ordinairement suite aux Pâques; mais diverses occupations survinrent alors; puis, les catéchismes ici et à Caplan; enfin, l'entreprise de l'église qu'il fallait activer, tout cela m'a fait différer jusqu'à ce jour. Je vais tâcher de réparer ce retard en rendant mon rapport aussi complet que possible.

1° *Cascapédiac à l'état de mission.* Les premiers habitants de Cascapédiac furent deux écossais du nom de McMartin et McLaren. Celui-ci se fixa sur le terrain qui avoisine le petit Cascapédiac, du côté ouest. McMartin s'établit quelques arpents plus haut, sur le lot même où est bâtie aujourd'hui la chapelle presbytérienne. On voit encore l'endroit qu'occupait sa maison; du milieu des fondations s'élève un bouleau dont le tronc mesure vingt pouces de diamètre. C'est

là un précieux souvenir pour les écossais d'ici, et ils ont raison. N'est-ce pas là, en effet, qu'un homme courageux, un homme dans les veines duquel coulait le sang calédonien, un homme qui avait foulé les mêmes côteaux que leurs pères, respiré le même air et cultivé le même sol qu'eux, vint abattre les premiers arbres et fixer, intrépide, sa cabane solitaire. Oui, Monseigneur, le souvenir de ces deux hommes est cher à l'Ecossais de Cascapédiac ; ce souvenir retrempe son énergie, relève son courage. Le père, formé à une vie de privations, amène son fils sur ce lieu vénéré ; et là, il lui rappelle les traditions du passé ; il puise, dans le culte des souvenirs, des inspirations touchantes, d'autant plus touchantes que les vestiges en sont encore là, sous ses yeux. Et le fils s'en retourne, fier d'appartenir à la même race que McMartin, fier de sentir couler dans ses veines ce sang écossais qui coulait dans celles de McLaren.

Il n'y avait pas longtemps qu'ils étaient établis à Cascapédiac, quand des Français y abordèrent avec l'intention de s'y fixer. Les Leblanc et les Cyr furent des premiers. Dès lors, l'éveil fut donné, des chefs de familles expatriés vinrent s'enfoncer dans ces parages reculés, et s'y crurent hors de l'atteinte des soucis dévorants de la vie. Pendant que mûrissaient les grains qu'ils avaient semés, d'une main avare, au travers des amas de souches, une autre moisson, plus aisée à recueillir, s'offrait chaque jour à eux, comme un pain quotidien. Les eaux de la Baie fourmillaient de poissons. Ils n'avaient donc qu'à étendre la main, et Dieu, dans sa miséricordieuse bonté, la leur remplissait avec une mesure surabondante. Attirés par cette

manne inépuisable, de nouveaux colons venaient peu à peu grossir le noyau de population; et rarement pareil mélange se vit ailleurs.

L'un arrivait des régions montagneuses de l'Ecosse; il y avait à l'exemple de ses frères, élevé de nombreux troupeaux dont le revenu, amassé, penny à penny, avait été serré, comme une propriété sacrée, pour se procurer un *new home* dans les lointains pays de l'ouest. Ou bien, dans les basses terres (Lowlands), il avait exploité le petit champ que lui avaient laissé ses pères et qui lui paraissait une honnête subsistance, grâce à une pratique consommée. Accoutumé à une vie dure et frugale, il ne s'effrayait pas à la pensée des privations de toute sorte qui l'attendaient inévitablement au-delà de l'Atlantique. En arrivant à sa destination, il y rencontrait d'autres exilés volontaires qui pleuraient au souvenir d'une autre patrie. Tantôt c'était l'Irlandais, tantôt l'Américain, tantôt le Bas-Canadien, tantôt l'Acadien, et chacun d'eux avait été soumis à des épreuves particulières. L'Irlandais mourant de faim, victime de l'oppression, dans un des pays les plus pittoresque et les plus fertiles du monde, quittait à regret sa verte Erin, et venait chercher dans les pêcheries de Terre-Neuve une aisance que sa patrie infortunée lui refusait. Mais la pêche a ses revers, et souvent découragé il se dirigeait vers les petites villes du Nouveau Brunswick ou de la Nouvelle Ecosse; là, tantôt il louait ses bras pour un travail mercenaire, tantôt il essayait de faire des économies avec le produit d'un petit jardin. Bientôt dégoûté, il écoute si la voie publique ne lui indiquera pas quelque autre pays où la fortune lui serait peut-être moins revêche. Et voilà

qu'on lui parle de la Baie des Chaleurs où le sol est si fertile, les forêts immenses, le poisson plus qu'abondant. Nouvel Exode. Bientôt un petit *log-house*, ou maison de gros pieux superposés, recouverte d'un toit en écorce, s'élevait pour recevoir l'Irlandais et sa famille.

L'Américain, convaincu de son importance, et portant partout avec lui cette conviction, généralement vise à faire les choses plus en grand. Par des demandes auprès des gouvernements, il commence par se faire concéder une respectable étendue de terrain ; et, l'esprit rempli de plans tous plus gigantesques les uns que les autres, il s'y rend, comme un haut et puissant seigneur dans une de ses terres de province. Ou bien, il fera d'abord une descente sur les lieux. Un beau site pour un *store* ou un *moulin* frappe son œil ; vite, il faut profiter de la fortune avant que la roue tourne. Le temps, c'est de l'or, dit frère Jonathan, et le voilà qui s'installe, monte confortablement sa demeure (car Jonathan et le confortable sont faits l'un pour l'autre), et il s'ingénie alors à faire sourire la fortune.

Le Bas Canadien y va bien plus paisiblement ; il n'affiche pas de hautes prétentions ; pourtant c'est un homme de nerf et de cœur. Quelquefois, par esprit d'aventure, il se sera rendu à Gaspé pour y faire la pêche, et là, il a pris goût au pays ; et, naturellement un peu insouciant, il s'y établit, mais à son compte. Le beau-père fournit un petit *fricot* (c'est ainsi que les gens de la Baie nomment ce que nos Canadiens appellent *ménage*), et on va ouvrir une terre. D'autre fois, il fera partie d'un équipage. Le vaisseau subit des avaries ; et comme notre homme n'est pas lâche, il préfère cultiver sur la terre ferme plutôt que

manier les cordages, prendre des ris et amener les voiles. Et les terres de la Baie étant bonnes, il s'y fixe, et ce lieu lui devient une seconde patrie.

L'Acadien, lui, après avoir erré longtemps autour des frontières du pays qui vit ses ancêtres indépendants, riches et heureux, après avoir longtemps souffert de l'éloignement du prêtre, car il a conservé une foi vivace, apprend que dans la Baie des Chaleurs sont groupés plusieurs de ses compatriotes qui essaient d'y constituer un établissement durable, de reproduire en quelque sorte la patrie en petit; il se dirige vers ce côté-là.

Arrivés au terme désiré, l'Ecossais, avec son petit trésor, choisit une terre non encore travaillée, mais où son œil sagace a bien vite reconnu, quoique à l'état latent, tous les éléments de sa prospérité future;—l'Irlandais n'ayant pas les mêmes ressources, se fixe sur une terre que beaucoup avant lui ont dédaigné; le Canadien fait de même;—l'Acadien, sans mépriser la culture, souvent préfère s'adonner à la pêche, qui lui rapporte un profit immédiat, l'Américain fait défricher ses lots avec le produit de ses *jobs* et de ses spéculations. Les voilà tous à l'œuvre. Tantôt on s'anime; tantôt on se décourage; tantôt la misère montre sa triste figure. Quelquefois c'est que la pêche a été peu productive; d'autre fois, la gelée ou la sécheresse ont endommagé les grains.

Ce ne sont pas là, Monseigneur, des tableaux de fantaisie; tout cela s'est réalisé à Cascapédiac. Chaque nation encourageait ses compatriotes à s'y rendre; et de jour en jour, le mouvement était plus sensible.

Il manquait à la place un homme qui put se faire le centre des privations, et qui prit l'initiative du progrès. Il fallait un homme de tête et de ressources ; un tel homme pouvait aisément tripler et quadrupler en quelques années la fortune générale, et par là devenir une seconde Providence pour tout ce petit peuple. On crut un instant avoir trouvé celui dont le besoin se faisait vivement sentir.

Arriva dans l'endroit un Anglais nommé M. Cuthbert, homme libéral et très entendu en affaires commerciales. Il ouvrit un magasin où les gens trouvaient, à un prix raisonnable, tout ce dont ils avaient besoin. M. Cuthbert, pour alimenter ses échanges avec les marchands d'Angleterre, ouvrit en grand le commerce du bois. Ses employés recevaient leurs gages en effets du magasin, et le plus souvent, ils demeuraient endettés. Bientôt, pour assurer la dette, on consentit une hypothèque ; puis, l'échéance arrivée, la terre était transférée à l'amiable au bourgeois. Il y avait alors tant d'autres lots vacants. Le résultat fut qu'au bout de quelques années, un grand nombre de terres lui appartenaient, et un plus grand nombre encore lui étaient hypothéqués. A deux ou trois exceptions près, tous les catholiques de Cascapédiac étaient dans cette dernière catégorie, et Dieu sait quand ces dettes seront acquittées.

Mais, dira-t-on, pourquoi les catholiques ne s'adonnaient-ils pas à la culture avec plus d'énergie ? Voilà ce que leur recommandaient sans cesse leurs missionnaires, mais ce qu'ils ne réussissaient guère à leur faire comprendre. " A quoi sert, répondaient-ils, d'avoir du grain à vendre, si, faute de débouché, il nous faut le

céder aux bourgeois pour un vil prix." Car alors, quoique depuis assez longtemps Bonaventure et Tracadièche fussent établis, cependant il n'y avait pas de chemin pour communiquer par terre avec ces paroisses. En effet, ce ne fut que du temps du Révd. Messire Gagnon, vers 1822, qu'une voiture fit pour la première fois le trajet d'ici à Bonaventure. D'ailleurs les centres d'affaires étaient à Paspébiac, et à Dalhousie un peu plus tard. Et ce n'était pas une petite difficulté que de s'y transporter. Une autre raison encore, c'est qu'alors la pêche était si abondante que les pauvres cultivateurs ne pouvaient persister à la tentation de s'y adonner, au détriment de la culture de leurs terres.

Les presbytériens qui composaient la grande majorité des protestants du lieu, tout en s'occupant au commerce du bois, avaient compris, eux, qu'il fallait défricher avant tout. Grâce à un régime sévère auquel n'auraient pu s'accoutumer les estomacs plus exigeants des Français (nom générique employé ici pour désigner Canadiens et Acadiens), ils pouvaient produire par eux-mêmes, presque tout ce qui était nécessaire à leur consommation. Et ainsi, d'une année à l'autre, leurs économies augmentaient avec leurs revenus, et ils ne les employaient qu'à agrandir leurs défrichements. Un voisin catholique était-il forcé de vendre sa propriété, l'Ecossais se gardait bien de laisser échapper une telle occasion; et entre ses mains habiles, cette propriété changeait bientôt de face et servait à établir un de ses fils.

C'est ainsi, Monseigneur, qu'on peut expliquer l'aisance où sont la plus grande partie des protestants, tandis qu'à côté d'eux végètent les

catholiques. Peu à peu, ceux-ci tombèrent sous le contrôle des premiers, et leur laissèrent la gestion de presque toutes les affaires publiques. Et voilà où l'on en est aujourd'hui.

Avec un tel état de choses, le côté matériel a été jusqu'à présent des plus tristes pour les catholiques. Si, au moins, le côté religieux avait été plus consolant, c'eût éte une compensation. Mais, hélas, si l'adversité est pour beaucoup le creuset des grandes vertus, souvent aussi la vertu y fait naufrage.

J'ai fait remarquer plus haut que les catholiques s'étaient trouvés en rapport avec les protestants, dès les premiers temps de leur établissement, et il était hors du pouvoir des missionnaires de le prévenir ou de l'empêcher. Mais alors les catholiques étaient en grande majorité; ils avaient une chapelle et étaient desservis régulièrement par le missionnaire de Tracadièche. Les protestants, eux, n'avaient ni chapelle, ni ministre; bon nombre d'entre eux assistaient, par curiosité, aux offices catholiques; et même quelquefois faisaient baptiser leurs enfants par le prêtre. Aussi cette société ne fit-elle guère de tort à la foi des pères. Mais les catholiques ayant presque partout des protestants pour voisins, leurs enfants contractaient malheureusement des rapports et des liaisons très préjudiciables à leur religion. Un certain nombre, en grandissant, devenaient tièdes et indifférents, et si une fois ils rompaient avec la coutume de la confession annuelle, ils cessaient dès lors d'être des chrétiens pratiques. N'ayant pas su se préserver eux-mêmes du mal, ils ne se souciaient guère à leur tour d'en préserver leurs propres enfants dont la foi se perdait souvent sans retour.

Cependant la plus grande partie des catholiques, tout en gémissant de ces écarts de quelques uns d'entre eux, cherchaient à rehausser au milieu d'eux la majesté du culte. D'abord, en 1825, le Révd. Messire Faucher, alors missionnaire de Tracadièche et dont la mémoire est restée en vénération, même parmi les protestants, fit nommer pour la première fois, par les notables, trois marguilliers. En 1836, Mgr. de Sidyme ayant ordonné d'acheter un tabernacle, on trouva dans le coffre-fort une somme suffisante pour en avoir un qui ferait honneur même aux anciennes paroisses dans le rayon de Québec, et qui coûta au-delà de deux cent quarante piastres. A sa visite pastorale suivante, Mgr. de Sidyme ordonna encore d'acheter deux ornements pour servir aux fêtes solennelles, et peu après, ils furent achetés En 1845, les fabriciens firent faire neuf lustres pour la messe de Minuit; en 1846, on acheta des boîtes pour les Saintes Huiles; en 1852, un ciboire; l'année suivante un dais, et un Enfant-Jésus. Cependant on avait depuis quelques années fait des épargnes pour acheter une autre cloche; et en 1856, elle fut bénie avec grande pompe, comme le prouve l'extrait suivant des régistres:

" Le vingt trois janvier, mil huit cent cinquante-
" six, nous soussigné, prêtre missionnaire de
" Percé, avons béni une cloche à Cascapédiac,
" sous le nom de John Mary Ann Margaret; les
" parrains ont été John Meagher, écr., M. P. P.,
" et Dame Ann......... son épouse, et Sieur
" Jean Bernard LeBlanc et Dame Marguerite
" LeBlanc, en présence des Révérends Epiphane
" Lapointe, prédicateur dans la circonstance,
" Jean Louis Alain, curé du lieu, Nicolas Audet,

“ missionnaire de Tracadièche, et de Félix “ Dumontier, missionnaire de Ristigouche, et “ d'un concours immense de fidèles.

(Signé), J. Ls. Alain, ptre., Epi. Lapointe, ptre., N. Audet, ptre., F. Dumontier, ptre, J. G. Leblanc, bedeau.

J. N. GINGRAS, PTRE.

Il y avait alors plusieurs années que Cascapédiac avait cessé d'être desservi par les missionnaires de Tracadièche ; feu M. Alain, curé de Bonaventure avait été chargé de cette pénible mission. Oui, pénible surtout lorsqu'il lui fallait se mettre en route, le printemps ou l'automne, à travers des chemins remplis de fondrières, puis traverser en chaland, souvent au péril de sa vie, le petit Cascapédiac ; et pour s'en retourner, mêmes difficultés. Mais pourquoi s'apitoyer ainsi sur le sort du missionnaire ; n'est-il pas écrit : Ceux qui instruiront leurs frères brilleront comme des étoiles ?

Cependant les habitants de Maria avaient réussi, à force d'énergie et de persévérance, à se construire une église et un presbytère. Tant d'efforts et de sacrifices ne devaient pas rester sans récompense ; un ministre de Dieu leur fut envoyé, et il fut reçu comme un ange du Ciel, et une partie considérable de cette mission, la partie nommée Ste. Hélène, en fut détachée pour former un revenu suffisant au nouveau missionnaire. Cascapédiac, dont les besoins spirituels étaient si grands, et qui était un établissement plus ancien que Maria, sentait trop son extrême pauvreté pour accuser le supérieur ecclésiastique de partialité à son égard ; et pourtant les pères s'y demandaient avec inquiétude ce qu'allaient

devenir leurs enfants, presque toujours sans école, au milieu des protestants, n'ayant que de temps à autre la visite et les instructions du missionnaire. Et ils priaient Dieu d'amener, dans sa miséricorde, un état de choses qui leur permit de conserver entier dans le cœur de leurs enfants le dépôt précieux de la foi qu'eux-mêmes avaient reçu de leurs pères. Déjà plusieurs, découragés, avaient vendu leurs terres, et s'éloignaient tristement d'une place qui semblait condamnée à devenir complètement protestante. Encore quelques années, et ces prévisions se seraient en grande partie réalisées. Car les protestants, encouragés par la présence d'un ministre résidant au milieu d'eux, s'étaient bâtis une grande chapelle, et chaque jour voyait augmenter leur nombre et leurs possessions.

Votre Grandeur fut touchée de compassion à la vue de tant d'infortunes; après de si longues années d'attente, l'automne de 1864 vit enfin un missionnairé établi à Cascapédiac.

2°. *Cascapédiac à l'état de paroisse régulière.* Un mal enraciné pendant de longues années ne peut disparaître en un instant. La joie qu'éprouvèrent les Cascapédiacs en possédant le prêtre au milieu d'eux ne fut pas sans nuages. De l'automne 1864 à l'été 1865, ils eurent la douleur de voir cinq terres catholiques passer entre des mains protestantes. De plus, la récolte de 1864 avait manqué, et celle du foin avait été à peu près nulle. Ce malheur général devait surtout se faire sentir aux catholiques, pauvres pour la plupart. Pour eux, on peut dire qu'il est presque impossible de se procurer de l'argent. Le système d'affaires établi ici est celui ci: les marchands presque seuls achètent les produits, et surtout le

bardeau que les pauvres des concessions passent leur hiver à confectionner. Si un de ces pauvres vous doit, il va porter quelques *toises* de bardeau au magasin, on le marquera à votre crédit et on vous enverra un *billet* qui en fait foi. Ou bien le débiteur lui-même vous signera un *billet* qu'il vous restera à faire accepter au magasin.

Un pareil système qui ôte tout prix aux produits vendus sur les lieux, n'est guère propre à encourager la culture des terres. Aussi fort peu, parmi les catholiques, ont-ils une culture étendue. Presque tous végètent. Obligés d'acheter aux magasins la plus grande partie des choses nécessaires à la vie, (au point qu'il y en a au plus trois qui n'ont pas acheté de farine cet hiver) ils augmentent graduellement leurs dettes. Il y a une exception pour les habitants de la partie appelée Caplan ; ceux-ci cultivent davantage, et sans nuire à leur culture, s'occupent beaucoup à la pêche. D'ailleurs ils ont un débouché facile pour leurs produits, vu que leurs affaires les appellent souvent du côté de Bonaventure et de Paspébiac.

Pour surcroît d'embarras, les Cascapédiacs se trouvent obligés de bâtir une nouvelle église, la vieille ne pouvant durer longtemps maintenant. Comment en trouveront-ils les moyens? leurs ressources sont si bornées; ils peuvent à peine vivre. Cependant ils se mettent courageusement à l'œuvre. L'un d'eux a donné généreusement un superbe lot de terre pour la nouvelle bâtisse, dans une belle position où la vue s'étend au loin sur la Baie; que Dieu l'en récompense! J'ai lieu de croire que le voisin se dispose à agrandir le don du premier, ce qui compléterait la bonne œuvre. Encouragés par un si heureux commen-

cement, les autres ne veulent pas rester en arrière ; déjà la plus grande partie de la pierre nécessaire aux fondations, est rendue sur les lieux, ainsi qu'une partie des lambourdes.

J'ôse espérer, Monseigneur, que la Propagation de la Foi nous fournira une aide pour mettre cette entreprise en voie de réussite ; ce serait là un précieux encouragement dont les pauvres Cascapédiacs sentiraient tout le prix.

Toutes choses bien examinées, nous allons construire notre nouvelle église en pierre, vu que nous avons ici un excellent maître-maçon que l'on pourra payer presque entièrement en produits. Ensuite cette place-ci fournit de la chaux de première qualité. Pour la pierre, avec quelques efforts, nous en trouverons une quantité suffisante dans les caps qui bordent la Baie d'ici au petit Bonaventure. L'avantage le plus grand d'une bâtisse en pierre pour nous, c'est qu'il nous sera possible de la faire servir presque immédiatement. Le missionnaire en aura besoin pour les catéchismes. Une fois les enfants réunis à l'église, il y a à espérer que les instructions, aidées de la grâce de Dieu, produiront des fruits abondants de salut. Avant de terminer, Monseigneur, permettez-moi de recommander d'une manière toute spéciale aux prières de Votre Grandeur tous ses pauvres enfants de Cascapédiac, et en particulier le pauvre missionnaire chargé d'un fardeau si difficile.

Je dépose aux pieds de Votre Grandeur l'hommage de mon entier dévouement.

F. X. Bossé, Ptre.

———o§o———

MISSION DE VANCOUVER.

Lettre de Mgr. Demers, Evêque de Vancouver, à M. E. L.

Mon cher Monsieur,

Votre bonne lettre du 30 août dernier m'est arrivée par le dernier steamer, grand merci.

Je vais vous faire une relation de ce qui est arrivé dans nos missions depuis ma dernière, en commençant néanmoins par le dernier événement. Les bonnes Sœurs de Ste. Anne voulaient bien soigner les malades, mais il fallait un local; l'acheter, je ne le pouvais sans argent. J'ai donc pris le parti d'ouvrir une souscription dans le mois d'octobre dernier, pour la construction de l'hôpital de Ste. Anne, sur un terrein qui m'appartient, sur la rue Collinson. Dans une assemblée tenue à l'Evêché le 23, deux de nos catholiques MM. P. O'Dwyer et Thomas A. Burnes ont été chargés de recevoir les souscriptions. Malgré la grande pénurie d'argent qui existe actuellement, vous seriez étonné de voir avec quelle générosité les gens de toutes classes contribuent pour cet objet. Il suffit qu'ils sachent que cet établissement sera sous ma direction et le soin des sœurs. Ils sont certains que leur contribution arrivera à son but et ils s'exécutent libéralement.

Je suis tombé malade le 2 d'octobre, et tout ce que j'ai pu faire, avant la fin de l'année, a été d'ordonner prêtre un Séminariste venu d'Irlande pendant l'été; et encore j'ai dû le faire dans ma chambre, le jour de l'Immaculée Conception.

J'ai dû me rendre à San Francisco aussitôt

après; arrivé en cette ville le 14 décembre, je me suis mis entre les mains du meilleur médecin, et n'en suis parti pour retourner à Victoria que le 8 juillet, après avoir subi plusieurs traitements, qui m'ont un peu soulagé. On m'engageait à attendre encore une semaine, mais ennuyé et fatigué d'être éloigné depuis si longtemps de mon siége, je me suis embarqué au premier voyage du steamer. Et bien m'en a pris, car au second voyage il est venu frapper sur un rocher caché sous l'eau en gagnant un petit port de la côte où la force du vent et la fureur des vagues l'obligeaient de se réfugier; sur 300 personnes dix sept seulement ont pu se sauver. Sinistre épouvantable qui m'a donné occasion de bénir une fois de plus la providence qui m'a soustrait à ce grand danger.

L'action de cette providence divine s'est fait apercevoir d'une manière bien remarquable encore à la suite de la collision entre deux steamers presque en vue du port de Victoria. A bord de celui qui a sombré se trouvaient deux de nos sœurs; elles étaient sur le pont se tenant par la main, et préparées à rencontrer la mort sans crier ni appeler à leur secours. Elles avaient assisté les autres personnes qui étaient à bord, et se trouvaient les dernières. L'eau arrivait jusqu'à elles et cinq minutes plus tard c'en était fini; le capitaine les vit heureusement sans toutefois savoir que ce fût elles et alla les recueillir. Tout le monde a beaucoup admiré le calme et le sang froid qu'elles ont conservés dans un danger si imminent, et disait qu'elles se sentaient préparées à mourir.

Deux autres religieuses ont couru un grand danger en se rendant à la mission Indienne de Ste. Anne de Cawitchin. Une partie de la

machine du steamer a fait explosion ; mais c'était tout près d'une Isle, et les sœurs avec les autres passagers ont pu y descendre. Ce steamer a été bâti ici en 1859, et il arrive maintenant très souvent des accidents à la machine. L'autorité ne s'en occupe pas ; il faudra peut-être pour la déterminer à agir, qu'on ait à déplorer la perte de quelques vies ; c'est la coutume de nos voisins et sur toute cette côte.

Le samedi, 29 octobre dernier, nous avons eu un choc considérable de tremblement de terre à 7 heures pendant que j'étais à l'autel. Un bruit épouvantable le précéda, et la secousse fit craquer l'édifice du haut en bas. Ces tremblements de terre se sont renouvelés plusieurs fois durant la saison. Ne serait-ce pas un signe de la colère du ciel, qui pourrait se manifester d'une manière encore plus terrible? La population de Victoria se compose de toutes les nations qui sont sous le ciel, y compris l'Hindou et le Chinois ; ceux-ci ne sont pas chrétiens et l'on ne s'attend pas à trouver grande vertu parmi eux ; mais ce ne sont pas eux qui donnent les plus grands scandales. Non, ce sont les blancs, ce sont ceux qui tout chrétiens qu'ils sont déshonorent le nom qu'ils portent, et le rendent la risée des sauvages et des païens. " Mamook," (dit un jour une femme catholique à son serviteur mahométan de Calcutta) " pourquoi ne te fais-tu pas chrétien comme nous ?" " Madame, " répondit il, " voilà 15 mois que je " suis avec vous. M'avez-vous jamais vu ivre, " m'avez-vous vu blasphémer ou fréquenter les " femmes sauvages ? " Non. " " Eh bien ! " " reprit-il, lorsque je commencerai à vivre de " cette manière, comme les chrétiens font tous les " jours, je me ferai chrétien moi-même. "

Cet homme sans doute confondait dans une même réprobation les chrétiens qui ont renoncé à leur foi par une conduite toute païenne et par l'idolâtrie de toutes les passions, avec les chrétiens de nom et de sentiments ; mais comment assez déplorer le scandale donné aux infidèles par ceux qui devraient plus édifier et qui au contraire ne cherchent que la satisfaction de leurs plaisirs et de leur convoitise ! Ces exemples affaiblissent beaucoup et paralysent, autant au moins que les moyens humains sont concernés, la prédication de l'Evangile. Notre consolation est dans Celui seul qui des pierres mêmes peut susciter des enfants à Abraham. Comme autrefois dans la nouvelle France, nos marchands par l'appât d'un vil intérêt et en dépit de la rigueur de la justice qui les saisit souvent en flagrant délit, font la traite des boissons fortes parmi les sauvages, et sont ainsi la cause des plus grands désordres suivis de querelles et de meurtres. Mais quelques uns de ces hommes si coupables déjà, le deviennent bien davantage en disant aux Indiens que les prêtres, les ministres, la religion et Dieu lui-même ne sont que des mythes et des histoires avec lesquels on les amuse et dont ils ne devraient faire aucun cas. Je crains bien que la justice de Dieu ne venge son honneur en ouvrant le sein de la terre pour y engloutir quelques-uns de ces impies blasphémateurs de son saint nom.

Eh ! après cela, n'est-ce pas une chose étonnante que nous ayons autant d'influence sur les sauvages qu'autrefois ? Vous auriez admiré avec moi les effets de la grâce divine, si vous vous étiez trouvé à Ste. Anne de Cawitchin lorsque j'y suis allé pour installer les Sœurs dans leur nouvelle mission. J'ai eu la consolation en cette

occasion d'administrer la confirmation à 14 jeunes gens, et tous les assistants ont été édifiés de leur tenue, de la piété et du recueillement qui paraissaient dans tous leurs mouvements, en recevant ce sacrement de force et de sainteté.

Les classes, ouvertes le 19 octobre, renferment une trentaine de petites sauvagesses qui promettent bien pour l'avenir.

Je fonde de grandes espérances sur cet établissement ; il est situé à 40 milles de Victoria, et j'y vois de l'avantage non seulement pour l'éducation domestique des petites filles sauvages, qui est le seul moyen de régénerer cette race, mais encore pour l'instruction des enfants des blancs établis dans cette magnifique vallée.

Le pensionnat de Victoria continue en grande faveur ; le succès a été tel que les sœurs étant rendues à 125 enfants dans leurs classes, n'en sauraient recevoir davantage. Ce sont les protestants surtout qui en profitent ; les catholiques ne comptent que pour un tiers. Mais c'est une grande victoire sur les préjugés qui étaient entretenus avec soin par les ministres. Leurs ouailles retirent leurs enfants des écoles du Bishop pour les placer sous la direction des Sœurs ; ce qui prouve le changement opéré dans les esprits, le crédit et la considération dont jouissent nos institutrices, et la confiance que l'on repose en elles.

Les PP. Oblats rencontrent le même succès dans leur collége, qui enlève plus d'un sujet au *Collegiate School* du Bishop Hill : ce n'est pourtant pas notre but, mais le courant est de ce côté, et le temps passé au Collége sera sans doute pour plusieurs enfants protestants le

commencement de leur conversion. Toujours est-il que, sur 92 élèves, les deux tiers a peu près sont protestants.

J'ai profité de la belle saison pour visiter les divers établissements de blancs et les tribus sauvages.

A Nanaïmo, qui acquiert tous les jours de l'importance par les mines de charbon qu'on y exploite sur une grande échelle, il est question de bâtir une église; j'ai fait l'acquisition d'un terrein propice, où je compte établir en même temps des religieuses que toute la population, protestante comme catholique, reclame avec empressement.

Nous parlons autant d'écoles que d'églises, comme vous le voyez. A la mission Ste. Marie, sur le *Fraser*, les Pères ont commencé pour les garçons sauvages une école qui fait l'admiration et attire les applaudissements de tout le monde, à commencer par le gouverneur Seymour, qui, pour le dire en passant, est un homme prudent, ferme et habile. Cinquante jeunes gens pensionnent dans l'établissement partie à leurs frais et partie aux frais de la mission.

Puisque je suis sur la terre ferme, je vous parlerai une dernière fois du Vicariat Apostolique de la Colombie, détaché de mon diocèse. Vous savez depuis longtemps la consécration de Mgr. d'Herbomez qui a été faite par Mgr. l'Archevêque d'Oregon-city le 9 octobre. C'était un grand événement pour ce pays; j'en ai profité pour déployer autant que je l'ai pu, la beauté des cérémonies catholiques aux yeux des protestants qui devaient y assister. Et pour faciliter l'intelligence de tous les détails du pontifical, j'avais fait imprimer le petit commentaire que je vous

envoie et que chacun lisait bien volontiers. En somme la cérémonie s'est très bien passée, et vous n'auriez pas dédaigné de jeter les yeux sur le chœur de la cathédrale ce jour-là. Je puis dire que le chant y est aussi sur un bon pied ; c'est un moyen de faire le bien. Ainsi à Noël dernier, pendant mon absence on avait annoncé que la célèbre et difficile messe de Mozart n° 12 serait chantée, accompagnée d'un *Ave Maria* composé par l'organiste lui-même. A la messe de minuit donc, malgré le mauvais temps, l'église était tellement remplie, que plusieurs n'ont pu y trouver place ; catholiques, protestants et juifs (car il y en avait) ont dû retourner à leurs maisons. L'effet produit par cette affluence même est excellent, puisqu'il constate quelque chose de plus que la simple curiosité.

J'aurais à vous parler d'un conflit qui s'est élevé entre le gouvernement et le corps municipal, au sujet d'une réserve faite dans la ville de Victoria en faveur du clergé, et dans laquelle je suis indirectement concerné, parceque j'ai obtenu une sortie sur ce terrein. Mais comme la difficulté n'est pas entièrement réglée, j'attendrai la décision finale pour vous en rapporter les détails que vous trouvez d'ailleurs dans le *Colonist*.

Je demeure bien sincèrement, Monsieur,

Tout à vous,

† MODESTE, Evêque de Vancouver.

Victoria, 25 août 1865.

———o§o———

MISSION DE L'ORÉGON.

Lettre de M. F. X. Blanchet, à l'un de ses amis.

Jacksonville, Orégon, 19 juillet 1864.

Bien cher ami,

Votre lettre, du vingt-deux mai, vient de m'être remise, après un voyage de deux mois. Merci mille fois pour toutes les bonnes nouvelles que vous m'y donnez. Il faut être à 3500 lieues de son pays pour savoir apprécier à sa juste valeur une lettre d'un ami. Dites donc aux personnes dont vous me parlez, que je ne les oublie pas au saint autel, et qu'en retour, j'espère qu'elles penseront aussi, dans leurs bonnes prières, au pauvre missionnaire de Jacksonville et à son troupeau.

Voici maintenant, quelques détails sur ma mission. Je vous dirai d'abord que je demeure dans le sud de l'Orégon, à 300 milles de Portland, où réside Monseigneur l'Archevêque Blanchet. L'Orégon a 2500 milles en superficie. Monseigneur est à peu près vers le centre de ce vaste territoire; et il n'a que douze prêtres pour l'assister dans la desserte de cet immense diocèse. Ces prêtres sont donc bien dispersés, et ne peuvent se voir que rarement. Pendant quatre mois et demi, mon plus proche voisin était à 180 milles, d'un côté, et à 250 milles, de l'autre. Ma position s'est améliorée depuis; j'ai maintenant un voisin à 120 milles, en Californie; je m'estime heureux de n'avoir que cette distance à parcourir pour l'aller voir. Mais, soit dit en passant, lorsque je me rends en Californie, j'ai à gravir une montagne de 3500 pieds de hauteur et dont le sommet est couvert de neiges perpétuelles. Comme vous

pouvez le supposer, s'il n'était pas nécessaire d'aller à confesse, mes visites à ce confrère seraient assez rares.

A 65 milles de Jacksonville, j'ai bâti ce printemps une petite chapelle; elle est assez propre, Dieu merci. J'ai là une congrégation bien fervente; tout à fait dans le genre de nos bonnes paroisses de Québec. A 120 milles de ma résidence, j'ai aussi une autre mission à desservir, quoiqu'elle n'appartienne pas au diocèse d'Orégon, mais à celui de Marysville, Californie. Avec la grâce de Dieu, j'y bâtirai une chapelle, cet automne ou l'an prochain. Je ne vous parle pas de plusieurs autres petites missions que j'ai à desservir; je passe immédiatement à Jacksonville, lieu de ma résidence habituelle. Ici se trouve une jolie église, bien finie à l'extérieur et à l'intérieur : elle vient d'être plâtrée, peinturée et ornée de tableaux. J'espère pouvoir y placer bientôt un petit orgue; je l'attends de jour en jour de San Francisco. C'est en effet à San Francisco que nous faisons presque toutes nos affaires, la distance n'étant que de 300 milles de Jacksonville. J'espère que je pourrai me procurer aussi une grosse cloche cet automne pour mon église.

Lorsque je suis arrivé à Jacksonville, les écoles, tenues par des Méthodistes, se trouvaient dans un état bien pitoyable: aussi en ai-je profité pour faire une collecte, dans le but de faire venir des Sœurs de Jésus-Marie, de Montréal. La collecte s'est montée à 3000 piastres ; ce qui peut vous faire juger que le prêtre catholique n'est pas vu d'un trop mauvais œil, dans cette petite ville où cependant la grande majorité des habitants est protestante, car je ne pense pas avoir

plus de 100 catholiques dans la ville. Les protestants se sont montrés pour cette œuvre plus généreux peut-être que les catholiques. Ils comprennent que les sœurs de la charité ont à un haut degré le talent d'enseigner les enfants ; d'en faire une jeunesse vertueuse, morale, accomplie. Avec l'argent collecté, nous allons acheter un terrein très-bien situé, en dehors de la ville ; il coûtera, je pense, 3500 piastres.

Vous dirai-je maintenant quelques mots du missionnaire de Jacksonville ? La maison qu'il habite n'a que 15 pieds carrés : elle lui sert de parloir, de sacristie, de salle d'étude et de dortoir. Quant à ses repas, il les prend à l'hôtel. Je suis heureux de le dire ; je suis bien vu partout : les protestants, les juifs, les infidèles, tous me saluent, à la ville et à la campagne, tous me respectent beaucoup. Cependant je ne les épargne guère dans mes instructions et dans mes conversations. Comme vous vous l'imaginez, cher ami, le missionnaire a ses consolations et ses peines. Souvent je dis la sainte messe pour la conversion des pécheurs ; je prêche, je tâche par mille efforts de les faire sortir de la mauvaise voie où ils sont entrés ; lorsque je vois les désordres continuer, je me rappelle ces paroles de l'Apôtre : Apollon ensemence, Paul arrose, mais Dieu donne l'accroissement. Je me souviens alors que Dieu ne demande à son serviteur que le travail ; il se charge lui-même de faire fructifier. Demandez donc au bon Dieu, cher ami, qu'il touche le cœur des ivrognes, des impudiques, des blasphémateurs qui se trouvent dans mon troupeau : Dieu est si bon, si miséricordieux, il daigne accorder quelques consolations à son pauvre serviteur pour le raviver, l'encourager. Oui le missionnaire est

quelquefois bien dédommagé de ses peines, de ses travaux, de ses voyages, à la neige, à la pluie, aux vents, dans les tempêtes, en voiture, à cheval, à pied; car si une seule brebis ramenée au bercail le console, le repose, quel doit être son bonheur d'en voir plusieurs gémir, sanglotter à ses genoux! Encore une fois, Dieu est si bon! il ne borne pas ses miséricordes à la guérison des âmes, il veut bien la manifester par la guérison des corps. Dernièrement une enfant qui s'était brûlé une main se la voit subitement guérie par l'imposition du scapulaire. Je vous citerai encore un trait de la bonté de Dieu envers mes ouailles. Une demoiselle allait se marier avec un individu d'assez bonne apparence. Elle entend la sainte messe, dite à son intention, pour demander des lumières au bon Dieu. Dieu l'éclaire et elle se désiste de sa résolution : elle fit bien, car on a su depuis que cet homme était déjà marié. A la vue de semblables traits de la bonté de Dieu, les fatigues s'oublient vite; je compte alors pour peu de chose les excursions à travers les montagnes où il m'est arrivé plus d'une fois de marcher au-dessus des précipices, à une hauteur de cinq, six cents, jusqu'à mille pieds, où un faux pas nous expose à tomber.

Veuillez, cher ami, excuser la longueur de cette lettre; quand on parle à un ami, on a toujours tant de chose à dire qu'on est porté à s'oublier. Encore une fois, veuillez prier pour moi et inviter mes confrères à faire de même.

Agréez l'assurance de mon sincère attachement et de la plus cordiale amitié en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

FRS. X. BLANCHET, PTRE., MISS.

DIOCÈSE DE ST. BONIFACE.

(*Extrait d'une lettre du Révd. Père André, de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, au Révd. P. LeFloc'h de la même congrégation.*)

RIVIÈRE SISKATCHIWAN.

Mission de St. Albert (Fort des Prairies)
le 26 octobre 1865.

Mon bien cher Père LeFloc'h,

....

....

Nous avons été menacés d'un bien grand malheur et qui aurait eu les plus funestes conséquences pour les intérêts de notre sainte religion dans ce pays; je veux parler du terrible accident qui a failli nous enlever un des plus courageux et des plus intrépides de nos missionnaires. Le Révd. P. Lacombe nous est arrivé ces jours derniers quand le bruit de sa mort commençait à se répandre, et en effet, il n'a échappé que par une protection visible de cette providence, qui veille sur les jours des missionnaires et les conduit à travers mille dangers, que toute la prudence humaine ne saurait éviter.

Lors de sa visite au Fort des Prairies avec le Révd. P. Vanderberghe l'hiver passé, Monseigneur Taché avait tout arrangé pour que le Révd. P. Lacombe pût désormais s'occuper presque exclusivement des sauvages de la grande prairie, mission après laquelle il soupirait depuis longtemps. Donc le 23 octobre il nous quittait pour aller passer une partie de l'hiver avec les Pieds-

Noirs. Ce voyage dans une saison rigoureuse lui faisait prévoir bien des difficultés, des privations et des misères ; mais l'espoir de gagner à Jésus-Christ quelques uns de ces pauvres sauvages et de leur porter quelques consolations dans leurs profondes misères, l'encourageait à braver tous les obstacles. Pour comprendre, pour apprécier le dévouement du missionnaire, il faudrait connaître ceux qu'il est appelé à évangéliser. Mais qui pourrait se faire une idée des privations, des souffrances, de la dégradation tant physique que morale de ces pauvres enfants de la prairie ? Il n'y a que le cœur du prêtre qui puisse le comprendre. " Que de fois, disait le Révd. P. " Lacombe, mes yeux ont versé des torrents de " larmes en considérant ces immenses camps " d'indiens encore assis dans les ténèbres de la " mort, livrés aux vices les plus abrutissants et " aux superstitions les plus révoltantes ? Pourquoi " pleures-tu, me disaient-ils, est-ce que quelqu'un " t'a fait de la peine ? Non, leur disais-je, mais " je pleure sur vous, en voyant que vous ne " connaissez pas encore la Prière. Il faut, me " disait le P. Lacombe, être sur les lieux et vivre " au milieu de ces tribus pour comprendre ce " que doit ressentir, ce que doit éprouver le cœur " du missionnaire chargé de les évangéliser."

Vous comprenez, cher Père, de quel noble dévouement il faut être animé pour aller se soumettre à un tel genre de vie, pour se faire tout à tout afin de les gagner tous à Jésus-Christ. Celui qui ne connaît pas un camp sauvage ne pourra jamais se faire une idée des souffrances et des privations, conséquences nécessaires d'une telle vie. Souffrir le froid le jour et la nuit, supporter la plupart du temps un jeûne rigoureux

et prolongé, être dévoré par la vermine, ne pouvoir presque jamais se reposer après avoir passé la journée et une grande partie de la nuit dans l'exercice du ministère le plus fatigant et le plus rebutant pour la nature: ce n'est là qu'une partie des maux et des souffrances qui attendent le missionnaire assez généreux pour se dévouer à ce genre de ministère qui a de quoi rebuter le plus grand courage et le zèle le plus ardent. Ah! sans doute notre vénérable fondateur en avait entrevu quelque chose quand il écrivait nos saintes règles et qu'il donnait à ses enfants pour signe de leur apostolat la croix avec la devise du divin Maître: *Evangelizare pauperibus misit me.* Tel était le genre de vie à laquelle allait se condamner le courageux père Lacombe en se rendant parmi les Pieds-Noirs par amour pour la croix de celui qui le premier a bien voulu la porter, y être attaché et y faire le sacrifice de sa vie pour le salut de tout l'univers.

Suivons-le maintenant, comptons, s'il est possible, chacun de ses pas dans ce long et pénible voyage et écrions-nous avec l'apôtre: "Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent l'évangile de la paix, l'évangile des biens véritables!" Le Fort de la montagne où il devait se rendre est éloigné de cent cinquante milles de la mission de St. Albert. A peine avait il fait trente milles que la neige commença à tomber en grande quantité. Les chevaux n'avançaient qu'avec beaucoup de difficulté, et les roues des charrettes grossies par des masses de neige et de glace roulaient lentement et avec peine, des arbres déjà surchargés d'une couche épaisse de neige faisaient, au moindre choc, tomber des avalanches sur les voyageurs. Enfin après quatorze jours de contra-

riétés, de fatigues et de misères de toute espèce ils arrivent au Fort de la montagne où il y avait un certain nombre de Pieds-Noirs, mais la plus grande partie fatigués d'attendre si longtemps dans un jeûne forcé, étaient retournés dans les prairies. Les autres eurent fini leur traite en deux jours et le Père partit avec eux pour se rendre au camp où il était attendu avec impatience.

Le voilà donc avec les Pieds-Noirs qui, il est vrai, en avaient bien soin, mais manquant de provisions, il fallait se contenter de ce que la Providence leur offrait sur leur chemin, c'est-à-dire quelques lièvres et perdrix qui, tout au plus, pouvaient les empêcher de dire qu'ils se couchaient sans souper. Après six jours de marche, ils arrivent dans un camp de Piéganes que le Père connaissait et dont il avait déjà baptisé plusieurs enfants. Son intention était de se rendre au plus tôt chez les Pieds-Noirs et d'y rester le plus longtemps possible, mais il avait encore beaucoup de chemin à faire, car ces sauvages, pressés par la famine, avaient levé le camp dans l'espoir de trouver des animaux plus loin. Après avoir passé deux jours chez les Piéganes, pendant lesquels il baptisa quelques enfants, visita les malades et donna quelques instructions, il se remit en route et rencontra peu de temps après les *Gens du sang* sur la rivière La Biche. *Sotena*, grand chef de cette tribu, grand ami du Père et l'un des plus zélés pour la Prière, ne savait comment témoigner sa joie; il se jette dans les bras du missionnaire et le tient embrassé, tant il était heureux de le revoir après une si longue absence. Il fallut bon gré mal gré passer encore quelques jours avec ces sauvages qui, comme tous

les autres, étaient réduits à un jeûne rigoureux, et après avoir employé toute la journée à répéter les prières, à chanter des cantiques et à enseigner le catéchisme, se contenter d'un petit morceau de viande sèche avant de se coucher. Après avoir passé quelques jours avec les *Gens du sang*, le Père se remet en route avec ses compagnons de voyage, sans autre provision que la confiance en Dieu qui n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui, mais qui souvent se plaît à éprouver ses vrais serviteurs, pour augmenter leurs mérites et pour donner un nouvel éclat à leurs vertus. En effet après une journée de marche très-pénible et par un froid très-piquant, il fallut se coucher sans avoir rien mangé depuis la veille. Le lendemain la petite caravane continua son jeûne et sa marche, et ce ne fut que vers le soir, à bout de leurs forces, épuisés de fatigues et dévorés par la faim, qu'ils arrivèrent au camp des Pieds-Noirs, assis sur la rivière Bataille.

Là ils trouvèrent quelques provisions, et quoique ces sauvages ne fussent pas dans l'abondance, ils pouvaient encore faire deux petits repas par jour. Le Rév. Père Lacombe fut reçu dans la loge du grand chef nommé *Natous* (le soleil) où il espérait pouvoir se reposer un peu de ses fatigues et se livrer à l'étude de la langue qu'il ne connaissait pas encore très-bien. Mais la providence avait d'autres vues, et le missionnaire qui se réjouissait en remerciant Dieu d'avoir pu supporter tant de fatigues, surmonter tant d'obstacles, était bien loin de s'attendre aux nouvelles épreuves qui lui étaient réservées. Les Pieds-noirs étaient divisés en trois camps assez rapprochés pour entendre un coup de fusil. Le camp de Natous se composait de quarante cinq loges, le

second de cinquante et le troisième de soixante. J'entre dans ces détails pour que vous puissiez comprendre la scène tragique qui va se passer.

Le Père avait fortement engagé les sauvages à ne former qu'un seul camp, vû qu'il était prudent de se tenir sur leurs gardes par rapport aux ennemis qui pouvaient bien leur jouer quelques mauvais tours. Soit négligence, soit présomption de la part des Indiens, le conseil ne fut pas suivi, et les camps restèrent séparés. C'était la nuit du quatre au cinq Décembre; l'assemblée des hommes venait de se terminer par la prière et le chant des cantiques, et chacun s'était retiré joyeux et content dans sa loge pour se livrer au sommeil. La nuit était bien avancée, les entretiens de Natous et du missionnaire s'étaient prolongés jusque vers les onze heures. Contre son habitude qui était de se coucher tout habillé, le père avait ôté ses souliers et sa soutane afin de se mieux délasser de ses fatigues et ainsi pour être moins tourmenté par la vermine dont il ésait couvert. Il ne se doutait pas alors qu'une foule d'ennemis cachés tout près dans les broussailles n'attendaient que le moment où les feux des loges fussent tous éteints pour se précipiter sur le camp. Nous avons appris depuis qu'ils étaient environ mille guerriers, ramassés depuis la rivière Castor et composés d'Assiniboine, de Sauteux et de Cris. Il était à peu près deux heures du matin et tout le monde était plongé dans un profond sommeil. Tout à coup Natous se lève avec précipitation et saisissant son fusil, il s'écrie d'une voix lugubre: "Assinaw, Assinaw, les Cris, les Cris." Il n'a pas achevé de prononcer ces paroles qu'une terrible détonation se fait entendre et perce les loges de toutes parts; celle du grand chef qui

était la plus exposée, fut criblée d'une grêle de balles qui brisèrent deux des perches qui la soutenaient. Natous était déjà sorti en criant à sa femme, à ses enfants et au Père de s'enfuir au plus vite de la loge.

Mon cher père, ma plume est incapable de vous donner même une faible idée de cette épouvantable nuit. Le Révd. Père Lacombe s'était levé sans être trop effrayé, car depuis longtemps il s'attendait à quelque chose de semblable. Il se revêt de sa sontane en se tenant incliné sur son lit, il attache ses souliers, suspend à son côté un petit sac contenant un surplis, une étole et les saintes huiles et embrasse sa croix de missionnaire en faisant sacrifice de sa vie. Durant cette courte opération les balles sifflaient à ses oreilles et pleuvaient autour de lui; l'ennemi tirait de si près que les bourres tombaient tout enflammées dans la loge. Il sort enfin, mais il n'évitait un danger que pour tomber dans un autre. La nuit était très obscure, et les ténèbres empêchaient de rien distinguer. La confusion régnait, le tumulte était à son comble dans le camp surpris par cette attaque inattendue, les cris des femmes et des enfants, la voix des chefs, les chansons de guerre, les chants de mort venaient se mêler aux hurlements des chiens et aux hennissements des chevaux que cette attaque nocturne n'effrayait pas moins que les hommes; tout faisait de cette nuit une scène d'horreur qui n'était éclairée que par le feu de la fusillade. A la lueur de ces sinistres éclairs, on apercevait dans le bois situé tout près du camp une fourmillère de têtes humaines, et les balles tombaient comme la grêle dans le camp des Pieds-noirs. Pour comble de malheur le camp assailli était presque sans

défense, à peine pouvait-on trouver dix fusils au commencement de l'attaque, la plupart des hommes et des jeunes gens étant partis pour la chasse depuis deux jours, et, sans une protection toute spéciale de la divine providence, le camp était rasé et pas un n'échappait au massacre. Les Cris, rencontrant peu de résistance au commencement du combat, gagnèrent rapidement du terrain. Il n'y avait pas trois minutes que le Père était sorti de la loge du grand chef quand l'ennemi y entrait et enlevait tout ce qui lui tombait sous la main. Tous les effets du missionnaire, chapelets, images, couverture, capot et jusqu'à son casque, tout devint la proie des Cris qui s'emparèrent de vingt cinq loges et les mirent en pièces à coups de couteaux après avoir enlevé tout ce qu'elles contenaient.

Pendant ce pillage, les Pieds-Noirs du second camp arrivèrent, et tous se réunirent alors sur une petite colline, derrière laquelle s'étaient réfugiées les femmes et les enfants. De la possession de cette colline dépendait le salut du camp. Le Père s'efforça de faire comprendre aux Pieds-Noirs toute l'importance de la position, les excitant et les animant à combattre avec acharnement s'ils ne voulaient pas voir leurs femmes et leurs enfants égorgés par leurs plus implacables ennemis.

Tous les efforts des Cris tendaient à enlever cette position, dont ils avaient bien vite compris toute l'importance : trois fois ils l'attaquent avec fureur et même s'en emparent ? trois fois ils sont vigoureusement repoussés et définitivement les Pieds-Noirs restent maîtres de la place. Natous montre un courage et une intrépidité extraordinaire, il excite les siens et les ranime par ses

paroles et par son exemple ; il se précipite avec une sorte de fureur sur les Cris. Au milieu des détonations non interrompues on l'entend crier aux siens : " courage, ne cédons pas," puis, s'adressant aux Cris : " Voici ce Natous que vous cherchez depuis si longtemps ! " Sans son courage et sa fermeté c'en était fait des Pieds-Noirs, mais sa bravoure les soutient et les excite à combattre vaillamment. La présence du prêtre ne les encourageait pas moins que les exhortations et l'exemple de leur chef; aussi venaient-ils le trouver pendant le combat et lui disaient d'un ton suppliant : Prie Dieu pour nous et ne nous abandonne pas, autrement nous sommes perdus.

Et que faisait le Père Lacombe pendant tout ce temps ? Il se tenait sur le champ de bataille au milieu des combattants ; ce n'était ni présomption ni témérité de sa part, car il y avait autant de dangers à s'éloigner, l'obscurité ne permettant de distinguer ni amis ni ennemis. Du reste sa présence encourageait les sauvages, et aussi il était plus à même de porter aux blessés et aux mourants les secours de son ministère. Au commencement du combat, il s'était efforcé de faire entendre aux Cris que le prêtre était exposé à leurs balles, et, bien sûr, s'ils l'avaient entendu, ils auraient fait cesser le feu, mais sa voix se perdait au milieu du bruit de la fusillade et des chants de guerre des deux partis ennemis. Pendant ce temps il se sentit violemment saisi par un sauvage : c'était un Pied-Noir qui lui dit avec précipitation : " Suis-moi, une de mes parentes se meurt à quelques pas d'ici." Il s'élance sur les pas du messager, entre dans une loge où un homme était accroupi, armé de son fusil qu'il faisait jouer dans tous les sens, prêt à

frapper l'ennemi qui aurait l'audace d'entrer. " Où est la femme dont on m'a parlé," demande le père en entrant? " Elle est là, à la porte de la " loge," répond le sauvage: " ne la vois-tu pas? tu " la *pilotes* sous tes pieds (tu la foules aux pieds)." Il se baisse, et trouve en effet une malheureuse femme, la face contre terre et baignée dans son sang; une balle l'avait frappée à la gorge au moment où elle sortait de sa loge. Cependant elle avait encore sa connaissance, et manifesta le désir de recevoir le baptême. Le père, ayant heureusement rencontré sous sa main un plat d'eau, la baptisa, mais il ne remarqua pas l'enfant que cette malheureuse tenait dans ses bras au moment où elle avait été frappée, et qui ne devait pas être éloignée de l'endroit où gisait sa mère. Quelques instants après, les Cris s'emparaient de cette loge et enlevaient tout ce qu'elle contenait, après avoir massacré le père, la mère et l'enfant.

Cependant le combat continuait avec le même acharnement de part et d'autre, mais vû la supériorité des Cris, les Pieds-Noirs ne pouvaient manquer d'être écrasés, s'ils ne recevaient un prompt secours; car que pouvait la valeur d'une centaine d'hommes contre un millier d'ennemis qui ne respiraient que butin et carnage? Il est vrai que ces cent hommes, excités et soutenus par l'exemple du brave Natous, faisaient des prodiges de valeur et opposaient une vive résistance. Le Père, de son côté, renouvelait ses exhortations et soutenait le courage des assiégés par l'espoir d'un prompt secours que les hommes du troisième camp ne devaient pas tarder à leur porter. Mais le courage et la valeur rencontrent quelquefois des obstacles insurmontables; les Pieds-Noirs faiblissaient et commençaient à plier

et à reculer devant les efforts redoublés de leurs ennemis : quelques instants encore, et ils allaient succomber. Mais, ô bonheur ! un bruit sourd se fait tout-à-coup entendre du côté des camps séparés, puis des coups de fusil se succèdent suivis de chants de guerre et de cris affreux. C'étaient les Pieds-Noirs du troisième camp qui arrivaient tous à cheval. Ils venaient à point, car quelques minutes plus tard tout était perdu. Ce renfort ranime la petite troupe déjà harassée de fatigues et écrasée par le nombre. Les Cris commencent à céder du terrain, et les Pieds-Noirs, qui jusque là s'étaient contentés de se défendre, prennent l'offensive, et d'assaillis deviennent à leur tour assaillants. Cependant les Cris revenus de la surprise que leur avait causée l'arrivée de ce renfort inattendu, et pleins de confiance dans la supériorité de leur nombre, redoublent d'ardeur et soutiennent vigoureusement le choc des nouveaux combattants ; mais après une lutte acharnée de part et d'autre, ils commencent à reculer et finissent par être refoulés dans le bois qui leur servait de redoute et de rempart ; néanmoins le feu des deux partis, loin de se ralentir, semblait au contraire se ranimer avec l'incertitude de la victoire. " Que " j'attendais le jour avec impatience, s'écrie le " Père Lacombe, et que cette affreuse nuit me " parut bien longue ! " Enfin l'aurore commence à paraître ; il était à peu près sept heures du matin quand le père se décida à faire une nouvelle tentative pour mettre fin à cette bataille qui avait déjà duré cinq heures. Il se revêt de son surplis et de son étole, il tient sa croix d'une main et un petit drapeau de l'autre, il s'élance au milieu des combattants, voulant, disait-il, mourir

les armes à la main si quelque balle venait à le frapper. Il fait suspendre le feu du côté des Pieds-Noirs qui pouvaient le voir et l'entendre, et se dirige vers les Cris qui se tenaient dans le bois. La fumée de la poudre jointe à un brouillard épais le dérobe à la vue des ennemis ; il veut du moins se faire entendre, mais sa voix se perd au milieu du bruit de la fusillade, et pendant tout ce temps une grêle de balles sifflait à ses oreilles et tombait à ses pieds. Plusieurs fois les Pieds-Noirs qui avaient cessé de tirer, effrayés du danger auquel il s'exposait sans aucun espoir ni de se faire voir ni de se faire entendre, voulurent le faire revenir sur ses pas ; mais espérant toujours réussir à faire cesser le combat, il s'avançait hardiment sans songer au danger qui le menaçait, jusqu'à ce qu'une balle, qui probablement avait touché à la terre, le frappe sur son étole à l'épaule gauche et rebondit contre son front. Il chancelle un instant à moitié étourdi par le coup. Les Pieds-Noirs le croyant blessé s'élancent pour l'arracher à une mort certaine, et ouvrent de nouveau leur feu qui continue jusque vers les onze heures, mais à une plus grande distance. Enfin les Cris commencent à battre en retraite ; il paraît qu'un Pied-Noir vint à bout de leur faire entendre ces mots : " Vous avez blessé le Prêtre, c'est assez." Ils répondirent qu'ils ne savaient pas que le prêtre était là, mais qu'ils ne voulaient plus tirer, puisqu'il y était.

Telle est cette mémorable bataille, livrée sur la rivière *Bataille*, où les Pieds-Noirs ont perdu douze personnes tuées sur la place, dont deux hommes, cinq femmes et cinq enfants ; deux autres enfants sont tombés au pouvoir de l'ennemi. Ils comptent quinze blessés, hommes et femmes,

dont trois dangereusement. Ils ont perdu en outre vingt-cinq loges avec tout ce qu'elles renfermaient, au moins deux cents chevaux tués ou volés. Les Cris ont eu dix hommes de tués et une cinquantaine de blessés, dont plusieurs mortellement. Natous et deux autres chefs Pieds-Noirs ont montré un courage et un sang-froid qui leur fait beaucoup d'honneur. Natous avait ses vêtements criblés de balles, et ce n'est qu'après avoir eu la jambe cassée qu'on n'a pas entendu sa voix qui encourageait les siens. Tous pourtant reconnaissaient devoir la vie, non pas à leur courage, mais à la présence du prêtre; aussi ils ne savaient comment lui témoigner leur reconnaissance; ils l'embrassaient en disant que c'était un homme surnaturel et divin, puisque les balles n'avaient pas pu l'atteindre. Partout on n'entend parler que de cette protection visible de Dieu sur le camp des Pieds-Noirs. Les Cris sont abattus et honteux de leur entreprise; ils témoignent un grand regret de s'être exposés à ôter la vie à celui qui ne cesse de se sacrifier pour leur bonheur. Espérons que ce déplorable accident aura un bon résultat, et que le Bon Dieu s'en servira pour accomplir ses desseins de miséricorde sur ces pauvres indiens de la prairie.

Après une nuit si remplie d'angoisses et un jour si plein de trouble et de confusion, le père échappait avec la vie sauve et sans avoir reçu une seule blessure. Dieu avait sans doute veillé sur lui, et envoyé ses anges pour le protéger, mais il était bien loin de voir la fin de ses misères: d'autres épreuves lui étaient encore réservées. Entièrement dépouillé de tout, ayant perdu ses vêtements les plus indispensables, ses couvertures, ses chevaux, etc., il fallut, immédiatement

après avoir recueilli les morts et les blessés, entreprendre un voyage d'une vingtaine de milles pour aller rejoindre un autre camp, et n'ayant pour se couvrir qu'une misérable peau de buffle toute usée, dont un Pied-Noir s'était dépouillé et qu'il lui avait offerte pour l'empêcher de geler. Son bréviaire qui avait disparu avec tout le reste lui fut remis après la bataille par un Pied-Noir. Celui-ci l'avait ramassé au moment où un Assiniboine frappé d'une balle au front le laissa rouler à ses pieds.

Ayant encore passé dix jours avec les sauvages dans les souffrances et les privations de toute espèce, il fallut enfin songer à retourner au Fort de la Montagne ; mais ce n'était pas chose facile, le froid était très-vif, la neige épaisse, et le pauvre voyageur était fort mal habillé, les provisions manquaient, ses chevaux avaient été volés, enfin tout le mettait dans le plus grand embarras. Tandis qu'il délibère sur le parti à prendre, trois Pieds-Noirs s'offrent généreusement pour l'accompagner, et sans autre ressource que sa confiance en Dieu, il se dirige vers le fort, éloigné de six journées de marche. C'est navrant d'entendre tout ce qu'il eut à souffrir durant ce voyage? Aux rigueurs de la saison se joignait le tourment de la faim ; toutes leurs provisions consistaient en quelques rares lièvres et perdrix que les sauvages tuaient de temps en temps, et encore cette modique ressource leur fit-elle bientôt défaut. Les Pieds-Noirs eux-mêmes, si habitués pourtant aux fatigues et aux privations, étaient épuisés, et le pauvre Père avait besoin de toute son énergie et de toute la force de sa volonté pour ne pas succomber. Ajoutez à tout cela la crainte de se voir abandonné par ses guides qui parais-

saient tout-à-fait découragés, et dans ce cas la perspective de la mort la plus certaine et la plus affreuse. Grâces à Dieu, il n'en fut pas ainsi ; le Père n'avait pas craint de s'exposer aux plus grands dangers pour sauver le camp des Pieds-Noirs ; tous le regardaient comme leur sauveur et avouaient lui être redevables de la vie. L'occasion est trop favorable pour la laisser échapper ; le moment est venu de prouver qu'ils sont reconnaissants. Il est vrai qu'ils sont dénués de tout, qu'ils n'ont même pas une hache, instrument indispensable pour les voyages surtout en hiver ; et pour ne pas geler pendant la nuit, ils n'ont d'autres ressources que de casser quelques branches sèches pour alimenter le feu. Mais le sauvage aussi a un cœur, et s'il oublie difficilement une injure, il ne conserve pas moins le souvenir d'un bienfait ; et les voilà ces trois hommes, naguère si tristes et si abattus, maintenant pleins d'un courage qui surmontera tous les obstacles. Un sentiment de reconnaissance a opéré cette espèce de prodige, ils se sont dit : " Il " faut sauver coûte que coûte celui à qui nous " devons la vie." Cette généreuse résolution soutenant leurs forces, ils continuent résolument leur marche à travers mille difficultés, et arrivent enfin au Fort de la Montagne le dimanche 17 décembre, harassés de fatigues et épuisés par la faim : il y avait près de trois jours qu'ils n'avaient pris aucune nourriture.

Monsieur Hardisty, bourgeois du fort, accueillit le voyageur avec une charité au-dessus de tout éloge ; il versait des larmes en voyant le pauvre missionnaire si misérable, il lui arracha les haillons dont il était couvert pour lui donner généreusement ses meilleurs habits ; enfin il le

traita avec autant de bonté que s'il avait été son propre père. L'intrépide missionnaire passa deux jours dans ce fort, non pas précisément à se reposer, puisqu'il les employa à confesser, à instruire et à encourager tous ceux qui réclamaient les secours de son ministère. Il reprit ensuite le chemin du Fort des Prairies, accompagné de M. Hardisty, qui poussa les précautions et la délicatesse jusqu'à le forcer d'accepter sa plus belle carriole et ses meilleurs chiens, avec un homme pour en avoir soin pendant tout le voyage.

Je me trouvais au Fort des Prairies quand il y arriva le dimanche, veille de Noël. Impossible de vous dire la joie que nous causa son arrivée ; nous le reçûmes comme un ressuscité ; car, comme je vous l'ai dit, le bruit de sa mort commençait à se répandre, ce que semblait confirmer son portefeuille qu'un traiteur avait acheté d'un Cris et déposé à la mission du lac La Biche. Grande fut donc notre joie quand nous le vîmes plein de vie et de santé. M. Christie, notre excellent bourgeois, avec tous les commis et les autres employés du fort, ne savait comment témoigner sa surprise et son bonheur, et ne négligeait aucun moyen pour faire oublier au Père tant de peines, de fatigues et d'angoisses. Le soir du jour de Noël, nous étions tous réunis en famille à la mission de S. Albert, et tous ensemble nous remerciâmes Dieu de nous avoir rendu sain et sauf celui dont nous commencions déjà à pleurer la perte.

A. André, O. M. I.

N. B.—Le Père Lacombe, chargé exclusivement d'évangéliser les sauvages des Prairies, a eu le bonheur d'en baptiser plus de *neuf cents* pendant l'année 1865.